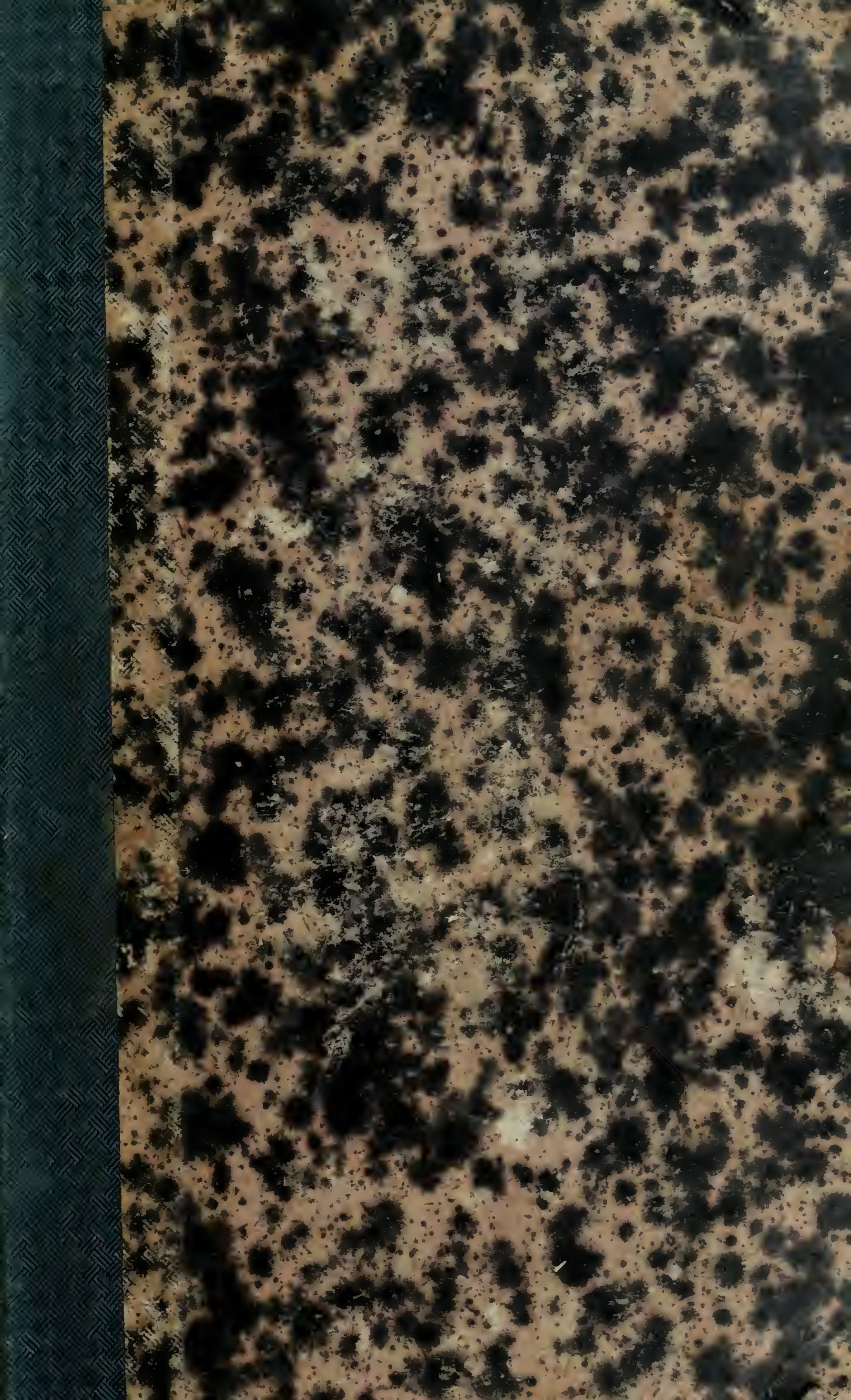


AMANTE ET MÈRE.

Ouvrages de P.-L. JACOB (bibliophile.)

HISTOIRE.

HISTOIRE DU SEIZIÈME SIÈCLE EN FRANCE, d'après les originaux, manuscrits et imprimés ; première série : règne de Louis XII, 5 v. in-8,

L'HOMME AU MASQUE DE FER, 1 vol. in-8.

DISSERTATIONS SUR QUELQUES POINTS CURIEUX DE L'HISTOIRE DE FRANCE ET DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE, 6 livraisons parues.

ROMANS-HISTOIRES.

1437. — **LA DANSE MACABRE**, histoire du temps de Charles VII, 1 v. in-8.

1440. — **LES FRANCS-TAUPINS**, histoire du temps de Charles VII, 3 vol. in-8.

1514. — **LE ROI DES RIBAUDS**, histoire du temps de Louis XII, 2 vol. in-8.

1525 — **LES DEUX FOUS**, histoire du temps de François Ier, 2 vol in-8.

1605. — **LA SŒUR DU MAUGRABIN**, histoire du temps de Henri IV, 2 vol. in-8.

1635. — **AVENTURES DU GRAND BALZAC**, histoire comique du temps de Louis XIII, 2 vol. in-8.

1680. — **PIGNEROL**, histoire du temps de Louis XIV, 2 vol. in-8.

1692. — **LA FOLLE D'ORLÉANS**, histoire du temps de Louis XIV, 2 vol. in-8.

1712. — **LA CHAMBRE DES POISONS**, histoire du temps de Louis XIV, 2 vol in-8.

ROMANS DE MŒURS

UN DIVORCE, histoire du temps de l'Empire, 1 vol. in-8.

VERTU ET TEMPÉRAMENT, histoire du temps de la Restauration, 2 vol. in-8.

UNE FEMME MALHEUREUSE, 1re partie : **FILLE, FEMME**, 2 vol. in-8. — Deuxième partie : **AMANTE, MÈRE**, 2 vol. in-8.

DE PRÈS ET DE LOIN, roman conjugal, 2 vol. in-8.

LE MARCHAND DU HAVRE, histoire contemporaine, 1 vol. in-8.

CONTES ET NOUVELLES HISTORIQUES.

LES SOIRÉES DE WALTER-SCOTT, 2 vol. in-8.

LE BON VIEUX TEMPS, 2 vol. in-8.

QUAND J'ÉTAIS JEUNE, Souvenirs d'un vieux, 2 vol. in-8.

MÉDIANOCHES, 2 vol. in-8.

CONTES A MES PETITS ENFANS, 2 vol. in-12.

CONVALESCENCE DU VIEUX CONTEUR, 2 vol. in-8.

LITTÉRATURE MÊLÉE.

MON GRAND FAUTEUIL, 2 vol. in-8.

SOUS PRESSE.

LA MARQUISE DE CHATILLARD, 2 vol. in-8.

HISTOIRE DE LA RÉGENCE DE PHILIPPE D'ORLEANS.

AMANTE ET MÈRE

PAR

P.-L. JACOB

(BIBLIOPHILE.)

Livres nouveaulx, livres vieilz et antiques.
ÉTIENNE DOLET.

I

Troisième Édition.

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.
1839.

I

La Mémoire des Absens.

Madame Roland, assise dans l'embrasure de la fenêtre, tournait le dos à la cheminée, auprès de laquelle madame Dauron travaillait à sa tapisserie, en s'interrompant à chaque point pour relever la tête et prêter l'oreille aux bruits extérieurs ; le silence qui régnait dans le salon

avait succédé à une conversation animée entre la fille et la mère.

Madame Roland n'était pas encore vieille ; mais, depuis le tragique évènement qui l'avait privée de la vue en la défigurant, l'ennui attaché à la condition d'aveugle, et surtout le chagrin de ne plus pouvoir contempler sa chère Cécile, à qui elle avait pardonné de bon cœur ce qu'elle appelait une funeste imprudence, produisirent chez cette excellente femme un levain de tristesse et de mauvaise humeur qu'elle répandait sur tout le monde, excepté sur madame Dauron ; car son affection pour l'auteur du déplorable état où elle se trouvait n'avait fait que s'accroître depuis lors, et plus elle s'irritait contre le genre humain, et principalement contre les maris, plus elle se montrait bonne, indulgente et dévouée à l'égard de sa fille, qui ne lui tenait aucun compte de cette tendresse immodérée, et qui ne se souciait pas de réparer, à force de soins, de pré-

venances et de délicates attentions, les terribles conséquences d'une folle jalousie.

Madame Roland, dont les traits cicatrisés offraient les traces des ravages du vitriol, et qui n'avait à la place de ses yeux que deux cavités sanguinolentes à demi couvertes par ses paupières éraillées, passait les jours entiers à se souvenir du temps où elle voyait, et c'était toujours l'image de sa fille qui apparaissait d'abord dans ses souvenirs, sa fille venant de naître, sa fille au berceau, sa fille grandissant et embellissant à la fois, sa fille jeune et brillante de graces, d'esprit et de talens, sa fille mariée, sa fille devenue mère : là s'arrêtaient ses douces et riantes évocations du passé; car ensuite une nuit épaisse et profonde l'avait enveloppée, et à peine si quelque lueur du présent était parvenue à percer ces ténèbres et à pénétrer jusqu'à son cœur : ainsi madame Dauron avait été une seconde fois mère; mais la pauvre aveugle, en recevant dans ses bras l'enfant de Cécile, n'eut pas la joie de se con-

vaincre par ses propres yeux que le nouveau né (c'était une fille) promettait plus encore que le précédent qui avait tenu au delà des promesses de son heureuse naissance. Le petit Albert atteignait déjà sa cinquième année, et sa sœur Nanine, que madame Dauron avait confiée à une nourrice étrangère, n'était pas revenue à la maison maternelle, quoiqu'elle y fût redemandée tous les jours par madame Roland.

Depuis plus de deux ans, et avant l'accouchement de Cécile, M. Dauron, las de l'existence troublée et amère qu'on lui avait faite dans son ménage, exaspéré par les souffrances morales avec lesquelles il était sans cesse aux prises, et désespérant de se rendre maître du repos nécessaire à ses goûts et à sa nature, s'était enfin décidé à partir, à quitter femme et enfans, à renoncer aux jouissances du foyer domestique, à s'exiler pour toujours, en cachant le lieu de sa retraite, de peur d'y être encore persécuté par Cécile, qui jurait souvent de le suivre jusqu'aux enfers.

Une nuit, à la suite de plusieurs scènes affreuses où madame Dauron avait dépassé toutes les bornes, au point de le frapper et de le menacer d'un couteau qu'elle dirigea ensuite contre elle-même, il avait quitté sa maison en faisant le serment de n'y plus rentrer jamais : il alla cette nuit là-même annoncer son projet à son ami Albert Jodelet, qui essaya en vain de le retenir et de le ramener sous le toit conjugal ; mais Albert connaissait trop bien le malheur de cette union mal assortie et le choc continuel de ces deux caractères antipathiques pour avoir le courage d'insister dans ses avis et ses prières que ne fortifiait pas d'ailleurs une véritable persuasion : il embrassa en pleurant M. Dauron, reçut de lui les instructions relatives à ses affaires de fortune, le supplia de penser quelquefois aux absens, et lui dit adieu en le pressant de revenir bientôt, lorsqu'il apprendrait le repentir de Cécile et sa résolution de dompter à l'avenir les révoltes de son esprit indépendant. M. Dauron se montra irrévo-

cablement déterminé à rester éloigné de la France; néanmoins il permit à M. Jodelet de lui écrire et il s'engagea aussi à donner quelquefois de ses nouvelles. Puis il monta dans une chaise de poste, fit la route du Havre en douze heures, et s'embarqua aussitôt sur le premier navire qui mettait à la voile, sans s'informer ni s'inquiéter de la destination du bâtiment où il avait pris passage.

Madame Dauron, que la réflexion et l'insomnie avaient irritée davantage contre le flegme naltérable de son mari, entra de bonne heure dans la chambre de celui-ci pour continuer la querelle et ne paraître pas céder de guerre lasse : elle s'évanouit en voyant la chambre vide et le lit qui attestait que M. Dauron ne s'était pas couché. La fureur lui rendit l'usage de ses sens; mais elle s'évanouit de nouveau, quand une lettre à son adresse, laissée sur le bureau, lui annonça le dessein de son mari, qui se séparait d'elle sans injures ni récriminations, et qui la priait seulement de le

suppléer pour l'éducation de leurs enfans : madame Dauron faillit mourir dans un vomissement de sang que lui causèrent la surprise, la colère et le désespoir. Elle eut bien vite pris un parti extrême, sans avoir égard à sa position de grossesse avancée, sans considérer ni la rigueur de la saison ni la fatigue du voyage : elle n'avait plus qu'une idée à cœur, celle de rejoindre le fugitif et de lui faire cruellement expier par un redoublement d'exigences et de reproches ce départ furtif et précipité. Ce fut avec sa voiture qu'elle se mit à la recherche de son mari, et d'après quelques phrases de la lettre d'adieu, elle n'eut pas de peine à deviner que M. Dauron se proposait d'élever entre elle et lui la barrière de l'Océan : son instinct, un pressentiment, le hasard la conduisirent au Havre, mais elle y arriva demi-morte le lendemain de l'embarquement de M. Dauron, qu'elle voulut rejoindre sur mer. En conséquence, elle n'eut pas plus tôt été instruite du nom et de la destination du vaisseau qui

emportait à Lisbonne la victime qu'elle avait laissée échapper, elle n'eut pas plus tôt entrevu la possibilité de l'atteindre, qu'elle loua un grand bateau pêcheur pour faire voile à l'instant même, et gagner Cherbourg, où le vaisseau devait attendre les ordres du gouvernement et compléter son équipage, avant d'appareiller pour le Portugal.

Mais les forces physiques de madame Dauron ne la secondèrent pas plus que les circonstances : le bateau manqua de périr à deux lieues du port dans un coup de vent qui ruina toutes ses manœuvres ; on ne pouvait plus le diriger, tant la mer était houleuse, et les marins, qui le croyaient perdu, l'abandonnèrent pour s'efforcer de retourner au Havre avec leur canot. Cécile refusa obstinément de sortir du bateau et de reculer dans sa résolution : elle était d'ailleurs si souffrante par l'effet du mal de mer et par suite des violentes émotions qui l'avaient brisée depuis vingt-quatre heures, qu'elle ne semblait pas devoir long-temps lut-

ter contre les spasmes nerveux et convulsifs qui s'emparaient d'elle; on tenta de la persuader en lui représentant que le bâtiment où elle prétendait rester ne se soutiendrait pas à flot pendant plus d'une demi-heure; on entreprit de la descendre de vive force dans la petite barque qu'on avait beaucoup de peine à faire louvoyer dans les eaux du bâtiment démâté et dégréé; mais elle s'arma d'un pistolet qu'elle avait sur elle, et se délivra ainsi des généreuses contraintes qu'on employait pour la sauver : elle déclara qu'elle préférait être engloutie avec le navire, plutôt que de le quitter et de revenir à terre. La mer grossissait de plus en plus, un nouvel orage se formait : il fallut donc prendre un parti décisif et immédiat, ou se résigner à partager le sort de madame Dauron sur le bateau livré à la merci des vagues, ou la laisser se dévouer seule à une mort inévitable en demeurant à bord. Cécile ne voulait pas survivre à la fuite de son mari, et elle éprouva une espèce de joie sombre en voyant

s'éloigner le canot avec l'équipage qui la recommandait à Dieu, comme si elle n'existait déjà plus. La tempête éclata bientôt après, et madame Dauron se sentit tout à coup prise des douleurs de l'enfantement : elle était couchée sur le pont, et chaque mouvement de tangage la faisait rouler avec d'horribles secousses contre les parois où elle se meurtrissait tout le corps. Elle eut l'intention de se jeter dans la mer pour éviter ces souffrances qui s'augmentaient de son état critique ; mais elle ne trouva point la force d'exécuter cette énergique volonté, et elle n'espéra plus que dans le naufrage pour terminer une vie qui lui était désormais à charge et que ne lui rendait pas plus précieuse un second enfant près de naître. Il naquit enfin, et les premiers cris de cette innocente créature réveillèrent quelque sentiment de maternité dans le cœur de Cécile, qui cessa d'appeler la mort et qui perdit connaissance en serrant cet enfant entre ses bras pour le réchauffer et le protéger.

Elle était encore évanouie, et le bâtiment, qui s'emplissait d'eau à chaque lame, ne pouvait tarder à couler bas, lorsqu'il fut rencontré par un brick de guerre français, qui se trouvait en croisière dans ces parages pour donner la chasse aux pirates anglais; le capitaine du brick, apercevant un bateau rasé sur lequel on ne voyait personne, crut que c'était un brûlot envoyé pour incendier des vaisseaux dans le port du Havre, et ordonna de le visiter avec les précautions d'usage : on transporta dans le brick Cécile privée de sentiment, et son enfant qui manifestait par des plaintes déchirantes l'envie de vivre; le chirurgien de l'équipage donna des soins à cette jeune femme inconnue, dont la situation romanesque avait excité au plus haut degré l'intérêt et la curiosité des marins. Madame Dauron revint à elle, et ne fut pas peu surprise de se voir entourée d'officiers de la marine impériale en uniforme : quelques explications lui furent données en échange de celles qu'on lui demanda; mais

l'intérêt qu'elle avait d'abord inspiré diminua beaucoup, lorsqu'elle se livra aux extravagances de son imagination impérieuse, lorsqu'elle somma le capitaine de la mener à Cherbourg, lorsqu'elle s'en prit à ceux qui l'avaient sauvée, pour les accuser de complicité avec M. Dauron, lorsqu'elle repoussa l'enfant qui lui rappelait un époux ingrat et infidèle, lorsqu'elle s'efforça de mettre fin à ses jours, en se saisissant du poignard d'un officier, et, après cette tentative inutile, en se heurtant la tête contre la cloison d'une cabine. Tous les assistans s'imaginèrent avoir affaire à une folle, et laissèrent au chirurgien la tâche de la soigner, en désespérant de sa guérison.

Ce chirurgien était un jeune homme de bonne mine, que la conscription avait enlevé malgré lui aux mœurs paresseuses de la vie d'étudiant, et qui regrettait, à bord d'un navire de guerre, sous le joug de la discipline navale, ses maîtresses, ses dettes et ses querelles de café. Cependant il avait naturelle-

ment préféré la carrière maritime au service des armées de terre, parce que du moins il pouvait passer une partie du jour dans son hamac à dormir et sur le pont à fumer ou à boire du punch. Il avait d'ailleurs assez d'empire sur lui-même pour réprimer son caractère brutal et emporté, pour transformer en épigrammes ou en sourire sardonique les injures qu'il avait velléité de lancer à la tête de ses camarades, et pour s'abstenir de toute violence à leur égard, attendu que les duels n'étaient pas aussi faciles sur un vaisseau de l'État que sur le terrain. Or le duel eût été son passe-temps le plus agréable, et, pendant le temps de ses cours de chirurgie, il avait su se familiariser avec l'épée et le pistolet plutôt qu'avec la lancette et le bistouri : il perçait d'une balle à vingt pas une orange qu'on lui jetait en l'air, il désarmait son homme à la troisième botte, et l'on racontait, comme un de ses exploits extraordinaires, que, dans une rencontre au sabre, il avait à dessein coupé le nez et les deux

oreilles de son malheureux adversaire, en le menaçant d'autres mutilations préméditées si le pauvre diable ne se montrait pas satisfait de ce cruel traitement. Cette adresse, due à un sang-froid et à une présence d'esprit qui dénotaient chez lui le défaut de cœur, faisait la meilleure partie de son courage et aussi de son insolence.

Mais Adolphe de Lormeuil (il s'appelait ainsi, et se vantait d'appartenir à une famille noble de Normandie) avait dans ses rapports avec les femmes une tactique de despotisme et de fascination que secondaient quelquefois ses formes rudes et grossières : les femmes ont toujours du penchant et de la déférence pour la force morale, parce qu'elles en manquent totalement, et qu'elles espèrent en acquérir par le contact et par l'exemple. Adolphe de Lormeuil avait donc une influence directe et toute-puissante sur les femmes qu'il voulait subjuguer, et tous les sentimens lui semblaient bons à mettre en jeu, même l'admiration et la terreur, pour arriver à une conquête

importante et surtout pour la garder : c'était un lovelace de bas étage, qui ne se souciait pas d'user d'élégance dans sa tenue ni de bon goût dans ses paroles, qui avait pris ses degrés d'aimable mauvais sujet à l'école des grisettes, et qui apportait dans les salons une odeur nauséabonde de cigarre et un ton trivial rehaussé d'un accent égrillard. Il ne se sentait donc pas à l'aise sous le joug de la discipline maritime et loin de la société des femmes qu'il aimait à dominer; sa paresse pouvait, il est vrai, se prélasser dans l'oisiveté ordinaire de la vie des marins : il avait pleine liberté de dormir et de fumer; mais il regrettait sans cesse ces joyeux repas où il excellait à faire sauter les bouchons et les verres, ces délicieuses journées où il tournait victorieusement autour d'un billard, ces longues soirées où il était le roi d'un estaminet, en face d'un bol de punch enflammé, au milieu des vapeurs du tabac. Il ne désirait donc rien tant que de reprendre ses habitudes parisiennes, ses

conquêtes d'arrière-boutique, ses triomphes à la *poule*, ses fréquentes parties d'honneur, sa liberté et son empire.

On ne se fût pas attendu sans doute à voir madame Dauron, qui avait jusqu'alors manifesté le goût et le sentiment des choses élégantes, se laisser toucher par les brutales démonstrations d'un homme mal élevé; on n'eût pas cru certainement que cette femme, si jalouse de domination et d'autorité absolue, aurait consenti à devenir l'esclave d'un maître rude et insolent. Mais c'est surtout dans les actes du cœur féminin, qu'on aperçoit une intolérance inexplicable, et qu'on reconnaît l'aveugle prépondérance du hasard ou du caprice. Cécile changea tout à coup de volonté et de but, comme par l'effet d'un enchantement; elle ne s'inquiéta plus de son mari en fuite et renonça brusquement à le poursuivre, à le rejoindre, à le ramener; bien plus, elle se prit à craindre qu'il ne revînt de son propre mouvement, et elle eût voulu mettre entre eux

l'intervalle de toutes les mers. Ses progrès dans cette vie nouvelle furent si rapides et si complets, qu'elle ne savait plus comment elle avait pu aimer Athanase Dauron, et qu'elle se reprochait cette passion en s'accusant de folie et d'inexpérience. Que n'eût-elle pas donné pour être encore libre de sa main et pour effacer de son existence sept années, pendant lesquelles l'amour conjugal et la maternité ne lui apparaissaient que ternes et mensongers! Faute de pouvoir recommencer et corriger le passé, elle se mit en devoir de l'oublier, et elle y réussit au point de le nier de bonne foi.

Adolphe de Lormeuil eut la gloire de cette conversion, et la manière dont il traita Cécile, confiée à ses soins, fit moins d'honneur à l'art du médecin qu'à la science machiavélique du roué. Il lui persuada qu'il l'avait sauvée et qu'il avait mission de la Providence pour lui prouver que le bonheur n'était pas une fiction impossible à réaliser. Madame Dauron se montra d'une crédulité miraculeuse, et passa sans hé-

sitation par toutes les périodes d'une complète métamorphose, en sorte qu'elle ne conserva rien des idées, des principes et des intentions qu'elle avait en quittant le Havre, si ce n'est cette exagération et cette spontanéité imprévoyante, qui étaient les mobiles de sa conduite dans les plus graves ainsi que dans les plus frivoles questions. Elle s'imagina qu'Adolphe de Lormeuil lui avait voué une de ces affections qui embrassent toute la vie et qui étouffent dès leur naissance les sentimens étrangers le mieux enracinés : elle s'abandonna donc avec empressement à cette passion exclusive, et elle s'efforça, en s'exaltant elle-même, de l'allumer davantage, de la rendre plus absorbante et d'en faire l'unique occupation du reste de ses jours. Elle aimait trop pour ne pas reconnaître la suprématie de son amant, et celui-ci ne l'aimait point assez pour négliger de s'emparer du pouvoir qu'on lui offrait imprudemment. Adolphe de Lormeuil n'avait ni la discrétion ni la générosité d'accepter en partage ce pouvoir,

et en peu de temps il se rendit si bien maître de l'indomptable caractère de madame Dauron, qu'elle n'était plus en état de secouer le joug, lorsqu'elle se repentit de l'avoir reçu.

Le brick, qui avait recueilli Cécile, la conduisit saine et sauve avec son enfant à Brest, après un mois de croisière dans la Manche où la rencontre d'un vaisseau anglais avait produit un vif échange de canonnade et de mousqueterie entre les deux bâtimens. Un brouillard subit avait empêché l'abordage et mis fin aux préliminaires du combat, en séparant les navires ennemis, qui en furent quittes l'un et l'autre pour de légères avaries. Mais cet évènement augmenta la tendresse de madame Dauron pour Adolphe de Lormeuil, envers qui elle pensait avoir contracté de nouvelles obligations, plus invincibles que les premières; car, pendant le feu, comme elle se tenait dans l'entrepont auprès de son amant, qui la rassurait, en attendant que les blessés arrivassent, un boulet, entré dans l'intérieur du vaisseau

par l'ouverture d'une batterie, alla s'enfoncer dans la charpente, à un pied au dessus de la tête du chirurgien, qui fut couvert d'éclats de bois et qui eut seulement deux doigts de la main droite emportés, parce qu'il levait cette main pour indiquer la direction des bordées. Cécile se figura qu'Adolphe de Lormeuil lui avait fait un rempart de son corps et s'était dévoué pour elle, quoique ce jeune homme n'eût pas eu la folle idée de détourner le vol d'un boulet, et que son seul mérite se bornât à supporter gaîment une blessure qui l'estropiait et ne lui permettait plus d'exercer la chirurgie. Adolphe de Lormeuil se consola sans peine d'un accident auquel il dut sa sortie du service au début de sa carrière.

Il accompagna madame Dauron à Paris et s'y fixa près d'elle, à sa prière, sans autres ressources qu'une modique pension de retraite; mais la fortune de madame Dauron était la sienne, et il ne se faisait aucun scrupule d'en user, comme s'il fût légataire universel de

M. Dauron, qu'il remplaçait à peu près en tout point. Cette manière de vivre, qui favorisait sa paresse et ses goûts de prodigalité, lui paraissait si douce et si facile, qu'il s'y accoutuma vite, et que le moindre changement à cet état de choses eût été pour lui une souffrance intolérable; de là, l'onéreuse tyrannie qu'il fit peser sur Cécile, parce qu'il appréhendait de la voir se soustraire à cette servitude qu'elle avait d'abord demandée et acceptée avec joie. Madame Dauron, en effet, ne tarda pas à lever le bandeau qu'elle s'était mis sur les yeux; elle vit avec inquiétude, puis avec effroi, l'empire qu'elle avait accordé à son amant, empire dont il abusait souvent, et qu'il ne consentirait jamais à lui céder. Cette découverte aurait amené chez elle une réaction involontaire contre l'attachement qu'elle portait à Adolphe de Lormeuil, si celui-ci n'eût pas mis sur le compte de son amour les procédés despotiques dont il usait envers Cécile : elle lui pardonnait donc d'être dur, obstiné, colère,

brutal, parce qu'elle attribuait ces formes rudes et insociables à une jalousie résultant d'un amour excessif, toujours prompt à s'irriter et à s'effarer. C'est ainsi qu'elle arriva par degrés à une abnégation d'elle-même tout-à-fait factice et non moins incompatible avec son naturel qu'avec ses antécédens.

Adolphe de Lormeuil n'eut pas plus tôt établi solidement son autorité sur les bases de l'amour et ensuite dans les profondes racines de l'habitude, qu'il dédaigna de recourir aux feintes caresses et aux adroits détours qui lui avaient si bien réussi, et qu'il employa sans ménagement et sans délicatesse la toute-puissance qu'il s'était faite à la faveur de ses prérogatives d'amant. Madame Dauron sentit alors le poids des chaînes qu'elle avait forgées de ses propres mains, mais elle n'avait plus la force de les briser, et elle ne put que gémir tout bas à mesure que ces chaînes devenaient plus lourdes et plus douloureuses. Son amour ne survécut pas à la connaissance de son asservissement, et

elle fit des vœux secrets pour sa délivrance, sans avoir la force de l'opérer; elle attendait un libérateur qu'elle appelait tout bas; mais elle courbait la tête en silence et en tremblant sous le maître inflexible qu'elle s'était donné, et, afin de se dissimuler sa faiblesse et sa lâcheté, elle affectait encore pour lui une déférence tendre et affectueuse qui répondait sans cesse à d'ignobles traitemens et à des exigences ridicules. Elle se faisait violence pour ne pas entrer en lutte avec une volonté plus forte que la sienne, et elle dévorait ses larmes toujours prêtes à couler chaque fois qu'elle réfléchissait à sa position pénible et humiliante.

Elle avait cependant assez d'entêtement pour ne pas s'accuser d'avoir attiré par sa faute les chagrins qui empoisonnaient sa jeunesse; elle ne se repentait pas des persécutions qu'elle avait fait éprouver à son pauvre mari, et même elle accusait celui-ci d'ingratitude, parce qu'il s'était résigné à délaisser sa femme et ses enfans, en récompense d'une affection qu'il n'eût

pas trop chèrement achetée par quelques concessions faites à leur intérêt commun et à leur avenir conjugal. Cécile poussait plus loin encore l'injustice ou l'oubli des faits : elle accusait M. Dauron de l'avoir entraînée dans la situation fausse et critique où elle était tombée en l'absence de son appui et de son guide naturel; car, s'il fût resté à son poste de mari, se disait-elle avec amertume, elle ne serait pas livrée à la merci d'un autre; elle eût conservé, avec la conscience de sa vertu de femme mariée, l'indépendance qui lui était si précieuse et qu'elle désespérait de jamais reconquérir. Elle gardait donc du ressentiment contre M. Dauron, quoique celui-ci, avec une bonté et une indulgence que ne rebutaient pas les plus réels griefs, eût pardonné à sa femme, aussitôt qu'il fut assez loin d'elle pour perdre de vue ses défauts; mais l'envoi officiel de ce pardon avait été reçu comme un dernier outrage par Cécile, qui répliqua par une lettre acrimonieuse, destinée à rompre toute relation épistolaire entre

eux. Néanmoins, malgré le silence de son mari, qui ne se hasardait plus à lui écrire, elle en avait des nouvelles que venait lui communiquer, presque malgré elle, Albert Jodelet, qui était en correspondance avec M. Dauron, voyageant dans le fond de l'Asie et de l'Afrique.

Or, madame Roland, qui avait toujours dans le cœur les yeux d'une mère clairvoyante, en dépit de sa cécité, devinait avec un instinct supérieur à son intelligence les afflictions de sa fille, et parfois elle hasardait un conseil indirect qu'on feignait de ne pas entendre ou qu'on rejetait dédaigneusement, Cécile ne voulant pas convenir de ses déceptions et des atteintes portées à son orgueil. Alors, madame Roland, au lieu d'insister et de contrarier cette fille chérie par des représentations qui étaient toujours malvenues, se taisait avec douceur et se détournait pour cacher les larmes inondant ses joues cicatrisées.

II

La Lettre du Voyageur.

— Vous disiez donc, ma mère?... demanda Cécile, qui se reprochait d'avoir imposé silence un peu vivement à madame Roland, et qui voulait obtenir des explications que le premier mouvement de colère lui avait fait repousser.

— Je ne dis plus rien, ma chère petite Cé-

cile, répondit timidement madame Roland, qui tremblait d'émouvoir de nouveau la susceptibilité farouche de sa fille et qui eût souhaité n'avoir pas entamé un chapitre aussi scabreux.

— Achevez, je vous prie; je suis bien aise d'apprendre jusqu'à quel point on se plaît à calomnier mes amis.

— Mon Dieu! ma bonne, mets que je n'ai rien dit, que je ne dirai rien : les oreilles nous trompent, quand nous n'avons pas la faculté de voir...

— Je vous répète que cela est bon à connaître, interrompit madame Dauron en rougissant d'un souvenir qui semblait évoqué par une allusion à la perte des yeux de sa mère. On cherche à me molester dans la personne de ceux qui me sont chers : votre madame Jodelet trouve à redire à tout.

— Je te promets, mon enfant, que la digne femme eût enduré cette avanie sans se plaindre; mais...

— Mais... Quelle patience! ne croirait-on pas que vous allez dénoncer un crime d'État? En vérité, M. de Lormeuil est un grand coupable : ne pas saluer une vieille insupportable, lui rire au nez et refuser de faire honneur à sa tabatière, voilà des actions irrémissibles!

— Assurément, tu as raison, ma bonne, et il n'y a pas de quoi se fâcher; mais pourquoi se moquer de madame Jodelet?

— Oh! ce n'est pas méchanceté de sa part. D'ailleurs qu'est-ce qui prouve qu'il se moquait d'elle?

— C'est vrai, ma Cécile, je croirais volontiers qu'il ne se moquait pas; mais pourquoi lui lancer au visage la fumée du cigarre qu'il tenait à la bouche, et lui crier d'un ton railleur : « Eh! la vieille, va dire au curé qui te confesse, que je n'ai pas d'ame à blanchir? »

— Hé bien, voilà une mauvaise plaisanterie, j'en conviens, mais bien excusable dans la bouche d'un marin.

— Sans doute, je l'excuse volontiers, comme

toi, ma bonne. Cependant pourquoi a-t-il ajouté en lui criant au nez : « On m'a rapporté, « la mère l'oie, que vous faisiez de la morale « à madame Dauron, et que vous lui prêchiez « un tas de capucinades insipides; ça ne me « réjouit pas, je vous en avertis, et si vous ne « cessez pas vos sermons, qui sont embêtans « pour tout le monde, je vous enverrai au « diable en vous faisant passer par la fenêtre, « avec tout le respect que je vous dois, vilaine « corneille... »

—Fi donc! M. Adolphe de Lormeuil n'a pas tenu ces odieux propos, et madame Jodelet l'a calomnié...

— Je douterais que M. de Lormeuil se fût exprimé de la sorte, si je ne l'avais pas entendu; mais j'étais là, toute saisie et n'osant bouger, tant ce monsieur m'inspire de frayeur. Il doit avoir une figure sinistre, épouvantable...

— Lui! dit en souriant madame Dauron : c'est un fort bel homme, d'une figure avantageuse, avec des yeux bleus, un nez aquilin,

une bouche bien faite, des cheveux et des favoris noirs : il ne mérite pas votre compliment.

— Comment le jugerais-je, puisque je ne l'ai pas vu; mais je te crois sur parole, et le portrait que tu m'en fais me donne meilleure opinion de lui; en effet, puisque tu le défends, puisque tu l'apprécies, puisque tu l'aimes... je veux dire puisqu'il est ton ami, ce M. Adolphe de Lormeuil ne peut être qu'un brave jeune homme, et je lui pardonne...

— Il n'a pas besoin de votre pardon, reprit madame Dauron offensée, et s'il a eu le tort de parler trop légèrement à madame Jodelet, je suis sûre que madame Jodelet a eu le premier tort en lui adressant quelque malhonnête et gauche remontrance.

— Non, ma Cécile, je suis forcée de déclarer que madame Jodelet ne l'avait pas même remarqué...

— C'est cela, M. de Lormeuil s'est piqué de ce qu'on passait près de lui sans le saluer, et la querelle a commencé.

— Je dois déclarer aussi, pour être juste envers tout le monde, que madame Jodelet ne l'a pas salué, sans mauvaise intention toutefois, car elle m'offrait dans ce moment-là sa tabatière, et me vantait la qualité de son tabac, qui est parfait... Mais n'en parlons plus, ma chère enfant, ce qui est passé est passé, et j'ai déjà oublié pour ma part ce qu'il m'a dit de désobligeant.

— Bon, encore une accusation. Je ne sais pas le motif de cet acharnement contre ce pauvre Adolphe, qui ne trouve que des ennemis dans ma famille et dans mes connaissances. C'est une véritable ligue où chacun se range à son tour, et je serai bientôt seule de mon parti, c'est-à-dire du sien. Mais je ne me laisserai pas aisément convaincre, et je vous tiendrai tête à tous...

— Quoi qu'il arrive, je ne me séparerai pas de mon enfant pour faire cause commune avec des étrangers. Cependant, s'il m'était permis de soumettre une observation amicale à M. de

Lormeuil dans son intérêt et dans le nôtre, je lui conseillerais...

— Allez, ma mère, les conseils ne lui manqueront pas, et je suis là pour les lui fournir; mais que vous a-t-il dit, à vous ?

— Rien, presque rien; seulement il m'a dit, murmura madame Roland à travers les sanglots qui l'étouffaient, que je me gardasse bien de faire revenir de nourrice ma petite-fille Nanine, parce que... parce qu'il l'enverrait à cent lieues d'ici...

— C'était encore une plaisanterie à sa manière, répliqua madame Dauron en se mordant les lèvres avec dépit; il faut bien s'accoutumer au caractère des personnes avec qui l'on est destiné à vivre. M. de Lormeuil, je l'avoue, est souvent léger, inconsidéré dans ses paroles, et je lui ai déjà fait bien des reproches à ce sujet; quand je le gronde, il reconnaît ses torts, il me demande pardon...

—Et il recommence presque sur-le-champ! repartit madame Roland qui eût voulu réprimer

ensuite cette nouvelle inculpation contre Adolphe de Lormeuil qu'elle n'aimait pas, et à qui elle enviait l'attachement que Cécile lui avait voué. Mais, ma chère enfant, dès que tu lui pardonnes, nous ne pouvons mieux faire que de t'imiter; seulement, comme il t'écoute et t'obéit quelquefois, tu ferais bien de lui recommander d'avoir plus de considération pour tes amis, pour M. Albert Jodelet, pour M. Frédéric...

— Pour M. Frédéric ! s'écria madame Dauron avec émotion en quittant sa place précipitamment pour se rapprocher de sa mère.

— Oui, mon enfant, continua madame Roland qui s'était tournée du côté de sa fille en levant ses yeux demi-clos vers elle comme pour la contempler encore avec amour et admiration : si l'on ne prend pas certaines précautions, il arrivera malheur.

— O Ciel ! que s'est-il donc passé ! interrompit Cécile en saisissant les mains de madame Roland et en les serrant avec angoisse.

— Il ne s'est rien passé encore, Dieu merci !

repartit madame Roland tout émue de ces démonstrations qu'elle prit pour des caresses de sa fille ; mais je n'ose prévoir ce qui arriverait, si...

— Si Adolphe cherchait querelle à M. Frédéric ? dit madame Dauron, qui compléta ainsi la pensée de sa mère, comme un signe affirmatif de celle-ci le fit entendre.

— M. Frédéric est un brave jeune homme qui porte une épée au côté et qui sait s'en servir, mais...

— Je ne veux pas qu'il expose sa vie, oh ! je ne le veux pas ! répéta Cécile avec vivacité. Si jamais ils en venaient à cette extrémité, je ferais des vœux !...

Elle leva les bras au ciel avec l'élan d'une prière qui ne sortit pas de ses lèvres et qui passa comme un éclair dans ses yeux voilés de larmes ; madame Roland joignit les mains et eut l'air de s'associer à cette invocation muette ; mais madame Dauron se repentit presque aus-

sitôt d'avoir dans sa pensée donné trop de valeur à l'intérêt qu'elle accordait à un étranger, au lieu de le sacrifier à son adversaire, qu'elle avait tant de motifs de lui préférer : elle corrigea donc par la réflexion ce que son premier mouvement avait eu d'hostile contre Adolphe de Lormeuil, et elle se contenta de souhaiter ardemment de pouvoir rester neutre entre lui et Frédéric Moreau, qui n'était et ne devait être pour elle qu'un ami de date récente.

Frédéric Moreau, frère de l'infortunée Juliette, qu'une maladie de poitrine avait enlevée si prématurément à son mari Albert Jodelet, arrivait à peine des armées, où il s'était distingué par ses talens autant que par son courage, dès sa première campagne : le grade de capitaine et la croix d'honneur gagnée sur le champ de bataille offraient chez ce jeune homme de vingt-deux ans des témoignages non équivoques de son mérite et de l'estime qu'on en faisait à cette époque de guerres et de victoires continuelles, où la plus noble carrière pour les gens

de cœur et d'intelligence était celle des armes. Frédéric Moreau aimait son état et se promettait bien d'y faire une brillante fortune, en visitant toutes les capitales de l'Europe, à la suite de l'aigle impériale. Il avait, de plus que la plupart des officiers de ce temps-là, beaucoup d'instruction et d'esprit naturel, ce qui ne nuisait pas à ses autres qualités purement militaires; mais il n'avait pas néanmoins ce caractère vain et insolent que nombre de ses pareils affichaient comme un privilége de l'épaulette; il devait à sa supériorité réelle d'être resté simple, modeste et poli, même au milieu de la population pacifique des villes, pour laquelle tout véritable soldat de l'Empire professait un si dédaigneux mépris. Il poussait à l'extrême cette modestie qui se montrait dans ses manières décentes, dans l'expression de sa figure, dans les formes de son langage et dans le timbre de sa voix : aussi, n'avait-il qu'à paraître pour plaire aux personnes que ne possédait pas l'admiration passionnée du type guerrier et

fier à bras. Albert Jodelet, son beau-frère, l'avait présenté à madame Dauron pendant l'intervalle d'un congé que cet officier passait à Paris dans sa famille, et madame Dauron, en le voyant pour la première fois, s'était sentie tout à coup préoccupée du désir de le revoir souvent. Frédéric Moreau avait sans doute éprouvé en même temps un pareil désir, car il demanda à madame Dauron la permission de revenir, et elle ne se plaignit pas qu'il revînt tous les jours.

— Mais enfin, ma mère, dit Cécile en se rassurant elle-même par le peu de confiance qu'elle crut devoir attribuer aux paroles de madame Roland, d'où vous vient cette inquiétude? pourquoi supposer un malheur que rien ne fait augurer?

— Parce que M. de Lormeuil, ma chère enfant, s'est exprimé là-dessus devant moi en termes très-clairs, répondit madame Roland

en cherchant à tâtons les mains de sa fille et en lui souriant avec une bonté angélique.

— Eh! que disait-il? demanda Cécile pleine d'anxiété au bruit de la sonnette qui annonçait l'arrivée d'une visite.

— Il me disait à moi-même hier encore : « Si ce petit traîneur de sabre s'habitue à ve-« nir traîner ses guêtres chez moi... »

— Chez moi! murmura Cécile avec un ton d'amertume et d'indignation.

— « Je le consignerai à la porte, » continua madame Roland, qui tirait parti de sa cécité pour tout entendre et pour tout redire à sa fille; « mais s'il s'avise de forcer la consigne, je l'in-« viterai sans façon à se couper la gorge avec « moi, le plus agréablement du monde. »

— Oh! s'écria madame Dauron dominée par un sentiment de crainte qui étouffait sa colère: M. de Lormeuil a eu le front de dire cela!

— Il parlait peut-être ainsi pour plaisanter, objecta madame Roland remarquant l'irritation de Cécile au tremblement de sa voix : car,

tu sais bien que les plaisanteries ne lui coûtent pas, et qu'il dit parfois les choses les plus étranges, sans en penser un mot.

— Fût-ce une plaisanterie, ce serait une impertinence, répliqua madame Dauron, qui s'animait toute seule pour se préparer à tenir tête à M. de Lormeuil, dans le cas où il viendrait en ce moment. C'en est trop, ma patience devient de la faiblesse ou de la lâcheté.

— Je t'en prie, ma chère bonne, je t'en supplie, ne te fâche pas pour une pareille bagatelle, ne te fais pas de mal !

— Bagatelle ! vous nommez bagatelle un oubli de toute convenance, de toute délicatesse !

— Ma Cécile, tu es outrée et tu as raison ; mais du sang-froid, ma mignonne ; du calme, ma bien-aimée !

— Qu'il vienne ! qu'il vienne maintenant ! disait madame Dauron qui s'était levée en croisant les bras d'un air martial. Je vais lui adresser une vive remontrance, et s'il ne reconnaît pas

sa faute, s'il prétend me faire la loi, eh bien!.....

— Je t'approuve, ma Cécile, dit madame Roland avant de savoir ce qu'elle approuvait.

— Eh bien! je romps avec lui, je lui ordonne de ne plus reparaître devant mes yeux, je le chasse!

— Nous le chassons, tant mieux! c'est à présent que je t'approuve, ma belle, et tout le monde t'approuvera!

— L'insolent! le brutal! vouloir proposer un duel à M. Frédéric! le vouloir tuer, ce noble jeune homme!

— Il tuerait son père sans sourciller, vois-tu; c'est un homme sans cœur, sans entrailles: il te rendrait plus malheureuse que les pierres, ma pauvre fille!

— Hélas! reprit-elle en soupirant et en essuyant deux larmes le long de ses joues, Dieu sait comme il m'a déjà rendue malheureuse!

Ce retour sur le passé avait à demi paralysé

la résolution énergique de madame Dauron, qui se fût trouvée incapable d'agir, malgré sa résolution de l'instant précédent, si Adolphe de Lormeuil avait paru devant elle, sans songer même à exercer l'empire qu'elle lui laissait étendre tous les jours. Mais il s'annonçait ordinairement de loin par des éclats de rire et de voix, et madame Dauron avait deviné que ce n'était pas lui , avant que l'on eût introduit Albert Jodelet. Celui-ci s'avança respectueusement vis-à-vis de Cécile et la salua par trois reprises, avec le visage le plus froid et le plus immobile. Son caractère flegmatique n'avait pas changé depuis la mort de sa femme ; toutefois le regret de l'avoir perdue, se mêlant à la fatigue d'un travail exorbitant, portait atteinte à sa santé et imprimait des rides précoces sur ses traits décharnés.

— Bonjour, Albert, lui dit gaîment madame Dauron allant vers la porte que le domestique avait refermée : et M. Frédéric?

— Il m'a chargé de vous présenter ses ex-

cuses, répondit Albert Jodelet qui n'avait pas pris garde à l'empressement de madame Dauron, auquel succéda une tristesse silencieuse et morne : il a été mandé aujourd'hui au ministère de la guerre, et il y est allé avec le pressentiment de recevoir un ordre de départ immédiat.

— De départ ! répliqua madame Dauron, relevant la tête comme si elle eût écouté dans le lointain le roulement du tambour.

— Il avait pourtant deux mois de congé, et voilà seulement trois semaines qu'il est arrivé de Prusse.

— Je croyais qu'il n'y avait pas dix jours ! murmura Cécile, que cette nouvelle avait frappée comme la foudre.

— Ce départ n'est pas encore certain, mais nous le craignons, parce que plusieurs officiers ont été rappelés à leurs corps sur-le-champ, et que l'empereur a quitté Paris hier pour se rendre à Berlin : la paix ne sera pas et ne peut être durable ; quant à moi, je n'ai jamais eu

grande foi dans le traité de Tilsit, et je prévois quelque orage du côté de la Russie.

— Il va repartir pour l'armée ! dit madame Dauron, arrêtant ses yeux fixes et larmoyans sur Albert Jodelet, qui ne la comprenait pas.

— Je n'aime pas la guerre, continua le mathématicien qui décrivait des cercles et des triangles imaginaires sur le parquet avec l'extrémité de sa canne ; mais j'admire l'empereur, qui sait procurer à la France tous les avantages de la paix au milieu de cette lutte de géans qu'elle soutient contre toute l'Europe depuis vingt ans : voyez les routes, les ponts, les canaux, les monumens, les arts et le commerce, pendant que nous occupons, l'arme au bras, les capitales étrangères. Oui, Madame, comme le disait mon beau-frère, jamais on n'a vu sur un plus grand théâtre un plus grand drame ni un plus grand acteur.

— Ce sujet-là vous anime, M. Albert, dit madame Roland qui avait entendu sa fille s'égayer souvent aux dépens de la froideur et de

l'indifférence de ce studieux amant des sciences exactes : bravo! c'est affaire à Napoléon de vous échauffer le sang dans les veines.

— Madame, reprit-il un peu piqué de la réputation que madame Dauron lui avait faite, il suffit qu'on ait de l'ardeur et de l'enthousiasme pour le bien.

— C'est vrai, M. Albert, repartit madame Roland qui eut peur de l'avoir offensé et qui ne voulut pas lui laisser de la rancune contre madame Dauron; je le disais l'autre jour à votre excellente mère : vous êtes le meilleur et le plus honnête des hommes. Cécile pense comme moi, je vous assure; n'est-ce pas, ma chère poule? Il ne vous convient pas d'être de salpêtre, comme M. de Lormeuil, par exemple.

— Dieu merci! dit Albert Jodelet, qui eût été médiocrement flatté de la comparaison.

— Il ne repartira pas! s'écria madame Dauron avec un accent décidé et encore rempli de sanglots : non!

— Plaît-il? demanda tranquillement Albert

qui s'imagina que madame Dauron lui adressait la parole , et qui avait déjà perdude vue le départ probable de son beau-frère.

— M. Albert, ajouta Cécile en lui saisissant la main et en la secouant avec une espèce de solennité , je compte sur vous pour me seconder...

— Je vous remercie , Madame, de compter sur moi , car je vous suis vraiment attaché , reprit-il gravement et sans soupçonner l'objet du concours qu'on réclamait de lui.

— Il s'agit d'empêcher M. Frédéric de retourner à son régiment ?

— C'est impossible , répondit le mathématicien qui avait tiré de sa poche une grosse lettre toute couverte d'écriture.

— C'est difficile , répliqua madame Dauron poursuivant le cours de ses idées et de ses réflexions ; mais, n'importe , j'y parviendrai.

— Il n'y a que l'empereur ou le ministre qui pourraient retarder ce départ, dans le cas où il serait ordonné.

— Quand je devrais recourir au ministre ou à l'empereur lui-même! disait Cécile se consultant tout haut.

— Je ne vois pas, en vérité, ce qui peut vous intéresser à ce que Frédéric demeure à Paris? disait Albert en dépliant sa lettre.

— Tenez, Albert, je vous ai toujours regardé comme un ami véritable; voici l'occasion de me prouver que vous l'êtes.

— Vous n'avez qu'à ordonner, Madame, et l'amitié que je porte à votre mari se joindra encore à celle que j'ai pour vous, afin de me donner tout le dévoûment que vous devez attendre de moi.

— Je me réunis à ma fille, M. Jodelet, ajouta madame Roland, pour vous prier de ne lui rien refuser et pour vous assurer de notre reconnaissance.

— Hé bien, Madame, que faut-il faire? demanda Albert Jodelet qui suspendit la lecture de la lettre qu'il tenait ouverte.

— Retenir M. Frédéric, et l'empêcher de

nous quitter! dit-elle en rougissant, après un moment d'hésitation.

— Ah! cela ne dépend ni de vous, ni de moi, ni de lui, reprit Albert avec indifférence et sans paraître soupçonner le motif de cette étrange prière. Je vous remercie néanmoins pour mon beau-frère de l'intérêt que vous voulez bien lui témoigner; mais c'est une des conditions de son état, que d'exposer sa vie à la guerre, et, par bonheur, on en revient souvent avec des grades autant qu'avec des blessures. Frédéric ne s'arrêtera pas en si beau chemin, et nous le verrons bientôt colonel, à moins qu'un boulet ne le rencontre auparavant.

— Ne dites pas cela, grand Dieu! s'écria Cécile en lui posant la main sur la bouche; ne nous portez pas malheur!

— J'étais venu vous communiquer cette lettre, répliqua froidement Albert qui se mit en devoir de la lire.

— Quelle est-elle? dit madame Dauron avec

un empressement excité par l'espoir d'une correspondance relative à Frédéric Moreau.

— Elle m'est adressée d'Égypte.

— C'est M. Dauron qui vous écrit? reprit-elle désappointée et redevenue tout à coup grave et distraite : que nous veut-il?

— En vérité, M. Jodelet, ajouta madame Roland, partageant déjà la contrariété de sa fille, ce serait agir en ami que de nous épargner des souvenirs pénibles.

— Je ne vous comprends pas, dit tranquillement Albert. Je reçois des nouvelles de M. Dauron, et il me semble que ma mission est de vous en faire part. Madame Dauron, j'en suis certain, ne le trouvera pas mauvais, et d'ailleurs sa lettre est assez intéressante.....

— Pour vous, Albert, repartit Cécile; mais je vous assure qu'il me suffit de savoir que M. Dauron jouit d'une heureuse santé, et ne songe pas à revenir.

— Au contraire, dit M. Jodelet qui ne se rendit pas aux observations de madame Dauron

et commença de lire cette lettre contenant plus de vingt pages :

« Je vous écris de Thèbes-aux-cent-portes, mon cher Albert : je suis installé dans le sanctuaire d'un temple d'Osiris, pour avoir un peu d'ombre, et assis sur une belle caisse de momies que je viens d'acheter aux Arabes, fureteurs des tombeaux ; je me repose de ma route pénible à travers le désert, en causant quelques momens avec vous, mon pauvre absent à qui je pense toujours! Depuis deux ans que je voyage en Orient, j'ai vu tant d'admirables choses, que je me lasserais presque de voir et d'admirer, si je n'avais pas d'autre perspective que cette vie de juif errant ; en outre, je me suis fait un si lourd bagage d'acquisitions et de découvertes en tout genre, que je ne saurais plus me mouvoir avec cet attirail d'antiquaire, si je n'avais eu la précaution d'envoyer en France quelques centaines de caisses qui m'y attendent déjà. J'ignore cependant à quelle

époque j'irai les retrouver, et je continue ici mes collections qui s'enrichissent tous les jours, grace à la cupidité des gens du pays, qui me vendraient leurs sphinx, leurs pyramides, leurs temples et toutes les merveilles architecturales des anciens Égyptiens, si je pouvais les emporter. Je reviendrai avec un musée.... »

— M. Dauron ne change pas, dit ironiquement Cécile en haussant les épaules : il est plus que jamais entiché de ses momies.

— Puisqu'elles font son bonheur ou plutôt sa consolation! répondit sévèrement M. Jodelet.

— M. Albert, en avez-vous encore beaucoup à lire ? demanda madame Roland qui pressentait l'impatience et le dépit de sa fille pendant cette lecture.

— Je ne fais que de commencer, dit M. Jodelet qui continua sans se hâter :

« Un musée complet, puisque j'ai des statues, des tableaux, des livres, des manuscrits,

des médailles, des armes, des étoffes, etc.; mais je ne veux pas, en décrivant ces objets, anticiper sur le plaisir que vous aurez à les examiner. Il faudra une maison tout entière pour ranger mes trésors, et lorsque je songerai sérieusement à mon retour, je vous chargerai de faire disposer mon hôtel.....

— Quoi! ce retour qu'il annonce n'est pas une plaisanterie! interrompit Cécile émue et attristée.

— Ce retour est impossible! dit vivement madame Roland qui avait l'instinct des sensations de sa fille: nous ne recevrions pas M. Dauron, s'il se présentait; M. Dauron est un étranger pour nous, du jour où il a eu la cruauté d'abandonner ma pauvre Cécile...

— Taisez-vous donc, ma mère! repartit madame Dauron. M. Dauron est bien libre de revenir, et moi, je suis libre de partir à mon tour...

— Non, morbleu! vous n'êtes pas libre de

partir sans ma permission! répliqua en jurant Adolphe de Lormeuil, qui entra dans le salon avec son chapeau sur la tête, toisant du regard Albert Jodelet avec plus de raillerie que de colère, et qui se jeta sur un canapé, où il s'étendit comme il eût fait pour dormir.

III

Le Maître au logis.

Madame Dauron fut indignée et profondément humiliée de la conduite grossière d'Adolphe de Lormeuil ; elle lui lança un regard de menace qui se changea en reproche, lorsque celui-ci l'eût, d'un coup d'œil, ramené à une soumission muette et craintive ; néanmoins,

elle se mordit les lèvres et laissa échapper deux larmes, en baissant les yeux pour chercher à prendre contenance vis-à-vis d'Albert Jodelet; elle n'avait jamais mieux senti la honteuse oppression qui pesait sur elle, sans que son cœur fût complice de la faiblesse inexplicable qu'elle mettait dans ses rapports avec M. de Lormeuil; car elle ne l'aimait plus, si tant est qu'elle l'eût aimé sous l'influence des premières impressions d'une aventure romanesque; elle le craignait maintenant, et cette crainte acquérait chaque jour plus de force, à mesure que l'habitude l'enracinait. Elle ne répondit donc pas à l'insolente prétention de ce despote, qui lui contestait le droit de partir à sa volonté.

Quant à madame Roland, elle tressaillit et se cacha le visage, en reconnaissant la voix d'Adolphe de Lormeuil, qui lui inspirait un véritable effroi, et qui profitait aussi de ce pouvoir sur la mère de madame Dauron pour dominer celle-ci à son insu. Madame Roland

répétait à sa fille tout ce qu'elle entendait dire à M. de Lormeuil, qui avait soin de se servir de ce truchement fidèle et docile toutes les fois qu'il voulait arriver à un but caché par une voie indirecte. La bonne madame Roland ne se défiait pas des piéges qu'on lui tendait, et elle devenait ainsi l'instrument aveugle des projets d'Adolphe de Lormeuil, qu'elle haïssait tous les jours davantage, sans chercher à lui nuire dans l'esprit de Cécile, parce qu'elle supposait à madame Dauron plus d'attachement pour lui; elle se blâmait et s'affligeait même de ne pas partager cet attachement; elle s'accusait d'injustice à l'égard de l'ami de sa fille; cependant elle avait eu tant de chagrin, en voyant M. de Lormeuil s'opposer au retour de l'enfant que madame Dauron devait retirer de nourrice; elle avait entendu avec tant de frayeur et de colère les paroles brutales de ce méchant homme à madame Jodelet, qu'elle s'était décidée, pour la première fois, à hasarder contre lui des plaintes que Cécile ne pa-

rut pas écouter avec plaisir, quoiqu'elle en appréciât la convenance.

Albert Jodelet, qui connaissait le caractère de M. de Lormeuil, et qui gémissait de l'empire que cet étranger exerçait sur madame Dauron, évitait de se rencontrer avec lui. Quand le hasard amenait cette rencontre, il ne pouvait se défendre d'un mouvement de mépris et d'aversion contre ce mauvais génie de Cécile, et, de peur de faire paraître ces sentimens, qu'animait encore le souvenir de son ami absent, il se retirait aussitôt, en ne saluant pas même ce personnage qu'il n'estimait pas et qu'il considérait comme un intrus dans la maison de M. Dauron. Dès qu'il vit paraître Adolphe de Lormeuil, il adressa un adieu tacite à Cécile, en la regardant avec autant de tristesse que de pitié, et, fermant la lettre qu'il tenait ouverte, il se leva pour sortir. Madame Dauron, qui craignait de se trouver seule en ce moment avec M. de Lormeuil, et qui ne voulait pas laisser partir Albert sans l'interro-

ger encore secrètement sur un sujet qu'elle avait fort à cœur, l'arrêta par la main et le força de se rasseoir, malgré la maussade grimace du nouveau venu qui se réjouissait déjà de mettre en fuite M. Jodelet. Celui-ci, embarrassé et mécontent, tournait le dos à M. de Lormeuil, et ne semblait pas avoir égard à la présence de cet individu qui n'avait pas seulement ôté son chapeau, et qui battait la mesure avec le talon de sa botte sur le parquet, en sifflant dans ses dents un air de marche militaire. Il y eut un intervalle de silence.

— Morbleu! ne vous dérangez pas, dit Adolphe de Lormeuil impatienté de cet accueil glacial : je ne viens pas exprès pour vous gêner.

— M. Adolphe, reprit madame Dauron qui avait essayé inutilement de policer cet élève des estaminets, si vous étiez arrivé plus tôt, vous auriez entendu une description des ruines

de Thèbes, et vous auriez ri de l'admiration passionnée du voyageur?

-- Diable! repartit le chirurgien, qui joignait une ignorance épaisse à ses nombreuses qualités anti-sociales, est-ce Monsieur qui vous racontait ces belles choses? En ce cas, je le prierais de recommencer pour moi, s'il n'est pas trop fatigué.

— Madame, dit Albert Jodelet ne daignant pas répondre à cette prière prononcée d'un ton goguenard, vous plaît-il d'achever la lecture de cette lettre? La fin vous intéressera, je n'en doute pas, puisqu'il s'agit de vos enfans.

— M. Dauron sait-il que nous avons une petite fille? demanda madame Roland, qui poussa un soupir en songeant qu'elle était privée d'embrasser sa chère Nanine, parce que M. de Lormeuil refusait de rendre cette enfant à sa mère

— Sans doute, vous le savez bien, répondit M. Jodelet : il apprit cette nouvelle dans l'Inde,

à Bombay, et il en fut si joyeux, qu'il fit tirer des coups de fusils en signe de réjouissance, par les soldats anglais qu'on lui avait donnés pour escorte, à cause de son titre de Français, qui l'exposait à des insultes et peut-être à des dangers réels.

— Vous ne m'avez pas dit cela, ou du moins je l'avais oublié, répliqua madame Dauron : elle affectait, devant M. de Lormeuil, de ne jamais recevoir aucune nouvelle de son mari, pour ne pas entendre contre celui-ci des sorties déplacées ou des plaisanteries outrageantes, qui blessaient au vif son amour-propre qu'elle croyait d'ailleurs si détaché de tout ce qui concernait M. Dauron.

— Peste! s'écria Adolphe de Lormeuil en imitant une fanfare avec sa bouche gonflée d'air, M. Dauron ne tire donc pas toujours sa poudre aux moineaux?

— Oui, vraiment, j'ai été touchée de la manière dont M. Dauron a célébré la naissance de Nanine, dit madame Roland qui s'attendris-

sait aisément : cela prouve qu'il y a du bon dans cette ame-là !

— C'est le meilleur des êtres, reprit chaleureusement Albert ; c'est le cœur le plus noble et le plus généreux que je connaisse ; je regrette de ne m'être pas lié plus tôt avec lui, et je regrette surtout de vivre éloigné de lui. Ma pauvre Juliette me le disait souvent : « M. Dauron est un de ces amis rares, qu'on ne peut remplacer quand on les perd. » Cette perte, Madame, ainsi que celle de Juliette, a fait un vide immense dans ma vie ; mais cette perte, du moins, n'est pas éternelle, puisque Athanase reviendra un jour, puisqu'il va revenir peut-être, tandis que ma Juliette, hélas!... l'ange est au ciel, et n'en redescendra pas!

— Ventrebleu ! que c'est élégiaque ! dit rudement Adolphe de Lormeuil, qui fit semblant de larmoyer et de sangloter : un mari qui pleure sa femme et une femme qui pleure son mari ! Pleurez, tendres époux, mais n'abusez pas de la permission.

— Monsieur! interrompit Albert, qui se redressa fièrement en lançant un regard froid et sévère à l'auteur de cette impertinente boutade.

— Monsieur! repartit M. de Lormeuil en se redressant aussi et en donnant à sa voix un accent flûté et moqueur.

— Vous n'avez donc jamais aimé personne au monde?

— Au contraire, Monsieur, j'ai prodigieusement aimé, et depuis dix ou douze ans que je fais mon apprentissage dans cet estimable métier, je vous prie de croire que je m'en tire à la satisfaction générale, vanité à part.

— Je parle sérieusement, Monsieur, dit froidement M. Jodelet en haussant les épaules : il est des sujets tels, que je manquerais à la plus banale sensibilité, en ne les traitant pas avec le ton qui leur convient. Au reste, vous ignorez probablement que j'avais une femme charmante...

— Je vous en fais bien mon compliment de

condoléance! interrompit le chirurgien, qui se remit à chantonner, sans écouter l'explication d'Albert Jodelet tout ému de ses souvenirs et confus de les rappeler devant un indifférent.

— Une femme que j'aimais, et dont j'avais le bonheur d'être aimé... un ange de bonté et de vertu... jeune et belle, pleine de grace et de talens... Eh bien! Monsieur, je l'ai perdue, je l'ai vue s'éteindre lentement, et, quoique ce malheur date de plusieurs années, je ne puis m'en consoler, je ne m'en consolerai jamais... Pauvre amie! chère Juliette!...

— Ah! elle se nommait Juliette? joli nom! pastoral et sentimental! toutes les femmes qui portent ce nom-là savent ce que c'est que l'amour. Quand j'étudiais la chirurgie, aux cours du père Dubois (voilà un habile homme pour vous abattre un bras ou une cuisse), j'avais *allumé* une bergère qui se nommait aussi Juliette et qui dansait divinement la polonaise...

— Trève, Monsieur! je vous quitte la place, interrompit M. Jodelet outré de cet étrange rapprochement : vous me faites mal... vous me faites pitié!.... Madame Dauron, par respect pour la mémoire de sa compagne d'enfance, se devait à elle-même de vous imposer silence...

— Quoi? qu'a dit M. de Lormeuil? demanda Cécile, jouant l'étonnement; je n'ai pas entendu.... j'étais distraite...

— Adieu, Madame, reprit Albert en lui présentant la lettre de M. Dauron : gardez cette lettre, vous la lirez à loisir?

— Je n'ai que faire de la lire et par conséquent de la garder, répondit-elle contrariée d'une pareille offre faite en présence de son amant.

— Pardieu! gardez ce poulet qui nous arrive de l'Arabie-Pétrée, s'écria M. de Lormeuil : je serai charmé de voir ce qu'il a dans le ventre. Parions que ce scélérat de mari s'est arrangé là bas un petit sérail, et qu'il tranche du Turc le plus qu'il peut?

— M. Albert, j'ai deux mots à vous dire? fit Cécile qui le suivit dans l'antichambre et qui lui prit la main avec cordialité comme pour réclamer son indulgence en faveur d'Adolphe de Lormeuil. C'est un fou, dit-elle en rougissant à M. Jodelet; il n'a pas l'usage du monde, il ne mesure pas la portée de ses paroles, et, quelquefois, on le jugerait dépourvu de toute espèce de délicatesse... Mais vous l'excuserez, mon ami, parce qu'il n'a pas mauvais cœur...

— Cécile, reprit gravement Albert qui s'empressa de lui sauver l'embarras de ces excuses difficiles, mon amie, si vous étiez sage, si vous compreniez mieux vos intérêts, vous chasseriez cet homme, avant qu'il ait chassé toutes les personnes qui vous aiment et qui veulent votre bonheur!

— Mon bonheur! répéta mélancoliquement madame Dauron : du bonheur, en est-il pour moi, hélas!

—Je ne sais quels droits vous avez donnés à cet individu que je m'abstiens de qualifier par

déférence pour vous, mais il est inconcevable que vous l'autorisiez à blesser toutes les convenances et à provoquer les plus tristes soupçons.

— Je ne l'autorise à rien de ce qui vous choque, Albert, et je souffre plus que vous des étranges manières de M. Adolphe. Les droits dont vous parlez existent malheureusement, puisqu'il m'a sauvé la vie, et la reconnaissance que je lui dois me fait fermer les yeux sur ses défauts d'éducation ; car, je vous le répète, il n'est pas méchant...

— Je voudrais le croire, et je souhaite me tromper : la physionomie de cet homme a quelque chose de bas et de repoussant...

—Oh ! M. Albert, vous ne le voyez pas tel qu'il est, reprit-elle en s'efforçant de rire pour cacher l'impression que ce jugement lui avait faite; avouez au contraire que M. de Lormeuil est un fort joli homme?

— Il passe du moins pour l'être dans cer-

tains lieux... il passe surtout pour un mauvais sujet... et je vous conseille de vous en défier.

— Albert, lui dit madame Dauron en l'arrêtant de nouveau avec un air et un geste supplians, ne m'abandonnez pas !

— Comptez sur moi, sur mon dévoûment, Madame, répondit M. Jodelet en lui serrant la main : le double souvenir de Juliette et de votre mari vous assure à jamais mon affection, et vous n'avez qu'à dire un mot, pour me trouver prêt à vous servir. Si je vous étais moins attaché, je ne me permettrais pas de vous donner des avis sur un sujet aussi délicat...

— Je ne veux pas entendre vos avis, Albert, s'ils sont opposés à mes vœux, à mes résolutions ! reprit madame Dauron, qui se persuadait que M. Jodelet l'avait comprise, et qui ne soupçonna pas que ces avis pussent encore concerner Adolphe de Lormeuil.

— Quelles sont donc vos résolutions ? demanda M. Jodelet préoccupé de la passion de Cécile pour son prétendu sauveur.

— D'empêcher le départ de M. Frédéric, répliqua-t-elle avec feu, et même de lui faire quitter un état qui ne lui convient pas.

— Savez-vous que si mon beau-frère vous entendait parler de la sorte, il ne vous en saurait pas beaucoup de gré? dit en souriant Albert Jodelet surpris de l'obstination de Cécile pour un projet aussi déraisonnable.

— J'espère bien que vous me seconderez, Albert : j'ai mis dans ma tête que M. Frédéric ne retournera pas à l'armée.

— Hé! que voulez-vous donc qu'il devienne? il n'a pas de fortune, et je ne vois guère une position plus honorable, plus brillante que la sienne.

— Et plus dangereuse et plus ingrate... quelle perspective! être estropié ou tué à vingt-cinq ans, lorsqu'on a tous les avantages qui peuvent rendre l'existence agréable, tout ce qu'il faut pour plaire!.... Vous savez qu'on change difficilement mes idées?

— Oui, mais vos idées changent d'elles-

mêmes, avec le temps et les circonstances. Je désire bien vivement que la lecture de la lettre de M. Dauron les modifie, et que vous renonciez enfin au tourbillon de vos chimères pour entrer dans une région plus calme et plus stable de bonheur.

Albert Jodelet prit congé de Cécile, qui ne se réunit pas de pensée au souhait qu'il formait pour le prochain retour de son ami : elle ne se souvenait pas même qu'elle avait livré négligemment la lettre de M. Dauron à la curiosité malveillante d'Adolphe de Lormeuil. Elle était trop absorbée par son dessein de s'opposer au départ de Frédéric Moreau, pour se soucier de revoir son mari, et son imagination créait successivement une foule de plans impossibles à exécuter, afin d'arriver au but qu'elle se proposait sans se rendre compte de celui où la conduiraient les premiers pas faits dans cette voie : elle attribuait avec confiance à de simples motifs d'intérêt pour ce jeune homme les dé-

marches qu'elle projetait d'entreprendre avant de l'avoir consulté lui-même; elle s'abusait encore sur la nature de ses sentimens à l'égard de Frédéric, sentimens conçus et développés en peu de temps, qui venaient de faire explosion et de révéler leur véritable caractère à la nouvelle d'une séparation que la guerre pouvait rendre éternelle; ce fut de ce moment que son amour, jusque là caché sous les dehors d'une bienveillance qui osait à peine s'intituler amitié, ne se déguisa plus, et continua de grandir à découvert.

Lorsqu'elle rentra au salon, elle fut d'abord troublée par les éclats de rire que poussait Adolphe de Lormeuil, et elle rougit dans l'appréhension de s'être trahie par quelque imprudence : elle se regarda, en passant, dans une glace, et la rougeur qui couvrait tout son visage augmenta son trouble, bien que sa mémoire ne lui rappelât ni un mouvement, ni un geste, ni un mot, capables de faire deviner son secret. Mais elle s'aperçut aux premières

paroles de M. de Lormeuil, qu'elle était tout-à-fait étrangère à une gaîté, dont la lettre de M. Dauron faisait les frais et qui n'embarrassait pas médiocrement madame Roland : elle crut donc devoir à sa dignité de prendre une physionomie froide et un maintien presque solennel pour répondre aux indécentes moqueries d'Adolphe de Lormeuil, qui lisait la lettre de M. Dauron en l'accompagnant d'un commentaire plaisant et trivial.

— Corbleu ! ma chère dame, vous avez là un correspondant impayable ! s'écria-t-il en frappant sur la lettre qu'il tenait ouverte.

— D'abord, je vous répondrai que cette lettre ne m'est pas adressée, reprit Cécile avec un calme dédaigneux, et je vous prie de me la rendre.

— Du tout, je la garderai, s'il vous plaît, ou plutôt je la lirai jusqu'au bout, et ensuite, si vous y tenez, vous pourrez en faire des reliques.

— Vous êtes insupportable, Adolphe : vous savez bien que je me soucie peu de cette lettre, et ce que vous en dites n'est que pour me contrarier.

— Ce que j'en dis n'est que le résultat de mon admiration pour ces beaux contes de voyageur ; continuons l'apologue. Eh ! la mère Roland, nous en étions, je crois, aux chats et aux oiseaux qu'on trouve embaumés dans des pots comme des terrines de foies gras ; ça vous irait bien, un chat de cette espèce, un matou Égyptien, sacré et bénit par votre Saint-Père le pape ? Bon, voici l'endroit où nous en sommes : « Les femmes d'Égypte... » L'article des femmes est fort bien placé après celui des chats, mais j'espère qu'elles ne sont pas comme ceux-ci enfermées dans des cruches. « Les femmes d'Égypte ont encore les formes, la couleur, les poses, en un mot le caractère antique des peintures qu'on voit dans les temples et dans les tombeaux.... » Peste! cela doit être joli, et je n'en fais pas mon compliment à ces dames. « Leurs

mouvemens ont une raideur, une uniformité, entièrement opposées à ce que la convention appelle graces; mais néanmoins il y a une certaine noblesse dans la démarche de ces espèces de statues... » Voyons si notre voyageur saura les animer? « Il y a comme une réminiscence de l'ancienne Égypte des Pharaons..... » Qu'est-ce que c'est que ça ? « Et l'on comprend la gravité, pour ainsi dire l'importance religieuse qu'on mettait à chaque chose, même aux plus frivoles en apparence, dans ce pays de symboles, où la fleur du lotus... »

— Quand je voudrai vous entendre lire, interrompit madame Dauron en lui arrachant la lettre, vous me laisserez choisir la lecture qui me plaira.

— Celle-ci devait vous plaire, répondit en bâillant Adolphe de Lormeuil : le particulier qui écrit ces gentillesses ne bavarderait pas tant, s'il savait que sa rhétorique ne sert qu'à vous embêter. Le diable m'emporte! on aurait de quoi allumer sa pipe pendant deux mois ,

avec cette lettre qui ressemble à un sermon! Votre mari peut se vanter d'être un fameux jeannot.

— M. de Lormeuil, je vous avertis que je ne peux tolérer un pareil manque d'égards! Si vous ne me respectez pas....

— Je vous respecte infiniment, Madame, répliqua ironiquement Lormeuil, qui avait tiré de sa poche une pipe de terre et qui la chargeait de tabac; je respecte M. votre époux qui voyage à la découverte des chats empaillés; je respecte madame votre mère qui n'a pas tous les jours le sens commun, je respecte le petit garçon, quoiqu'il soit fils de M. votre mari, et qu'il m'assassine avec son tambour; je respecte enfin la petite fille qui est en nourrice, et qui n'en reviendra jamais, si je suis le plus fort...

— Jamais! s'écria madame Roland : vous voulez que je meure avant d'embrasser ma chère Nanine, qui a maintenant toutes ses dents?

— Toutes ses dents! reprit Adolphe de Lormeuil avec un air d'étonnement goguenard: c'est

singulier, les journaux n'ont pas annoncé cette grande nouvelle!... Enfin, madame Dauron, soyez satisfaite, je respecte vous et les vôtres. Après cette loyale profession de foi, mon enfant, apporte-moi du feu, que j'allume ma pipe, ma vieille pipe que je respecte aussi, sauf ton respect.

— Allons, vous êtes gris, reprit Cécile en haussant les épaules : il n'y a pas moyen de parler sérieusement avec vous.

— Moi, gris! quelle insulte pour un estomac à jeun qui n'a encore humé que deux ou trois petits verres ce matin! Mais puisque vous êtes friande de parler raison, je vais vous montrer que je ne parle pas mal cette langue-là, quand j'aurai mis le feu à ma pipe.

— Tenez, dans l'état où vous êtes, vous ferez mieux de vous taire! lui dit Cécile qui alla allumer une bougie et qui la lui présenta.

— J'ai là un coquin de tabac dont vous me direz des nouvelles tout à l'heure, disait Lormeuil en aspirant avec délices la fumée de sa

pipe : un tabac anglais, qui a été fait prisonnier de guerre et qui mériterait d'être fumé de la propre bouche de l'empereur.

— Quoi ! M. Adolphe vous fumez encore dans le salon ! dit madame Roland qui avait horreur de l'odeur du tabac.

— Oui, maman Roland, et je vous invite à fumer avec moi : c'est du vrai maryland qui va vous embaumer. Sentez-vous ?

— Vraiment ! je ne sens que trop ! Vous allez infecter l'appartement : les tentures, les tapis, les meubles, tout va sentir la pipe.

— En effet, ajouta distraitement madame Dauron, lorsqu'il vient du monde, je suis toute honteuse, et je ne sais quelle contenance faire, dès qu'on s'aperçoit de la mauvaise odeur répandue dans la maison ; j'ai beau m'en prendre à mes domestiques, on ne me croit pas.

— Une mauvaise odeur ! du tabac de la Havane sans mélange ! repartit le chirurgien lançant la fumée à pleine gorgée.

— Ma bonne amie, je n'y tiens plus, dit

madame Roland que cette fumée incommodait : appelez quelqu'un pour qu'on me ramène dans ma chambre ?

— Quoi ! vous voulez nous quitter déjà, la mère? reprit Adolphe de Lormeuil, qui semblait prendre un malin plaisir à diriger des bouffées de tabac sur la pauvre femme qu'il mettait en fuite; diable! je suis fâché que vous ne soyez pas là pour entendre la grande explication que je vais avoir avec Cécile.

— Quelle explication, Monsieur? s'écria madame Dauron sortant de sa muette rêverie à ce mot qu'elle appliqua sur-le-champ à un sujet qui lui tenait particulièrement au cœur.

— Vousallez avoir une explication avec ma fille? répéta madame Roland, qui retomba tout émue sur son fauteuil et ne se souvint plus des exhalaisons tabagiques au milieu desquelles l'amour de sa fille la fit rester.

— Sans doute, maman, répliqua Lormeuil, qui ne se relevait pas du canapé où il était étendu sur le dos dans la posture la plus indé-

cente : nous avons des comptes à régler en famille, et je n'aime pas à laisser aigrir ce que j'ai sur le cœur.

— Expliquez-vous donc, Adolphe ! dit Cécile, qui avait l'air de suivre des yeux une idée visible pour elle seule.

— Je m'expliquerai en peu de paroles, ma chère, répondit Adolphe en chargeant de nouveau sa pipe : vous recevez un tas de gens qui me déplaisent, et je serais bien aise de ne plus rencontrer chez vous des figures que j'aimerais mieux partout ailleurs.

— J'ai lieu de m'étonner, Monsieur, d'une semblable observation de votre part, répliqua madame Dauron en tremblant et en pâlissant davantage à mesure qu'elle se pénétrait de l'intention malveillante de son amant : je ne reconnais à personne le droit de contrôler mes actions et de trouver à redire sur ce que je reçois chez moi telle ou telle personne.

— J'y trouve si bien à redire, que je vous

défends de recevoir les personnes qui ne me conviennent pas.

— Vous me défendez! murmura madame Dauron croisant les bras et regardant Adolphe avec hauteur.

—Voilà qui est trop fort! s'écria madame Roland qui s'agitait sur son siége. Défendre à ma fille de recevoir qui bon lui semble!

— M. de Lormeuil, dit madame Dauron éclatant d'indignation, vous avez passé toutes les bornes, et une plus longue tolérance serait de la lâcheté : si j'ai le droit de recevoir chez moi les personnes qui me sont agréables, j'ai le droit aussi de fermer ma porte à celles qui n'y viennent que pour m'affliger et pour m'insulter; je vous prie donc de vous abstenir désormais de me rendre des visites qui sont pénibles à l'un et à l'autre, et qui n'auraient d'autre résultat que de nous inspirer une haine mutuelle... Je compte encore assez sur votre délicatesse, pour espérer d'être obéie aujourd'hui même.

— Avez-vous fini votre sermon en trois points, ma chère et charmante amie ? reprit le chirurgien sans changer de posture et sans interrompre sa récréation de fumeur émérite. A mon tour, maintenant : je vous remercie du congé en forme que vous me donnez, mais je ne l'accepte point, et ne m'admets pas encore à faire valoir mes droits à la retraite.

— Comment, Monsieur, vous m'obligerez d'employer la force pour ne pas vous voir? dit Cécile inquiète de la résistance froide et calme qu'on lui opposait déjà. Voulez-vous que j'aie recours à des valets?

— Pour quoi faire, mon adorable amie? je n'ai que faire de vos valets pour mettre dehors les gens qui me déplaisent, et je me chargerai bien de les empêcher de revenir ici sans ma permission.

— Monsieur! vous oseriez! s'écria madame Dauron outrée de cet excès d'insolence, mais ne sachant pas s'y soustraire.

— Monsieur, vous ne ferez pas cela? ajouta d'un ton suppliant la mère de Cécile qui comprit la position fâcheuse de sa fille.

— Je suis curieux de savoir qui se permettrait d'exécuter les caprices de ma tendre Cécile ? dit-il en ricanant.

— Vous êtes un homme méprisable ! lui dit à voix basse madame Dauron qui le regarda en face sans lui faire baisser les yeux.

— Si vos domestiques s'avisent de me manquer, c'est moi qui leur donnerai leur compte !

— Vous n'avez pas d'ame, d'abuser ainsi de ma situation équivoque et de la faiblesse de mon sexe !

— Si vos amis s'aventurent à me chercher chicane, c'est moi qui leur apprendrai qui je suis !

—Non, je ne commettrai pas mes amis avec un être de votre espèce, dit madame Dauron dont l'exaspération était montée au plus haut degré, car vous n'êtes pas digne d'être châtié de la main

d'un homme d'honneur : j'implorerai contre vous l'entremise de la police, je vous ferai arrêter, si vous persistez à demeurer chez moi malgré moi, ou à vous y représenter...

— Holà! taisons-nous! cria d'un accent impérieux Adolphe de Lormeuil en se soulevant sur le coude : toutes ces criailleries commencent à m'embêter, et je ne suis pas bon tous les jours, ma bien chère amie !

—Cécile, ma Cécile, tais-toi? disait madame Roland, qui s'était levée avec effroi , et qui, les bras étendus , cherchait à rejoindre sa fille pour la protéger contre les mauvais traitemens d'un furieux : ne l'irrite pas, mon enfant, il te frapperait!

Madame Dauron, dont la rage ne connaissait plus aucun sentiment de crainte ni de réserve, courait à la sonnette pour appeler ses domestiques et leur ordonner de jeter dehors l'insolent qui osait la braver dans sa maison; mais elle fut arrêtée par sa mère qui la saisit

au passage et qui la conjura en pleurant de ne pas en venir à une terrible extrémité. En même temps, on entendit dans le jardin le son du tambour que le fils de madame Dauron battait de toutes ses forces en se promenant sous les fenêtres du salon. Adolphe de Lormeuil, qui avait affecté d'être tranquille et presque indifférent dans cette scène où il répondait par des railleries aux menaces et aux invectives de Cécile, profita du prétexte de cet importun tambourinage pour entrer tout à coup dans une formidable colère qui glaça celle de madame Dauron et la réduisit au mutisme et à l'impuissance. Madame Roland, qui avait tremblé pour sa fille, reporta tout son effroi sur son petit-fils et se mit à fondre en larmes, avec des sanglots et des prières à M. de Lormeuil, qu'elle conjurait de faire grace à cet enfant.

— Tonnerre de tous les diables! criait le chirurgien, qui avait brisé sa pipe dans une glace et qui parcourait le salon en renversant

les meubles. N'aura-t-on jamais un quart d'heure de tranquillité dans cette caverne! sacré petit musicien, je t'enverrai faire le tapin à l'armée d'Espagne! Quel âge a-t-il cet enragé tambourineur?

— Il n'a pas encore trois ans, répondit machinalement la pauvre aïeule qui ne devina pas l'objet de cette question.

— Bon, il est trop jeune pour en faire un mousse; mais aussi pourquoi l'a-t-on si tôt retiré de nourrice?

— Il n'a jamais été en nourrice, Monsieur? dit madame Dauron d'un accent radouci, mais profondément triste : c'est moi qui l'ai nourri!

— Vous n'avez pas mieux fait : nourrir, fi donc! gâter sa taille, épuiser sa santé, quelle sottise! Voyez-vous, je déteste cet enfant-là, je ne peux pas le voir, je le regarde comme votre bourreau, surtout à cause de son tambour...

— Mon Dieu! ne vous occupez pas de mon

enfant, Monsieur! dit avec découragement Cécile qui se détourna pour cacher ses pleurs.

— Au contraire, je veux m'en occuper pour son bien, pour le vôtre, pour celui de tout le monde, et je vous invite à le renvoyer en nourrice avec sa sœur, jusqu'à ce qu'il soit assez grand pour que j'en fasse quelque chose.

— Me séparer de mon fils! reprit vivement madame Dauron : quel est le but de cette nouvelle méchanceté? Mais je vous avertis que je ne cèderai pas à votre tyrannie, et que je garderai près de moi mon enfant, qui du moins me consolera dans mes chagrins.

— Vous faites valoir un motif très-touchant, ma bonne amie, mais maternellement absurde. Au reste, je ne vous tracasserai pas là-dessus : gardez votre mioche, si vous y tenez tant, gardez-le jusqu'à ce que le médecin vous conseille de l'envoyer à la campagne. Vous ne m'écoutez pas, moi, comme un médecin? Soit! Je crèverai seulement le tambour de ce petit monstre-là.

Madame Dauron soupira, et ses pleurs continuèrent à couler, pendant qu'Adolphe de Lormeuil adressait de lourdes et grossières plaisanteries à madame Roland, qui pleurait aussi d'entendre pleurer sa fille. Sur ces entrefaites, on sonna, et une voix claire et vibrante demanda au domestique si madame Dauron était visible. Celle-ci reconnût la voix et se leva précipitamment pour aller au devant de la personne qui se présentait pour la voir. Mais Adolphe de Lormeuil lui barra le passage et la somma d'un regard glacial de ne pas se montrer, quand le domestique vint annoncer M. Frédéric Moreau.

— Puisque vous le voulez absolument, Adolphe, lui dit-elle tout bas avec soumission, je vais envoyer mon Albert chez la nourrice de Nanine?

— Dites à M. Frédéric Moreau que nous n'y sommes pas! cria Lormeuil en poussant dehors

le domestique et en fermant la porte du salon sur le jeune officier qui rougit, se mordit les lèvres, fit un pas en avant, s'arrêta indécis, et se retira lentement.

IV

Le Fond du Coeur.

Madame Dauron, qui s'était levée pour aller au devant de Frédéric Moreau, écoutait avec un serrement de cœur s'éloigner ce jeune homme qu'elle eût tant souhaité voir et entretenir : elle fut tentée d'élever la voix et de le rappeler, malgré la brutale et tyrannique ex-

clusion prononcée par Adolphe de Lormeuil; mais la crainte d'un scandale qui n'eût pas coûté à ce despote domestique, et plus encore le souvenir d'une menaçante interdiction lancée contre Frédéric Moreau, l'empêchèrent de commettre une imprudence et d'amener peut-être un conflit dont les suites ne pouvaient être que funestes : Frédéric était militaire et Adolphe duelliste!

Celui-ci, après avoir attendu que le visiteur congédié fût sorti de l'hôtel, non sans marquer de l'impatience par un piétinement redoublé, prit un journal sur une table et alla se jeter sur un sopha pour lire horizontalement; il ne commença pas même sa lecture, poussa deux ou trois bâillemens en fermant les yeux, et s'endormit bientôt, plein de vin, de tabac et de mauvaise humeur. Madame Dauron profita du sommeil de son cerbère pour quitter le salon avec madame Roland, qui se fit apporter le petit Albert, et qui n'eut pas le courage de lui ôter son tambour, en se promettant bien de ne pas

souffrir qu'on la séparât de ce charmant enfant.

Madame Dauron avait une affection réelle, mais moins démonstrative, pour ses enfans: quoiqu'elle ne les eût jamais enveloppés dans son ressentiment à l'égard de leur père, elle se réservait de les aimer davantage ou de leur donner plus de preuves de tendresse à l'époque où elle en serait mieux payée de retour; car chez elle un sentiment du cœur ne laissait de place à aucun autre, et lorsqu'elle s'était prise de passion pour Adolphe de Lormeuil, elle n'avait plus trouvé moyen d'alimenter en même temps ses ardentes exagérations d'amour maternel. La réflexion froide et rigoureuse succédant tout à coup aux aveugles dérèglemens de son imagination, elle se représenta que la maternité n'était pas un divertissement, mais un devoir souvent onéreux; que l'ingratitude des enfans récompensait presque toujours les soins et le zèle fanatique des mères, et que c'était agir en dupe que de sacrifier sa jeunesse, ses plaisirs et ses amis à d'insignifiantes créatures

qui ne sont pas en âge de comprendre ces sacrifices ni de les payer. Elle se corrigea donc de toute exaltation dans ses sentimens et sa conduite de mère, en se réservant de se dévouer plus tard exclusivement à ses enfans, lorsqu'ils seraient capables d'apprécier et de reconnaître l'attachement qu'on leur porterait en échange du leur. Voilà pourquoi madame Dauron ne s'était pas pressée de redemander sa fille à la nourrice ; voilà pourquoi elle ne s'occupait presque pas de son fils livré à des soins mercenaires et à ceux de son aïeule, plus attentifs, mais insuffisans à cause de la cécité de cette excellente femme.

Ce fut seulement par égards pour madame Roland, qui n'eût pas consenti à l'éloignement de son petit-fils, que madame Dauron fit difficulté de s'en séparer, d'après le désir d'Adolphe de Lormeuil; mais elle n'aurait pas eu besoin d'autres mobiles que l'esprit de contradiction et l'instinct de la résistance, pour s'opposer à l'avis du chirurgien ; cependant elle

s'avouait à elle-même que le son éternel du tambour et les cris fréquens du pauvre petit abandonné n'avaient aucun charme pour ses oreilles: elle avait beau reléguer ce bruyant personnage dans le fond du jardin ou dans quelque arrière-chambre sous les yeux d'une domestique, elle était encore poursuivie vingt fois chaque jour par les ennuyeuses et perpétuelles sujétions de la maternité. Le souvenir de M. Dauron influait beaucoup, il est vrai, sur cette indifférence qu'elle témoignait pour les enfans de son mari, et elle se prenait sans cesse à désirer que ses enfans eussent pour père quelqu'un qu'elle aimerait, afin de les aimer davantage.

En ce moment, le tambour recommençait à battre sous ses fenêtres, et il s'y joignait, pour comble de cacophonie, les glapissemens discordans d'une trompette de bois. Madame Dauron craignit que cette musique peu enchanteresse réveillât Adolphe de Lormeuil avec ses projets de bannissement pour cet innocent virtuose qui

n'avait pas le sens inné de la mélodie : elle ouvrit la croisée et appela l'enfant qui égayait la solitude où le laissait sa mère, par un essai peu harmonique de son génie musical. Elle fut émue de pitié et presque de remords, en voyant le désordre et la malpropreté des vêtemens de son fils, qui, mal surveillé par la bonne qu'on lui avait donnée, se traînait sur les genoux et se faisait un masque de boue, en remuant l'eau croupie des ruisseaux. Il se fût sans doute jeté dans le puits, si le couvercle était resté ouvert par mégarde ; mais le dieu clairvoyant, qui protége l'enfance, avait jusqu'alors empêché les accidens de l'atteindre, hormis quelques coups et quelques égratignures qui étaient oubliés aussitôt que reçus. Madame Dauron, remarquant avec peine la figure noircie et barbouillée de son fils, se souvint qu'elle ne l'avait pas embrassé depuis deux jours.

— Albert! cria-t-elle par la croisée, veux-tu bien cesser ce vacarme, sinon je t'ôterai ta

trompette et ton vilain tambour? Ton ami Adolphe n'est pas content de toi.

— Mon ami Adolphe est méchant, répondit l'enfant avec une moue mutine : il a crevé un côté de mon tambour, et il m'a promis le fouet.

— C'est que vous êtes insupportable, M. Albert! répliqua la mère, chagrine de voir son fils maltraité par un étranger. Votre ami Adolphe a bien fait!

— Oh! je n'aime pas mon ami Adolphe, dit le petit rebelle en recommençant son tapage; je me ferai militaire et je le tuerai!

— Fi! Monsiéur, que c'est laid! s'écria madame Dauron retenant à peine un sourire. Vous mériteriez le fouet qu'on vous a promis, et j'engagerai votre ami Adolphe à vous le donner. Voulez-vous bien vous taire et ne pas nous étourdir ainsi, Albert? je me fâcherai tout rouge, si vous n'obéissez pas.

— On ne veut donc pas que je joue, dit l'enfant qui frappa du pied en colère et perça

de sa baguette le parchemin encore intact de son tambour.

— Albert, Albert! cria la mère dont la sévérité ne se montrait qu'à regret : prenez garde, je vous enverrai en pénitence, et vous mangerez du pain sec ?

— Ça m'est égal ! dit l'enfant qui n'apprenait pas la subordination et le respect dû à sa mère, sous la tutelle des domestiques. Mon ami Adolphe peut maintenant me prendre mon tambour, car je veux être soldat, j'aurai un grand sabre, un fusil, des pistolets, et je le tuerai!

— Voilà une étrange idée chez un enfant ! pensa Cécile à qui cette menace donnait à réfléchir. C'est très-mal, Monsieur, ajouta-t-elle, de vouloir tuer votre ami.

— Oui, je le tuerai, reprit le petit obstiné avec un air martial, parce qu'il a dit qu'il tuerait M. Frédéric, qui est mon bon ami et qui a un si joli uniforme.

— Ah! il a dit cela! repartit madame Dau-

ron profondément affectée. Quand a-t-il dit cela? tu as mal entendu ce qu'il disait?

— Non, je n'ai pas mal entendu; il a dit tout à l'heure à Jacques: « Jacques, si ce blanc-bec de M. Frédéric m'échauffe les oreilles, je le traiterai comme un Prussien, et il peut écrire à ses parens que je l'ai tué sans manquer mon coup. » Mon ami Adolphe n'est plus mon ami.

— Qu'est-ce que cela signifie, Jacques? demanda madame Dauron à son valet de chambre qui parut dans la cour: que vous a dit M. de Lormeuil?

— Bah! Madame, une plaisanterie, répondit le domestique embarrassé et balbutiant: M. Adolphe est goguenard, comme vous savez?.. il a dit en riant... Et l'enfant était là sans doute qui écoutait et qui a pris la chose au sérieux... il est allé tout à l'heure répéter ce qu'il avait entendu à M. Frédéric Moreau qui n'y comprenait rien et qui m'a demandé l'explication d'un propos aussi singulier dans la

bouche d'un enfant... M. Frédéric était tout étonné, et j'ai vu le moment où il se fâchait, lorsqu'il m'a remis sa carte pour vous...

— C'est fort singulier et fort désagréable, en effet! reprit madame Dauron dont la mauvaise humeur retomba sur l'enfant, faute de pouvoir éclater contre Adolphe de Lormeuil : cet enfant aurait pu amener quelque malheur... il est si mal élevé!... L'indiscrétion et la malice des enfans sont souvent bien fâcheuses!... Jacques, apportez-moi cette carte, et venez me parler ?

Le domestique monta, la carte de Frédéric Moreau à la main ; cette carte présentait au dessous du nom de l'officier les trois lettres abréviatives P. P. C. indiquant une visite d'adieu ; madame Dauron eut le cœur serré en les voyant et se décida sur-le-champ à employer tous les moyens possibles pour retenir Frédéric. Elle s'occupa d'abord à se mettre en garde contre de nouvelles indiscrétions de son fils, et elle

écrivit une lettre à la nourrice de sa fille, pour la prier de prendre aussi chez elle en pension le petit Albert, que l'air de la campagne fortifierait et qui serait mieux placé auprès de sa sœur que partout ailleurs : les recommandations maternelles relatives au pensionnaire, confié à la nourrice, s'étendirent longuement sur le papier, tandis que Jacques, prévoyant les ordres qu'il recevrait, riait tout bas et haussait les épaules, en songeant à la faiblesse de madame Dauron, qui avait fini par céder au despotisme de son amant, et qui consentait à éloigner d'elle son propre fils.

— Tenez, Jacques, lui dit-elle en cachetant la lettre : qu'on attelle le cabriolet, pendant que la femme de chambre mettra en paquet toutes les affaires de mon fils, que vous conduirez à Dreux, chez la nourrice qui le gardera jusqu'à l'hiver. Cet enfant est chétif et d'une pauvre santé : les médecins me conseillent de l'envoyer à la campagne où il se rétablira

certainement à vue d'œil, et dont il reviendra bien portant...

— C'est ce que disait ce matin M. de Lormeuil? répliqua le valet de chambre qui avait l'air d'abonder dans l'opinion de sa maîtresse, en faisant ressortir le motif peu honorable de l'exil du pauvre enfant; oui, Madame, il disait que M. Albert battrait du tambour plus à son aise...

— Dépêchez-vous de partir, interrompit madame Dauron, et surtout faites en sorte que madame Roland n'en sache rien : elle n'approuve pas tout-à-fait l'avis des médecins, et elle pourrait trouver mauvais que je le suivisse... Surtout, que l'enfant ne crie pas!...

— Oui, Madame, je n'aurai qu'à lui promettre un sabre ou un fusil pour tuer M. Adolphe, je ferai de lui tout ce que je voudrai.

— Ne lui donnez pas des idées aussi ridicules, Jacques : cela me déplaît, et je vous ordonne au contraire de le tancer vertement, s'il tient de pareils propos!... Ne perdez pas de

temps, et agissez de manière que madame Roland ne se doute de rien?

Le valet de chambre promit d'exécuter ponctuellement ces ordres qu'il blâmait dans son for intérieur, et au bout d'un quart d'heure, un cabriolet sortit de la maison, sans que l'enfant eût donné l'éveil à sa grand'mère par des plaintes et des cris. Madame Dauron se rappela seulement alors qu'elle avait eu l'intention d'embrasser son fils, avant de s'en séparer, et elle eut un moment le cœur gros de cet oubli que n'excusait pas à ses yeux une préoccupation plus vive et plus inquiète : elle écrivait à Frédéric Moreau :

« Mon cher Monsieur, la nouvelle de votre prochain départ m'a été plus sensible que vous ne sauriez l'imaginer et le croire : j'étais bien loin de m'y attendre, et j'espérais que vous ne nous quitteriez plus. C'était là, je l'avoue, une trop folle espérance! Mais que voulez-vous ? on

se plaît à espérer ce qu'on désire, et l'on désire quelquefois ce que désapprouve la raison. Permettez-moi de m'exprimer aujourd'hui plus franchement que je ne l'ai fait jusqu'à présent : je souffre de vous voir suivre la carrière des armes, toute glorieuse qu'elle soit à une époque comme la nôtre ; je ne me sens pas l'humeur guerrière, lorsque le premier boulet peut être pour vous... Ah ! Monsieur, cette pensée fait frémir ! à votre âge, dans votre position, vous si digne d'être heureux, vous qu'on affectionne et qu'on estime dès qu'on vous connaît ! vous, mourir ! Encore, si ce n'était que la mort ! mais blessé ! un bras emporté ! perdre la vue ! être défiguré ! voilà ce qui est affreux ! voilà ce qui fait détester la guerre !... Vous rirez de mes craintes, et elles n'auront pas le privilége de se faire partager, hélas ! parce que vous avez ce qu'on nomme l'amour de votre état ; oui, M. Frédéric, vous aimez la guerre et ses dangers et ses horreurs ! vous me le disiez il y a peu de jours, sans

rougir de cette passion que je maudis et que je trouve incompatible avec la douceur de votre caractère et la délicatesse de votre ame. Que faut-il vous dire pour vous faire haïr l'abominable et périlleux métier que vous aimez, au point d'y exposer gaîment votre jeunesse et votre vie? vous appelez cela jouer son avenir à pair ou non, et pour arriver à un grade qui ne vous donne que des épaulettes et un modique traitement, vous ne redoutez pas d'être tué ou criblé de blessures! On voit bien que vous n'avez pas de mère, M. Frédéric! vous n'avez donc personne qui s'intéresse à vous et qui veuille vous conserver?... Vous me répondrez probablement, comme à l'ordinaire, que toutes les balles ne portent pas et que l'empereur n'a jamais été blessé? Ces raisons, Monsieur, sont bonnes pour des indifférens; mais il suffit que vous puissiez être atteint par une de ces balles que vous ne craignez guère, pour que rien au monde ne soit capable de me rassurer si vous retournez aux armées. J'ai le droit de vous exprimer

mes inquiétudes, M. Frédéric, comme amie de votre sœur, qui m'a en quelque sorte légué son amitié pour vous, pour vous qu'elle chérissait à tant de titres. Combien de fois elle m'a parlé en pleurant du chagrin que lui causait votre absence ! vous manquiez seul à son bonheur, et peu de jours avant celui où vous la perdiez, elle me répétait ses terreurs dont j'ai hérité, quoique je ne sois pas votre sœur, quoique je n'eusse pas alors le bonheur de vous connaître. Maintenant que je vous connais, il me semble que Juliette ne vous aimait pas encore assez, et qu'elle aurait dû se jeter au devant de vous et vous forcer de la fouler aux pieds, plutôt que de vous laisser partir; si j'avais été votre sœur, moi, je vous aurais suivi dans les camps, sur les champs de bataille; je ne vous aurais pas permis de sacrifier une vie qui eût tenu à la mienne. C'est au nom de cette bonne sœur, qui nous a été enlevée si prématurément et que nous regretterons toujours, c'est au nom de vos amis, que je vous conjure

de ne point partir ou du moins de ne pas partir encore ! Vous êtes militaire, et, direz-vous, vous avez des devoirs à remplir : vous devez vous rendre à votre poste, dussiez-vous y périr avec honneur ?...Croyez mes pressentimens, ne partez pas ! car il nous arriverait malheur à tous. Mes pressentimens ne m'ont jamais trompée ! Certes ! je ne consentirai pas à vous voir partir en ce moment, et je suis déterminée à recourir à la violence même, pour vous empêcher de voler à votre perte et de nous y entraîner avec vous ! vous écouterez la voix de votre sœur bien-aimée qui vous parle par ma bouche : vous ne nous quitterez pas !... Quelques semaines seulement se sont écoulées depuis que nous vous possédons, et déjà vous formez le fatal projet de nous fuir ! vous avez donc bien peu de plaisir dans notre société ? Vous ne vous souciez donc guère de rester avec nous ? Cette idée, M. Frédéric, va droit au cœur d'une femme et le pique dans ce qu'il a de plus sensible : vous confesserai-je

le dépit que je ressens de n'être pas mieux comprise ? vous reprocherai-je un manque de sympathie qui ne m'affligerait pas tant, si j'étais coquette ? Vous n'avez pu ignorer la joie que me procuraient vos visites et ces douces causeries intimes que vous m'avez enviées et que peut-être vous êtes allé porter chez des personnes qui vous en ont su moins de gré ? Hé bien ! à peine si nous nous sommes vus, et depuis deux grands jours je n'avais pas de vos nouvelles, lorsque votre beau-frère m'a dit tout à coup que vous partiez... je ne m'y attendais pas, et j'en ai été consternée... consternée ! le mot n'est pas trop fort, car je me flattais de vous garder long-temps au milieu de nous, et ce repos vous était bien dû, après les fatigues et les périls de plusieurs campagnes successives. Jugez de mon désappointement, de ma tristesse, de mon désespoir, quand on m'a remis votre carte, quand j'y ai lu le congé que vous veniez prendre de moi et que vous me transmettez en trois lettres, lettres cruelles et maudites dont

je souhaiterais à tout prix changer le sens ! Je ne suis pas remise de la secousse que j'ai éprouvée, et, en pensant que je ne vous verrai peut-être plus, je suis prête à fondre en larmes..... Mes larmes coulent, Monsieur, comme pour effacer l'adieu que je vous adresse. Ah! que cet adieu ne soit pas éternel ! De grace, M. Frédéric, revenez un seul instant, et nous parlerons de votre chère sœur qui, si elle vivait encore, se joindrait à moi pour vous arrêter, pour vous faire une barrière infranchissable. Je ne demanderais que la permission de m'occuper de vos affaires et de prendre une initiative qui serait bien naturelle de la part d'une sœur, mais qui, de ma part, ne trouverait sans doute pas les mêmes excuses à vos yeux : si l'on vous offrait à Paris une place honorable, brillante même, ne l'accepteriez-vous pas, ne renonceriez-vous pas à votre titre de capitaine et à cette chance presque inévitable de vous faire tuer ou estropier au service de l'empereur, qui vous a pris vos plus belles an-

nées et qui ne vous offre en perspective que les Invalides?..... Pardonnez-moi de parler avec amertume des conquérans et de leurs procédés à mon égard ! J'étais sincèrement attachée à l'empereur, je l'admirais, je l'élevais aux nues comme le plus grand homme de notre temps, et maintenant je ne suis pas éloignée de le détester ! Mon Dieu ! quelle horrible chose que la guerre ! horrible pour les mères, pour les sœurs, pour toutes les femmes qui ont à craindre au sujet de quelqu'un ! Représentez-vous votre sœur, cette intéressante Juliette qui avait une sensibilité si exquise, et qui, je ne me lasse pas de le répéter, vous était si véritablemet attachée : ne se désolerait-elle pas, comme je le fais à sa place et en son nom, de vous savoir de nouveau exposé aux hasards de cette affreuse guerre qui ne cessera jamais sous le règne de Napoléon, et qui devient plus implacable à mesure qu'elle avance vers la Russie? Votre sœur ne s'efforcerait-elle pas de vous faire prisonnier en France et de vous cacher à l'abri

d'un emploi civil, plus lucratif et moins dangereux ? Je vous supplie de croire que je remplis les intentions, les dernières volontés de cette sœur qui ne vous permettrait pas de repartir, et qui, pour vous contraindre à rester, ne reculerait devant aucun sacrifice.... Enfin, mon cher M. Frédéric, je n'ai pas mission d'agir, mais ne me l'accorderez-vous pas en mémoire de Juliette ? Je ne vous ai pas dit tous les motifs pressans qui combattent votre retour aux armées : et votre santé qui demande beaucoup de ménagemens, et votre beau-frère qui a besoin de votre présence à Paris, et moi-même qui comptais vous prier de m'accompagner aux eaux de Plombières...... Que vous dirai-je de plus ? Je m'aperçois que je n'ai pas dit ce qui aurait pouvoir de vous convaincre, et je serais embarrassée de tout dire dans une lettre ; je termine donc celle-ci avec l'espoir que je n'attendrai pas long-temps votre visite, et que vous n'aurez pas le courage de nous quitter, sans venir un soir me rendre l'adieu que

vous m'apportez aujourd'hui et que je n'accepte pas... Si vous partiez; si vous étiez parti, malgré mes prières, malgré l'appel que je fais au souvenir de votre sœur, je vous croirais mauvais frère, et je serais d'avance à demi consolée sur les suites de ce départ qui me met hors de moi, et qui cependant ne doit pas avoir lieu, je le jurerais presque !

« Vous voyez, Monsieur, que j'entre d'autorité dans vos desseins, et que je n'hésite pas à les contrarier, lorsqu'ils nous sont hostiles. Hâtez-vous de m'apprendre que mes objections vous ont ébranlé, et que, si vous n'y cédez pas encore, vous n'êtes pas éloigné de le faire. Dans les dispositions d'esprit où nous sommes tous les deux, vous, impatient de partir, et moi, bien décidée à vous garder ici, il serait étrange que je ne vous visse pas ce soir même.

Cécile D.....

Madame Dauron achevait à peine de cacheter cette longue lettre dans laquelle son unique

pensée reparaissait à chaque ligne avec une complaisante prolixité, qu'on frappa rudement à la porte qu'elle avait eu la précaution de fermer; un grognement et un juron, qui préludaient à de nouveaux coups donnés dans la porte avec le poing et le pied, annonçaient assez que cet impérieux visiteur ne pouvait être qu'Adolphe de Lormeuil. Cécile glissa la lettre précipitamment dans son corset, au risque de la froisser et peu rassurée encore sur la fidélité et l'inviolabilité de cette cachette; elle attendit pour ouvrir, que son trouble et sa rougeur fussent en partie dissipés : elle tremblait et n'osait respirer, tandis que les jurons redoublaient en même temps que les coups de poing et les coups de pied qui auraient fini par enfoncer la porte. Elle ne voulut pas soutenir un siége, et elle trouva plus prudent de composer.

— Hé bien ! dit-elle, en tirant le verrou et en se présentant vis-à-vis d'Adolphe de Lormeuil qui ne souriait pas comme elle, et qui jurait

encore sourdement : qu'y a-t-il ? c'est vous, Adolphe? pourquoi n'entrez-vous pas, sans faire tout ce bruit ?... Vous pensiez m'effrayer, j'imagine? que ne vous nommiez-vous ?

— Quelle bêtise de s'enfermer ainsi? reprit le chirurgien observant et interprétant l'embarras de madame Dauron ; avez-vous peur qu'on vous mange ?

— Je n'étais pas enfermée, mais vous avez monté l'escalier avec une telle rapidité, que j'ai eu peur, je l'avoue, et j'ai poussé le verrou.

— Allons donc, je ne suis pas un gobe-mouche ! Vous étiez enfermée, parce que vous ne vouliez pas être surprise, et vous ne vouliez pas être surprise parce que....

— Parce que j'étais seule ! je suis toujours seule, vous le savez bien : je ne vois personne, vous chassez tout le monde, mes connaissances, mes amis.....

— Bah ! je vous conseille de vous plaindre ! je pleurerai pour vous, si les pleurs vous font faute : j'en ai des rivières à votre service !

— Enfin, n'ai-je pas le droit de m'enfermer? répliqua vivement madame Dauron qui pensait à Frédéric Moreau pour s'animer à la révolte contre une tyrannie dont elle rougissait. Ne suis-je pas chez moi? ne suis-je pas maîtresse absolue de mes actions ?

— Oui dà, voici de la rebellion, Cécillette ! repartit Adolphe de Lormeuil, qui n'était pas venu pour reprendre et continuer la querelle du matin. Non, ma chère et tendre amie, vous n'êtes plus votre maîtresse, vous êtes la mienne, ce qui est un peu différent, et si nous sommes chez vous, je suis bien près de chez moi.

— Ces plaisanteries sont du plus mauvais goût, et je ne les supporterai pas long-temps, je vous en avertis; je les ai déjà trop supportées !

— Oh ! je ne plaisante jamais avec ce qu'il y a de plus sérieux au monde, dit Adolphe en s'asseyant et en attirant à ses côtés madame Dauron, qui éprouvait une répugnance marquée à prolonger cet entretien; oui, ma chère

et adorable amie, je suis un peu votre seigneur et maître, s'il vous plaît.

— M. Adolphe, ces manières, ces propos me déplaisent au dernier point! reprit Cécile qui n'avait pu se défendre de s'asseoir, et qui témoignait son impatience par des gestes expressifs autant que par une moue fière et dédaigneuse; je vous l'ai déjà dit, je vous ai prié de vous amender et de m'épargner la contrariété que vous me causez sans cesse par vos étranges façons, qui sentent le marin, et qui révoltent une femme du monde; je ne saurais m'en taire.

— A moi la bombe, ouf! interrompit le chirurgien qui avait écouté ces reproches avec une gaîté sardonique. Tu as raison, ma chère, je suis parfois un peu sacripant, et je me souviens trop de mon ancien métier; mais ce n'est que l'écorce, et le fond n'en est pas plus avarié. Je t'aime à ma manière, moi, et je me vante de t'aimer à faire envie aux sultanes du grand Turc. Corbleu! l'aimé-je cette petite femme! je la mangerais!

— Je vous l'ai dit, je vous le dis sans cesse, M. Adolphe, s'écria madame Dauron qui n'avait jamais tant souffert de ces triviales familiarités : je vous défends de me parler comme vous le faites, de me tutoyer, enfin de me traiter avec cette odieuse légèreté. Si vous n'avez pas égard à mes prières, à mes ordres, hé bien! je vous engagerai à ne plus donner lieu par vos visites à des scènes qui me blessent, qui m'affligent et que je ne puis tolérer...

— Bien, Madame! très-bien, chère amie! répondit Adolphe de Lormeuil essayant de l'apaiser par des caresses et des sourires qui ne firent que l'irriter davantage : on sera pour vous comme si vous étiez la reine de Saba en personne, on vous adorera en silence, à deux genoux et les mains jointes : ça vous va-t-il?

— Je n'en reviens pas de cette prétention exorbitante! dit en se parlant à elle-même madame Dauron qui cherchait à encourager son ressentiment contre cet homme qu'elle eût

voulu chasser de sa présence et qu'elle osait à peine regarder en face ; se permettre de trouver mauvais que je m'enferme dans ma chambre !

—Oui, je suis un sauvage, un orang-outang, Madame ! répliqua ironiquement M. de Lormeuil : n'est-il pas tout naturel de se mettre sous clé, quand on écrit des billets doux à ses amoureux ? il faut du moins se réserver le temps de cacher son style, c'est juste.

— Je ne vous comprends pas, M. Adolphe ? reprit Cécile, toute tremblante et toute rouge, en portant machinalement la main à l'endroit où était sa lettre.

—En effet, cela est fort difficile à comprendre, dit l'amant, qui hésita sur le parti qu'il choisirait et qui préféra ne pas pousser plus loin une explication dangereuse peut-être dans les circonstances présentes : à quoi bon les portes, les serrure et les verroux, si l'on n'en fait pas usages ? Vous avez donc agi très-prudemment.

— Vous croyez? repartit amèrement madame Dauron, qui se consultait tout bas pour savoir si elle romprait la glace ou si elle attendrait une occasion plus favorable. Vous êtes devin, ce me semble : la vérité est que je me suis enfermée pour écrire, comme vous pouvez vous en assurer, si vous connaissiez le compte des feuilles de papier que j'avais à ma disposition, ou seulement si vous jetez un coup d'œil sur la plume encore noircie d'encre.

— Oh ! je n'ai pas à votre égard les procédés de Bartholo, innocente Rosine, et si vous avez écrit une lettre, je suis certain que j'aurais pu la lire.

— Assurément, répliqua sans hésiter madame Dauron satisfaite de la tournure évasive que prenait l'entretien : j'ai écrit pour vous plaire, ingrat.

— Il faut que je sois horriblement ingrat, puisque je ne sais pas ce que vous avez écrit : serait-ce à votre banquier ?

— Non, j'ai écrit à la nourrice de ma fille

en lui envoyant mon fils dont les jeux bruyans vous incommodaient; vous ne l'entendrez plus.

— J'en suis charmé pour tout le monde, pour lui d'abord, ce cher petit qui boira du lait, qui grandira et qui tambourinera du matin au soir; pour moi, ensuite, qui n'aurai pas le tympan fendu tous les jours, et qui ne perdrai pas ainsi la moitié de votre agréable conversation, belle amie.

— Vous ne méritiez pas que je cherchasse à vous contenter, M. Adolphe, car j'ai de nombreux griefs contre vous, et j'étais résolue à ne plus vous recevoir.

— Ce serait donc pour que j'en mourusse comme un chien galeux à votre porte, méchante? se récria le chirurgien qui fit mine de baiser une main qu'on lui retira, et qui jugea le moment propice pour entrer en matière : si vous m'aviez mis dehors, cruelle, comment vous réclamerais-je un service?

— Un service? répéta madame Dauron in-

triguée et craignant de nouveau pour la lettre qu'elle avait cachée. Quel est ce service que je puis vous rendre?

— Un service immense qui me sauvera la vie et qui m'empêchera de me jeter dans la rivière ! un service extraordinaire, du genre de ceux que vous me rendez quelquefois.

— Ah ! dit Cécile qui devina aussitôt la nature de ce service, et qui, fixant un regard de mépris sur cet effronté solliciteur, lui évita la peine d'articuler sa demande. Vous avez joué et perdu ? vous êtes si malheureux au jeu, que je vous invite à y renoncer. Combien vous faut-il ?

— Merci, chère et indulgente amie ! s'écria d'un ton de comédie Adolphe de Lormeuil, qui posa un genou en terre devant madame Dauron et qui prit une pose théâtrale, que celle-ci regarda en pitié. Vous êtes la crème des femmes, parole d'honneur ! et je vous aime, je vous respecte comme le bon Dieu. Six mille francs !

— Il vous faut six mille francs ? je vais vous

donner un billet à vue pour les toucher chez mon banquier qui vous connaît déjà.

— C'est un homme charmant qui compte les écus de cent sous avec une grace toute particulière : on paierait pour le voir fonctionner. Vous m'accordez donc, ma chérie, l'emprunt de six mille francs qui me sont indispensables pour acquitter mes dettes de jeu ou dettes d'honneur.

— Je me réjouis d'être en état de vous donner ou de vons prêter cette somme; tant qu'il ne s'agira que d'argent, vous me trouverez prête à vous obliger.

— Femme incomparable! reprit Adolphe qui avait craint d'être moins favorablement écouté dans une demande qu'il renouvelait bien souvent. Je savais tout ce que je dois attendre de votre bonté, mais je balançais à l'implorer, de peur d'être mal jugé par vous... Si vous faisiez le billet de huit mille francs?

— Sans doute! dit madame Dauron qui ne se plaignait pas d'acheter trop cher l'absence

de ce libertin qu'elle voyait disparaître dès qu'il avait la bourse pleine. Je vais même porter ce billet à dix mille francs, afin que vous ayez de quoi faire le voyage de Cherbourg que vous projetiez dernièrement...

— Oui, ce sera un délicieux voyage, chère amie, et je serai fêté par l'équipage du vaisseau sur lequel j'ai fait ma première campagne. Je vous promets qu'on boira des tonneaux de punch à votre santé, car l'équipage se souvient de vous et s'en souviendra toujours, si je lui rafraîchis la mémoire à force de rasades.

— Quand partirez-vous? lui demanda-t-elle avec un empressement qui n'avait pas pour objet de le retenir. Vous pouvez partir aujourd'hui? ce soir? cette nuit?

— Je vais d'abord toucher la somme et solder mes créanciers, des floueurs de condition qui manient les cartes comme ils veulent. Adieu, chère et généreuse amie!

— Ainsi vous partez, c'est décidé! s'écria madame Dauron avec une joie qu'elle ne se

mit pas en peine de dissimuler : ce voyage fera du bien à votre santé! si l'argent vous manquait, ne vous gênez pas pour m'en demander, et je me hâterais de vous faire passer ce qui vous serait nécessaire pour un plus long séjour.

— Quelle touchante attention! dit Adolphe Lormeuil qui remarquait le désir qu'on avait de le savoir éloigné. Je partirai aujourd'hui même et je serai de retour dans peu de jours, car on se meurt d'ennui dès qu'on ne vous voit plus, chère amie! Adieu donc! Le billet est de dix mille francs, n'est-ce pas?

— Où est-il? où est-il? criait d'une voix lamentable madame Roland qui errait à tâtons par toute la maison et qui arriva en larmes dans la chambre de sa fille.

— Adieu, maman Roland! dit Adolphe qui l'embrassa deux ou trois fois avec des mines et des gestes burlesques : *le sort en est jeté, je pars, chère Théramène.*

— Où est-il, ce cher petit? demanda ma-

dame Roland en saisissant au collet Adolphe de Lormeuil : qu'en avez-vous fait? rendez-le-moi.

— Eh! que voulez-vous que je vous rende, la mère? répondit le chirurgien qui ne se débarrassa point aisément des mains de cette pauvre aveugle que la douleur maternelle animait d'une énergie inaccoutumée. Êtes-vous un garde du commerce pour vouloir ainsi m'arrêter sous les yeux mêmes de ma caution?

— Qu'avez-vous, ma mère? reprit froidement madame Dauron qui comprenait d'avance le sujet de ce désespoir, et qui n'y compâtissait pas, en l'accusant de démence : je suis forcée de vous dire que ces cris, ces pleurs, ces actes de violence et de folie me semblent ridicules chez une personne de votre âge.

— O mon Dieu, mon Dieu! repartit madame Roland que l'allocution sévère de sa fille ramena un moment à une contenance plus calme. Mon cher petit Albert!

— Hé bien! qu'avez-vous donc? je ne con-

çois rien à ces lamentations et à ces signes de grand chagrin. On croirait qu'un malheur vous est arrivé....

— C'est vous, M. Adolphe, qui me l'avez enlevé, ce malheureux enfant? dites-moi, je vous conjure, ce qu'il est devenu, et permettez-moi de le suivre!

— Ce n'est pas M. de Lormeuil, c'est moi-même qui, d'après les avis de quelques médecins, ai envoyé mon fils à la campagne chez la nourrice de ma fille...

— Quoi! Cécile! s'écria madame Roland, qui joignit les mains en versant de nouvelles larmes : vous avez eu le cœur de vous séparer de votre enfant? pauvre petit!

— Vous voyez bien que je ne l'ai pas dans mes poches, votre tambourineur! dit gaîment Adolphe, qui regrettait de n'avoir pas profité des dispositions favorables de Cécile pour lui extorquer une plus forte somme. Il sera, ma foi, à merveille chez la nourrice, en bon air, avec

du bon lait et sans bonne maman qui le gâte.

— Cécile! dit madame Roland, qui ne pesa pas long-temps sa détermination, cet enfant ne peut être privé d'une mère, et, puisqu'on le chasse d'ici, je ne dois pas l'abandonner : j'irai donc habiter la campagne avec lui pour obéir à l'ordonnance des médecins, et j'aurai soin qu'il ne s'aperçoive pas que son père et sa mère l'ont délaissé!... Un jour, bientôt peut-être, tu te repentiras d'avoir placé ton bonheur ailleurs que dans tes enfans et ton mari!

V

La Solliciteuse.

Madame Dauron se sentit bien isolée, lorsqu'elle eut vu partir sa mère qui ne voulut pas attendre au lendemain pour se mettre en route, et qui fit venir une chaise de poste afin d'arriver à Dreux en même temps que son petit-fils; mais le serrement de cœur que Cécile avait éprouvé

par suite du brusque départ de madame Rolland céda presque aussitôt à l'agréable idée de se trouver alors délivrée d'Adolphe de Lormeuil, qui devait être parti pour Cherbourg. Elle ne s'attrista pas long-temps de la crainte d'être seule, car un doux pressentiment lui garantissait l'heureux résultat qu'elle attendait de la lettre adressée à Frédéric Moreau; elle avait envoyé aussi une autre lettre, écrite d'un autre style, et destinée au ministre de la guerre, qui avait pour elle beaucoup d'amitié et d'égards : elle espérait de cette seconde lettre une réponse moins prompte que de la première; mais, contre son espérance, le ministre répondit avant l'officier, qui ne vint que le jour suivant apporter en personne et de vive voix la réponse que madame Dauron se promettait pour la veille. Ce retard l'avait affectée au point de lui faire regretter d'avoir adressé cette lettre dont elle s'exagérait l'imprudence, et, quand on annonca M. Frédéric Moreau, elle prenait la plume en soupirant pour jeter

sur le papier quelques reproches polis à son correspondant muet ou retardataire.

— Ah ! vous voilà enfin ! s'écria-t-elle en courant à la rencontre du jeune homme que cette réception embarrassa davantage et qui se confondit en excuses prononcées d'une voix balbutiante et voilée.

Madame Dauron était si joyeuse de voir Frédéric Moreau, qu'elle ne sut pas déguiser l'émotion qui l'avait saisie et qui brillait dans ses yeux comme dans son sourire : son sein bondissait, ses mains tremblaient, ses jambes chancelaient, et ce fut presqu'en tombant qu'elle s'assit sur un divan où elle entraîna auprès d'elle Frédéric étourdi d'un accueil qui passait toutes les limites de la politesse la plus expansive.

— Que je suis enchantée de vous voir, M. Frédéric ! lui dit-elle avec des transports et des élans qu'elle ne songeait pas à cacher.

Je suis ravie ! je suis reconnaissante !.... Je redoutais tant que vous fussiez parti et que vous n'eussiez pas reçu ma lettre !

— Votre lettre, Madame, m'eût fait rebrousser chemin ! reprit galamment le capitaine, qui connaissait, par les confidences d'Albert Jodelet, le caractère exalté de madame Dauron, et qui, ayant aussi soupçonné la liaison de cette dame avec Adolphe de Lormeuil, ne se flattait pas d'être en bonne fortune, malgré l'étrange lettre qu'il avait reçue, malgré les étranges avances qu'on avait l'air de lui faire.

— Vous ne partirez donc pas ? répliqua Cécile avec une pétulance qui faillit se traduire en cris et en sauts de joie. S'il était possible !...

— Vous voyez que je n'ai pas voulu partir sans vous avoir vue, Madame, car il y a bien des chances pour que je ne vous revoie pas !

— Ce sont ces chances que je veux écarter, M. Frédéric, et j'y parviendrai sans peine, si vous ne me refusez pas votre consentement.

— En effet, Madame, l'état militaire a de

terribles nécessités, et il faut être bien pénétré de ses devoirs d'honneur, pour ne pas se laisser aller souvent au dégoût, au découragement. Ainsi, Madame, depuis que j'ai reçu votre lettre si pleine d'obligeance et si précieuse pour moi, puisqu'elle me parle de ma sœur et de vous, je lutte avec moi-même pour prendre un parti définitif et pour quitter Paris sans vous voir...

— Oh ! que c'est mal, M. Frédéric ! si vous aviez eu la cruauté d'accomplir ce dessein que vous suggérait un mauvais génie, je ne vous l'aurais jamais pardonné ! et même je ne sais si je ne dois pas vous garder rancune d'avoir été vingt-quatre heures à vous décider et à venir !

— Je l'avoue, Madame, je craignais cette entrevue; non pas que j'eusse encore la possibilité d'ajourner ce départ que vous m'avez rendu seulement plus pénible, mais je devais éviter de plus vifs regrets, en ne venant pas apprendre chez vous combien il en coûte de partir. Le désir de vous voir a été plus impé-

rieux, et maintenant s'éloigner de vous sera plus difficile, plus douloureux, Madame!

— Je compte bien que vous ne vous éloignerez pas, M. Frédéric, dit-elle en lui prenant la main avec une familiarité charmante qui n'avait rien de calculé ni de hardi; vous nous resterez, et si vous alliez nous échapper de force, je vous ferais arrêter comme déserteur.

— Tenez, Madame, dit Frédéric avec une mélancolie grave et amère, ne parlons plus d'un départ qui m'afflige et dont vous me faites trop apprécier la rigueur; permettez-moi, au contraire, d'oublier que je vous fais une visite d'adieu, et que je vous vois peut-être pour la dernière fois, puisque demain, à cinq heures du matin, je monte en voiture avec l'aide-de-camp du duc d'Abrantès.

— Demain! à cinq heures du matin! dit madame Dauron épouvantée de ce terme fatal comme si elle n'eût pas eu les moyens d'y obvier.

— Oui, Madame, je dois avoir rejoint mon régiment à Dresde dans dix jours, car nous entrons en campagne à la fin du mois.

— Hé bien! M. Frédéric, je ne vois pas que votre régiment ait absolument besoin de vous pour entrer en campagne et pour profiter des exemples que vous lui avez laissés?

— Madame! murmura le capitaine, qui ne sut ce qu'il devait répondre à une objection peu flatteuse en apparence, et accompagnée d'un sourire équivoque.

— Sans doute, reprit madame Dauron allant au devant de son embarras : tout autre capitaine fera ce que vous auriez fait, et d'ailleurs ce n'est plus votre affaire.

— Comment l'entendez-vous, Madame? dit Frédéric qui rougit et se mordit les lèvres, en se méprenant sur l'intention de Cécile et sur le sens de ses paroles.

— J'entends que vous n'avez plus à vous occuper de votre régiment ni de l'entrée en cam-

pagne, puisque vous nous restez malgré vous-même.

— Madame, Madame! je ne sais pas plaisanter sur ce qui concerne mon devoir, repartit vivement l'officier presque blessé de l'obstination de madame Dauron.

—Je ne plaisante pas, M. Frédéric, et vous en jugerez par cette lettre que le ministre de la guerre m'a fait tenir ce matin?

Frédéric Moreau, dont l'amour-propre militaire avait été quelque peu atteint par les singulières réflexions de madame Dauron, la regardait toujours avec défiance et reproche, en prenant la lettre qu'elle lui offrait sans discontinuer de sourire. Frédéric Moreau, âgé de vingt-quatre ans, sur lesquels il en comptait neuf de service dans les armées, n'avait pas encore ce type de physionomie imposant et sévère, particulier aux anciens soldats de l'Empire : ses beaux cheveux blonds et ses moustaches dorées rajeunissaient encore l'air de son visage blanc et

rose, qui ne portait ni balafre ni cicatrice : aussi le nommait-on à son régiment *le joli capitaine*. Ses yeux bleus, qui s'animaient d'une expression mâle et fière dès qu'il revêtait son uniforme décoré de la croix d'honneur, étaient doux et bienveillans dans le commerce de la vie privée; sa voix, qui s'accentuait avec vigueur en toute circonstance où l'officier devait se produire, ne sortait pas du diapason de la douceur la plus gracieuse, tant que l'homme du monde pouvait paraître seul; ses manières et son maintien n'accusaient nullement la rudesse de l'éducation militaire, et il ne renonçait jamais à ses habitudes de bonne compagnie, chose rare dans un temps où les façons soldatesques avaient envahi les salons à la mode et où les épaulettes d'officier servaient de passeport à des mœurs de garnison et à un oubli dédaigneux des plus simples convenances. Frédéric méritait donc d'être distingué par des qualités plus estimables que sa charmante figure et sa belle tenue, et ses amis, qui connais-

saient combien son esprit et son caractère lui donnaient de véritable supériorité, le blâmaient seulement de ne pas la faire assez valoir, et de s'effacer trop souvent derrière les autres, par modestie ou timidité.

— Madame, cette lettre?... dit Frédéric qui en avait parcouru les premières lignes et qui crut devoir suspendre sa lecture, sous peine d'indiscrétion.

— Non, lisez jusqu'au bout, reprit madame Dauron que le soupçon du jeune homme avait troublée : je ne l'ai pas lue entièrement moi-même, et je serais bien aise d'entendre ce qu'elle contient... Le ministre est un ami de ma famille; il m'a vue tout enfant, et il me traite encore de même qu'autrefois...

— Voulez-vous que je lise haut? demanda le capitaine, qui avait aperçu quelques mots au hasard et qui hésitait à se réjouir ou à s'affliger.

— Lisez, Monsieur, lisez tout! dit Cécile

qui appuya sur cette autorisation, afin de prémunir le lecteur contre les impressions fâcheuses.

— « Chère Cécile, lut Frédéric Moreau en « s'interrompant par intervalles pour observer « madame Dauron qui écoutait attentivement, « je vous remercie de m'adresser une demande: « vous faites bien de croire que le ministre « tient à conserver ses amis. Depuis la mort de « votre pauvre père, que j'aimais sincèrement, « je n'avais eu de vos nouvelles que par voie « indirecte, et je vous gardais rancune de votre « silence : vous n'avez pas même paru aux re- « ceptions du ministère et à mes bals de cet « hiver, quoique votre deuil fût fini ! Mais voilà « une aimable lettre qui me prouve que vous « ne m'avez pas oublié tout-à-fait et que vous « comptez toujours sur mon affection qui vous « est bien acquise, assurément. Vous me de- « mandez un service, et je suis heureux que « mon pouvoir s'étende jusqu'à vous satisfaire ; « c'est vous inviter à ne pas m'épargner, toutes

« les fois que je pourrai être utile à vous ou
« aux vôtres. En effet, M. Frédéric Moreau a
« reçu ordre de rejoindre son corps, ainsi que
« tous les officiers en congé à Paris... »

— Continuez donc ? s'écria Cécile qui jouissait de l'anxiété du capitaine embrouillé au milieu de sa lecture par l'impatience de savoir son sort.

— Madame ! vous avez écrit cela au ministre ? dit-il d'une voix altérée ; mais c'est un mensonge indigne de moi !

— Aussi, mon cher Frédéric, n'est-ce pas vous qui avez menti ? ne vous inquiétez de rien, je prends sur mon compte tout ce qu'il en arrivera.

— « M. Frédéric Moreau doit être parti
« cette nuit, lut le capitaine en hésitant à chaque
« phrase : hé bien ! nous retiendrons ici M. Fré-
« déric, puisque telle est votre envie. M. Frédé-
« ric est un des capitaines les plus braves et les
« plus instruits de l'armée : l'empereur en fait
« grand cas... et je lui promettrais un prompt

« avancement, s'il restait dans le service actif;
« mais on n'y doit pas songer, lorsque sa santé
« s'y refuse... »

— Pardonnez-moi de vous avoir fait malade sans votre permission ? interrompit gaîment Cécile, répondant à la surprise de Frédéric. Après ?

— « Je me rappelle en effet que sa sœur, vo-
« tre amie de pension, est morte de la poitrine, il
« y a peu d'années, et ce genre de maladie héré-
« ditaire exige des précautions, c'est-à-dire du
« repos et du régime. Je suis désolé que ce soient
« ces motifs qui forcent M. Moreau à donner sa
« démission... »

— Mon Dieu ! ne me lancez pas des regards irrités, M. Frédéric ? j'ai donné votre démission, et j'espère bien que vous ne me démentirez pas...

— C'est à regret, Madame, mais je me dois à mon honneur, et je ne puis souffrir qu'il soit compromis. Vous m'excuserez si je vais de ce pas chez le ministre...

— Vous irez, ou plutôt nous irons ensemble

le remercier, dit madame Dauron avec une assurance qui augmenta l'étonnement de Frédéric Moreau ; lisez, je vous prie ?

— « Mais je n'accepterai pas sa démission, « et je lui accorde un congé illimité avec demi- « solde, afin qu'il puisse reprendre son grade, si « sa santé se remet et se consolide. En atten- « dant, je me fais un plaisir de l'attacher à l'ad- « ministration de la Guerre, et justement la place « de sous-directeur du dépôt des cartes et plans « se trouvant vacante par la mort du titulaire, « je vais nommer votre protégé à cette place qui « lui convient et qui lui donnera dix mille francs « d'appointemens fixes... »

— C'est peu de chose, s'empressa de dire madame Dauron, mais il faut bien commencer, et nous ne vous laisserons pas là, M. Frédéric, si vous nous permettez d'agir.

— Madame, je suis pénétré de reconnaissance, répondit Frédéric Moreau en lui baisant les mains; mais... mais, je ne sais si je puis accepter...

— Si vous n'acceptiez pas, je vous ferais envoyer votre démission par le ministre! Oh! vous accepterez, M. Frédéric, et vous suivrez une carrière qui vous mènera plus loin que vos plus beaux faits d'armes, sans vous exposer le moins du monde. Croyez en mes promesses, vous serez un jour secrétaire d'État ou ministre.

— Je ne suis pas ambitieux, dit le jeune homme qui avait senti tout à coup s'éteindre son ardeur pour l'état militaire, mais il me semble que je ne remplirais pas sans honneur l'emploi sédentaire qui me serait confié... On voit tous les jours des officiers quitter le service actif pour entrer dans l'administration...

— Je ne comprends pas qu'on puisse rester dans le militaire, lorsqu'on aime quelqu'un! dit Cécile en soupirant : craindre sans cesse pour une tête chérie, quel supplice!

— Je m'aperçois maintenant que je ne n'étais pas si passionné pour mon état que je le croyais moi-même, et j'éprouverais désor-

mais un amer regret de partir, si j'y étais forcé !

— Au contraire, vous êtes forcé de ne pas partir, comme je vous le disais, sous peine d'être traité en déserteur ! vous verrez plus tard, dans peu de temps sans doute, que c'eût été un meurtre de vous sacrifier au rôle vraiment machinal, quoique héroïque, de soldat : je n'ai plus l'humeur guerrière, depuis que nous avons failli vous perdre, et à présent que je considère sans préjugés la destinée qu'on peut attendre sous les drapeaux, je me suis convaincue que la guerre était un métier de dupes...

— Je n'ai pas trop à m'en plaindre cependant, puisque je lui dois d'être à mon âge capitaine et membre de la Légion-d'Honneur, sans jamais avoir été blessé.

— C'est bien, vous avez fait vos preuves et vous pouvez prendre votre retraite, une retraite honorable, lucrative, qui vous mènera aux honneurs et à la fortune.

— Oh ! Madame, que vous êtes bonne pour moi ! s'écria le jeune homme dont la surprise durait encore avec la joie de sa nouvelle position. Je n'aurai pas trop de ma vie entière pour vous témoigner à quel degré je vous suis dévoué, et combien votre généreuse conduite à mon égard me laisse de vives sympathies.

— Ce que j'ai fait est tout naturel, dit madame Dauron en rougissant et en baissant les yeux : j'aimais votre sœur... et je ne voulais pas que vous nous quittassiez ?

— Je ne vous quitterai plus ! s'écria-t-il avec une explosion partie du cœur : c'est à la vie à la mort entre nous, et vous me remplacerez la sœur que j'ai perdue !

— Votre sœur ? répéta lentement Cécile, dont les yeux humides se levèrent et s'arrêtèrent sur le jeune officier attentif aux révélations secrètes de son ame. Oui, Frédéric, ajouta-t-elle d'un accent ému et pénétrant, ne nous quittons plus ? je serai votre sœur,

votre guide, votre amie, et vous... vous serez mon frère...

— Frédéric? Frédéric? criait de loin Albert Jodelet, qui arrivait tout essoufflé et tout rayonnant; grande nouvelle! nouvelle inattendue, inespérée!

— Il faut en effet que la nouvelle soit bien extraordinaire, dit madame Dauron qui se fût volontiers dispensée de cette interruption dans un tête-à-tête où les deux interlocuteurs commençaient à peine à s'entendre; car je ne me souviens pas d'avoir vu M. Jodelet dans un pareil accès de joie.

— Ah! Madame, ma joie est une des plus grandes que j'aie jamais eues! reprit-il en essuyant deux larmes le long de ses joues : Frédéric, embrassez-moi, mon ami?

— Je vous embrasserai avec la permission de Madame, mon cher Albert, dit le capitaine qui ne soupçonnait pas que son beau-frère pût savoir déjà ce qu'il venait d'apprendre lui-même. Mais je suis de l'avis de ma-

dame Dauron, vous n'avez pas souvent de ces joies-là, mon cher...

— Je voudrais seulement que ma pauvre Juliette fût ici, pour qu'elle partageât notre bonheur! serait-elle heureuse, cette excellente amie, si elle vivait!...

— Dites-moi d'abord cette bonne nouvelle, Albert, et ensuite je vous en dirai une autre qui ne vous paraîtra pas moins curieuse que la vôtre?

— A moins que ce ne soit la même, je ne vois rien qui pût égaler la mienne. Vous ne partez pas, mon bon Frédéric, vous restez avec nous!..

— J'allais vous le dire, Albert, et vous l'auriez appris le premier, de ma bouche, car je savais bien que personne n'était plus intéressé que vous à une semblable nouvelle.

— Vraiment! vous en étiez instruit? reprit M. Jodelet interdit : mais ce n'est pas tout, vous ignorez le plus beau de l'affaire, votre nomination...

— A la place de sous-directeur au dépôt des cartes et plans de la Guerre, avec dix mille francs d'appointemens, outre ma demi-solde de capitaine en disponibilité.

— Oui!... Mais qui vous a dit cela? la nomination n'a été signée que tout à l'heure, et c'est par hasard que je l'ai su dans le bureau du secrétaire du ministre...

— On avait eu la politesse de nous avertir avant vous, dit madame Dauron en lui présentant la lettre confidentielle du ministre: voilà notre début!

— Hé quoi! Cécile, c'est vous qui avez obtenu cela? c'est vous qui vous êtes occupée de notre Frédéric, sans nous en prévenir?... je vous en remercie du fond du cœur, et je vous remercie surtout au nom de Juliette, qui n'est plus là pour se joindre à nous, à son frère et à son mari.

— Quelle délicatesse dans les procédés de madame Dauron! s'écria Frédéric Moreau, dont la reconnaissance faisait des progrès ra-

pides ; je suis encore confondu de cet excès de bonne grace! c'est là une preuve d'intérêt et d'amitié que je m'efforcerai de mériter! c'est une dette que j'ai contractée et à laquelle je ferai honneur.

— En vérité, je suis frappé d'admiration! dit Albert Jodelet, qui ne se rendait pas compte des motifs de la démarche de Cécile auprès du ministre. Mon cher Frédéric, vous ne vous en doutiez pas plus que moi ?...C'est un trait incomparable, qui dénote un cœur sensible et noble!... Je vais en écrire à Dauron aujourd'hui même.

— Vous m'avez compris mieux que je ne faisais moi-même! dit Frédéric Moreau à Cécile, que le nom de son mari absent avait fait sourciller : je ne suis pas fait pour l'état militaire ; j'ai des goûts plus tranquilles, une ambition plus solide ; j'aime la rêverie, le coin du feu, l'étude...

— N'aimez pas trop l'étude, mon cher M. Frédéric! interrompit-elle en riant. Au

reste, vous aurez, pour vous y livrer, la bibliothèque, les médailles, les herbiers, les collections et les instrumens de M. Dauron : tout est là, tel qu'il a laissé son cabinet de savant; mais usez modérément de ces reliques, je vous y engage, car j'y mettrais le feu de ma propre main, si je vous voyais en humeur d'imiter M. Dauron, qui était bien le plus insupportable des hommes !

VI

La Chute de cheval.

La demoiselle Carline, de la chapelle de l'empereur, habitait une délicieuse maison de plaisance, engagée dans l'enceinte du bois de Boulogne, auprès d'Auteuil. Carline n'était autre que Charlotte de Massard, à qui sa beauté avait fait de puissans protecteurs et que son ta-

lent de cantatrice n'avait pas seul recommandée au directeur de la chapelle impériale. Charlotte ne fut donc pas impliquée dans l'affaire de Cristellini, lorsque le juge d'instruction eut éprouvé combien elle avait de bonne volonté pour se soustraire à une accusation de complicité avec cet Italien qui n'avait pu être arrêté : un changement de nom, de demeure et d'amant suffit pour la mettre à l'abri des poursuites et des indiscrétions de la justice. Elle oublia, en se retrouvant libre, courtisée et richement entretenue, qu'elle avait failli suivre un faussaire sur les bancs de la cour d'assises; mais elle se souvenait toujours, avec un profond ressentiment, de la cruauté de madame Dauron qui l'avait elle-même livrée aux gendarmes et aux tribunaux. Ce souvenir poignant troublait seul l'indifférence paresseuse de Charlotte.

Elle était d'ailleurs fort satisfaite de son sort, quoiqu'elle ne se trouvât pas dans une position moins fausse ni moins précaire que

celle où Cristellini l'avait entraînée : des sommes énormes qui passaient par ses mains depuis deux ans de vogue et de galanterie, elle n'essayait pas de prélever les ressources d'une médiocre aisance pour l'avenir ; comme elle gagnait beaucoup sans efforts, elle dépensait aussi facilement, sans s'inquiéter si le fonds de cette richesse honteuse devait toujours produire autant. Elle vivait dans un luxe étourdissant, qui avait ses révolutions et ses redoublemens, selon les nouveaux mobiles qu'elle employait avec une insouciance presque naïve. Elle ne refusait rien, parce qu'on lui accordait tout ce qu'elle pouvait désirer, avant qu'elle le demandât, et comme elle prenait de toutes mains sans aucun scrupule, elle donnait de même, en riant de sa prodigalité : ses dons étaient heureusement pour elle répartis dans un monde de banquiers et de maréchaux de France, en sorte que la concurrence soutenait le prix d'une marchandise destinée par sa nature à tomber de rabais en rabais jusqu'à la déca-

dence la plus ignominieuse. Mais, en attendant cette époque fatale que les femmes galantes reculent plus ou moins, et ne savent pas éviter, Carline, au milieu de sa cour d'adorateurs, gens de finance et d'épée, ne songeait qu'à se divertir et à dévorer l'argent qu'on lui jetait à l'envi en pâture : tous les jours, ameublemens précieux, cachemires, dentelles, fourrures, diamans, équipages ; tous les jours, dîner et souper d'apparat avec musique et intermèdes. Chacun profitait de ces ruineuses fantaisies, après y avoir contribué de sa bourse, et Carline, reine unique de toutes ces fêtes, offrait le mouchoir au plus prodigue, mais non au plus amoureux. L'or seul avait accès chez cette Danaé.

Cependant cette séduisante sirène se reposait de cette vie de prostitution dans un sentiment qui aurait ressemblé à de l'amour, s'il avait eu plus de délicatesse : Carline, comme pour se relever à ses propres yeux, croyai faire usage de son cœur, en compensation de

l'abus qu'elle faisait de son corps ; elle avait un amant qui non seulement ne participait point aux frais de sa maison et de sa toilette, mais encore qui tirait sa part de la générosité de ses rivaux : cet amant était Adolphe de Lormeuil. Malgré tous les vices et toutes les imperfections qui semblaient rassemblés en lui pour le rendre moins redoutable aux victimes qu'il voudrait exploiter, Adolphe de Lormeuil avait exercé sur elle, comme sur les autres femmes qu'il subjuguait, un empire extraordinaire que ne justifiaient pas ses qualités extérieures et cachées. Charlotte de Massard s'était donnée à cet étrange séducteur, comme on se donnait au diable dans les temps de superstition, et cette fille, si volontaire, si capricieuse, si adroite, si fausse, et, en un mot, si *coquine*, subissait une sorte de fascination sous l'influence de cet homme immoral qui possédait le secret de se faire des esclaves parm les femmes. Charlotte écoutait comme des oracles tout ce qui sortait de la bouche de son

amant, et elle poussait l'aveuglement au point de trouver beau, élégant, aimable, ce mauvais sujet de mauvais lieu : elle avait une telle déférence pour lui, qu'elle serait devenue vertueuse, s'il se fût avisé de prêcher la pénitence à cette Madeleine pécheresse. Mais il se gardait bien de fermer lui-même la source dont il épuisait le plus clair produit, pour alimenter ses coûteuses et méprisables passions. Le crédit que Charlotte accordait à ce dissipateur tenait du prodige, car Adolphe de Lormeuil dédaignait toutes ces formes caressantes et mielleuses qui sont le privilége ordinaire des amans, et, suivant une tactique inexplicable, il ne parlait que durement à sa maîtresse, il ne l'abordait qu'avec l'air brutal et l'injure sur les lèvres ; il ne la traitait qu'avec négligence et mépris : c'était ainsi qu'il se faisait aimer.

La cantatrice, attristée de l'absence d'Adolphe, qu'elle n'avait pas vu depuis deux jours, regardait, par la fenêtre ouverte sur le bois de Boulogne, si elle ne découvrirait pas de loin son

seigneur et maître arrivant à pas lents, les mains dans les goussets de son pantalon et le cigarre à la bouche. Charlotte de Massard était fanée, sinon vieillie, par le genre de vie qu'elle menait au préjudice de son corps et de son ame : les veilles avaient effacé l'éclat de son teint, qui ne se ravivait qu'aux lumières, et qui, au grand jour, variait du jaune au vert livide; mais ses traits n'étaient pas moins gracieux, ni ses yeux moins électrisans, ni sa taille moins ravissante : le libertinage, au contraire, avait imprimé à tous ses mouvemens, à toutes ses poses, à tous ses regards, un charme voluptueux qui agissait puissamment sur ses courtisans blasés. Les recherches et les raffinemens du luxe qui l'entourait ne contribuaient pas peu à faire oublier ce qui lui manquait de fraîcheur : elle était enveloppée dans ses gazes et ses dentelles, un diadême de pierreries sur le front, avec des bagues à tous les doigts, et elle s'appuyait mollement sur le coude, à demi étendue dans un fauteuil drapé à la ro-

maine; sa posture, son air, son habillement, rappelaient la courtisane antique et s'harmoniaient poétiquement avec la décoration et les meubles de ce boudoir imité des fresques de Pompéia et contemporain de la peinture académique de David.

— Aurore ! appela-t-elle nonchalamment à plusieurs reprises avec des baillemens d'oisiveté et d'ennui. C'est une horreur d'être abandonnée ainsi ! murmurait-elle.

— Madame m'appelle? demanda une jolie soubrette coquettement mise, qui entrebâilla la porte, et qui parut dans le clair-obscur d'une garde-robe.

— Sans doute, je vous appelle depuis une heure, à prendre une extinction de voix, Mademoiselle, et je désespérais de me faire entendre.

— C'est un miracle si j'ai entendu Madame ! reprit la femme de chambre qui profitait de cette explication pour remettre un peu d'ordre

dans sa toilette, ramener ses bouches de cheveux à leur place, et faire disparaître les plis de son fichu chiffonné et entr'ouvert. Pourquoi Madame n'a-t-elle pas sonné ?

— En vérité, Mademoiselle! il fallait me lever pour aller à la sonnette? Enfin c'est heureux que vous soyez venue, car je renonçais à m'égosiller inutilement.

— Je suis désolée d'avoir fait égosiller madame, et, une autre fois, je tâcherai d'entendre mieux. Est-ce là tout ce que voulait Madame ?

— Je ne vous ai encore rien dit, Aurore, et vous êtes bien pressée de vous retirer! Que faisiez-vous donc par là? était-ce vous qui poussiez ces éclats de rire?

— Madame ne défend pas ordinairement qu'on rie à son service. Je riais, Madame, parce que... oh! c'était fort plaisant, et vous auriez ri tout de même...

— C'est bien. Je croyais avoir vu de ma fenêtre quelqu'un qui ressemblait à M. de Lor-

meuil. N'est-ce pas lui qui vient d'arriver il y a un quart d'heure ?

— Oui, Madame... reprit Aurore rouge et embarrassée... c'est lui... ou du moins c'était lui, car il n'a fait qu'entrer et sortir, je vous assure...

— Ah! il est reparti sans m'avoir vue, sans demander si j'étais visible ? c'est là une conduite abominable... Vous ne lui avez pas adressé des reproches?...

— Au contraire, Madame, dit Aurore qui s'empressa de rattacher son fichu avec une épingle ; mais ne vous inquiétez pas, il va revenir.

— Hé bien ! on lui défendra ma porte pour le punir ; on lui dira que je suis sortie, que je dors, que je ne veux pas le recevoir, que j'ai la fièvre...

— *La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière!* entonna d'une voix de lutrin Adolphe de Lormeuil, qui était entré à pas de loup dans la chambre, et qui révéla sa présence en embras-

sant la soubrette, que ces familiarités n'eussent pas effarouchée dans le particulier.

— Monsieur! laissez-moi, Monsieur! dit Aurore en se dégageant des mains entreprenantes du chirurgien, avec un air prude qu'elle tempéra par un regard d'intelligence sournois et fripon. Madame n'aime pas qu'on me tourmente, et je me fâcherai pour tout de bon, si cela continue.

— Laissez donc cette fille, Adolphe? reprit Charlotte en s'interposant dans cette querelle simulée et en haussant les épaules avec indifférence.

— Comment! c'est vous, Aurore? c'est toi, mon enfant? dit-il en lui frappant un petit coup sur la joue : je te prenais pour ta maîtresse, et je me disposais à pousser plus loin mon erreur.

— Mon Dieu! Adolphe, que vous êtes libertin! repartit Charlotte qui n'avait pas en-

core fait un mouvement ; Aurore, allez-vous-en, et je n'y suis pour personne.

— Oui, Madame, répliqua la femme de chambre en faisant des signes à M. de Lormeuil qui lui envoyait des baisers avec la main. Et si l'ambassadeur venait ?...

— On lui dira que je suis à la répét tion du *Te Deum* qu'on doit chanter demain à Notre-Dame. D'ailleurs, l'ambassadeur ne viendra pas, et je me moque de l'ambassadeur.

— Oui, Madame, répondit Aurore qui se divertissait souvent à contrarier la cantatrice. Et si le gros commissaire des guerres, vous savez bien, cet homme si riche ?...

— Quand ce serait l'empereur lui-même, je veux qu'on lui ferme ma porte, entendez-vous, Mademoiselle ! j'ai besoin d'être seule avec M. Adolphe.

La soubrette, qui s'apprêtait à énumérer malignement tous les visiteurs que sa maîtresse devait attendre, n'osa pas résister à un ordre

positif : elle s'inclina, et sortit, non sans adresser de nouvelles agaceries à M. de Lormeuil qui la suivit jusqu'à la porte en lui caressant les reins avec une queue de billard qu'il tenait à la main. Quand elle fut dehors, il changea de rôle, et, se tournant du côté de Charlotte, imita l'exercice du fusil avec la queue de billard, porta et présenta les armes ; puis, s'agenouilla devant la chanteuse qui riait déjà aux larmes et qui attendait bien d'autres gentillesses de la part de son galant.

— Très-haute et très-puissante princesse ! dit-il, en lui grattant l'orteil du pied gauche, par-dessus sa pantoufle en cothurne grec : voici mon démon familier et je le remercie de m'avoir porté bonheur dans l'expédition que j'ai entreprise, expédition plus difficile que la conquête de toutes les Russies.

— Cette expédition a duré bien long-temps, mon ami, répondit Charlotte en le baisant au front, puisque je ne vous ai pas entrevu depuis trois jours.

— Quant à moi, ma toute belle, je ne me plains jamais de rester quelques jours sans vous voir, parce que dans l'intervalle vous embellissez encore : aussi, je vous quitte en vous aimant, et je vous retrouve en vous adorant. Si je passais une année loin de vous, je courrais grand risque de ne pas vous revoir....

— Vous avez raison de penser que cette éternelle absence me tuerait, Adolphe, si trois jours suffisent pour me donner la fièvre.

— Ce n'est pas cela ; mais vous seriez tellement embellie au bout d'un an, que je deviendrais aveugle comme à regarder le soleil.

— Oh ! que c'est joli ! dit Charlotte enchantée de ce prétendu compliment. N'ayez pas peur toutefois de perdre la vue, car j'espère bien n'être jamais séparée de vous...

— Assez bêtifié comme ça, Carline ! s'écria Adolphe de Lormeuil en lui soulevant les jambes à l'improviste, malgré ses cris et ses rires. Je m'en vais te parler sérieusement à la façon de l'ambassadeur, ou du gros commissaire des

guerres, ou de celui-ci ou de celui là ? corbleu ! que de parleurs !

— Adolphe, que c'est ridicule! et cette fenêtre ouverte ?.. Mais cessez, je vous prie : on n'aurait qu'à vous voir ou à vous entendre...

— On verrait un heureux vainqueur qui vous apporte son trophée, dit le chirurgien qui se tenait devant elle et qui jouait avec la queue de billard comme un tambour-major avec sa canne. Recevez, Madame l'ambassadrice, cette queue d'honneur que j'ai gagnée en jouant une poule au Palais-Royal, café des Mille-Colonnes, après avoir perdu le fond de ma bourse à la roulette du 113, avec un guignon qui m'eût fait damner si j'avais l'ame moins coriace : le diable y userait ses griffes ! Je suis très-content de moi, et si vous l'êtes aussi, je ne déclarerai pas la guerre à l'Angleterre.

— Vous infectez l'eau-de-vie et le tabac ! s'écria Charlotte en reculant son siége et en se

bouchant le nez. Pouah! mon boudoir sent déjà le corps-de-garde!

— Attends, attends-moi, mijaurée : je vais t'ordonner d'allumer mon cigarre et de me verser à boire, pour te former l'esprit et le cœur.

— Mon cher ami, je ne trouve pas mauvais que vous buviez et que vous fumiez ; mais vous ne me forcerez pas à aimer cette vilaine odeur de vin et de tabac.

— Sacrebleu! vas-tu m'échauffer la bile, princesse de Babylone? murmura-t-il brutalement, en ayant la précaution de fermer la fenêtre pour étouffer le bruit des débats qui ne manquaient jamais d'éclater entre elle et lui.

— Quoi! vous fermez cette fenêtre, Adolphe! lui dit-elle du ton de la prière : voulez-vous que nous soyons asphyxiés, faute d'air?

— Est-elle enragée contre le tabac, cette petite-maîtresse! s'écria-t-il avec emporte-

ment, en écorchant les meubles d'acajou avec sa queue de billard.

— Vous savez très-bien que cette odeur m'est insupportable, reprit-elle en pleurant, et que je préfèrerais mourir plutôt que de la respirer.

— Vous la respirerez, femmelette, et vous n'en mourrez pas! dit obstinément le chirurgien, qui tira de sa poche un briquet et un cigarre qu'il alluma, et qu'il se mit à fumer avec différens tours de force de fumeur émérite, qui chasse la fumée par le nez comme par la bouche en jets plus ou moins lents ou rapides.

— Quelle horreur! disait Charlotte, au visage de qui arrivaient par moment des flocons de fumée perfidement dirigés contre elle : si c'était au moins du tabac parfumé!

— Bah! me prends-tu pour une sultane favorite? répliqua son amant, qui lui tendait le cigarre allumé, et le lui approchait des lèvres en dépit de sa répugnance; tout beau! ma fille, fumez-moi cela gentiment comme un

vrai pacha d'Égypte? Morbleu! obéissez-moi, ou je vous ferai fumer sans pipe!

— Que vous êtes cruel, Adolphe! disait-elle au milieu des éternuemens provoqués par la fumée qu'elle avalait à pleine gorge; quel plaisir trouvez-vous à me faire mal?... Je vous supplie de ne pas me martyriser ainsi : vous serez cause que je n'aurai plus de voix demain pour le *Te Deum* de Notre-Dame?

— Bien fumé, cela. Je suis satisfait de vous, mon esclave, et je vous donne la liberté de faire du tabac tel usage que vous voudrez, en le prenant par le nez, par le bec et par où bon vous semblera, ainsi soit-il! Maintenant, pour votre récompense, baisez-moi comme une belle fille et venez vous asseoir sur mes genoux?

— Tu m'as quasi empoisonnée, Adolphe, dit Charlotte qui prit avec un air rechigné la place qu'on lui offrait; je sentirai la pipe pendant trois jours!

— Oui-dà, j'en suis bien aise! reprit le

chirurgien, qui s'amusait à baisser et à écarter ses genoux, de manière que l'ennemie du cigarre ne parvenait pas à y conserver une position stable et honnête; si tes ambassadeurs et tes commissaires des guerres se plaignent de mon tabac, tu les avertiras que je suis prêt à leur en rendre raison?

— C'est qu'il le ferait comme il le dit, avec sa mauvaise tête! répondit-elle, touchée de ce qui lui sembla une marque d'affection; je vous défends de vous battre, Monsieur?

— Et moi, Madame, je ne vous défends rien: je vous accorde autant d'ambassadeurs et de commissaires des guerres que vous en pourrez attraper.

— Adolphe, vous ne cherchez qu'à me blesser! interrompit-elle en le gourmandant d'un tendre regard: vous avez l'air de douter que je vous aime?

— Moi! répliqua-t-il impétueusement avec une pluie de baisers qui allèrent droit au cœur

de la crédule Charlotte : moi, je ne t'aime pas, blasphématrice !

— Je n'en ai pas douté un instant, cher Adolphe ! répondit-elle en s'accusant tout bas d'injustice, et en se persuadant elle-même que jamais femme n'avait été plus aimée : oui, tu m'aimes, mon ange, je le crois, je le sais, je le vois, et, pourvu que tu m'aimes, le monde entier m'est indifférent, la fortune, tout !

— C'est comme moi, ma mignonne ; je ne te cèderais pas pour un million, quoiqu'un million n'ait pas de vilains yeux ! Je t'aime aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire.

— Et moi aussi ! répliqua-t-elle ingénûment ; mais je n'en suis pas du tout surprise, puisqu'il y a trois jours que je ne t'ai vu, mon Adolphe. L'absence ne nuit pas au véritable amour.

— Assurément, Carlinette : l'absence produit sur l'amour l'effet d'un verre d'absinthe

sur l'estomac, l'absinthe ouvre l'appétit et ensuite on dévore.

— Donnez-moi votre parole, Monsieur, que vous n'avez pas eu de duel depuis trois jours? N'êtes-vous pas blessé au menton?

— Dieu merci! une balle ou un coup d'épée ne se fût pas borné à cette égratignure! c'est à l'Estaminet suisse, qu'on m'a lancé un verre à la figure.

— Et vous ne vous êtes pas battu, vous ne vous battrez pas? repartit la cantatrice avec un accent d'émotion et de crainte : vous m'avez promis de ne plus vous battre!

— J'ai tenu ma promesse, ma reine; seulement, pour n'être pas en reste de politesse avec ce monsieur, je lui ai jeté à la tête deux ou trois tables de l'estaminet.

— Vous êtes incorrigible, Adolphe! s'écria-t-elle en frottant ses lèvres sur le dos de la main de son amant, qui de l'autre main lui caressait un peu rudement l'occiput.

— Je commence à le croire, mignonne, et

je finirai par en prendre mon parti; mais je ne souffrirai jamais qu'on parle de toi avec irrévérence...

— Ah ! ce monsieur avait parlé de moi? Il me connaît donc ? Eh ! qu'en disait-il ?... Je méprise heureusement les propos de certaines gens.

— Et tu as bien raison, ma fille; mais comme je n'ai pas ta philosophie, je ne pouvais supporter qu'on osât dire devant moi que tu avais eu deux cents amans.

— Deux cents amans! répéta-t-elle en riant; ce monsieur les a-t-il comptés, pour en savoir le nombre ?

— Voilà justement ce que j'ai répondu à ce calculateur, et je lui ai soutenu que tu n'en avais pas eu la moitié : c'est bien honnête, n'est-ce pas?

— Sans doute. Il y a des gens qui exagèrent toujours ! Mais tu aurais dû lui donner une bonne leçon, pour lui apprendre à se mêler de ce qui ne le regarde pas ?

— Je l'aurais tué lestement, s'il ne s'était pas rétracté ; de plus, il a payé la carte où j'avais fait mettre les verres, les tables et les dents cassées.

— Tu as bien fait de ne pas laisser passer cela, car, nous autres femmes, nous sommes souvent exposées à de semblables calomnies. Pour peu qu'on soit jolie et aimable, on vous met sur le compte une quantité d'aventures impertinentes. C'est à toi de me protéger, mon Adolphe, et de couper les mauvaises langues.

— C'est le meilleur moyen de rendre muets les bavards, puisqu'une langue coupée ne repousse pas. N'aie pas peur! dorénavant, je ne permettrai plus qu'on te donne un seul amant, et je forcerai les incrédules à confesser hautement que tu es encore vierge...

— Je n'ai pas cette prétention, mon ami, dit Charlotte qui en rougit, mais il y a un juste milieu entre les deux alternatives d'être vierge et d'avoir eu...

— Deux cents amans. A ton âge! ce serait n'avoir guère perdu de temps. N'importe! je t'aime comme si j'étais le premier et devais être le dernier.

— Je t'assure que je n'ai jamais aimé et n'aimerai personne comme toi! ce n'est pas sage d'aimer ainsi, mais je ne peux pas m'en empêcher.

— Moi, de même : j'ai beau me dire que je devrais songer à m'établir, à me marier avantageusement, ce diable d'amour s'y oppose, et il est le plus fort.

— Va, je suis certaine que tu m'aimes! s'écria-t-elle passionnément, en promenant sa tête contre la sienne tout imprégnée d'odeurs de tabagie : j'ai de la reconnaissance, Dodolphe, et si tu me demandais un sacrifice, quelque grand sacrifice, je ne balancerais pas une seconde...

— Voyons ça! interrompit Adolphe de Lormeuil, en lui appliquant l'index sur l'ex-

trémité du nez : je vais te demander quelque chose pour t'éprouver?

— Demande-moi mes diamans, mes cachemires, mes équipages, ma vaisselle plate! ordonne-moi de ne plus recevoir l'ambassadeur ou le commissaire des guerres...

— Je m'en garderais bien, Carlin! je ne veux pas nous ruiner; mais puisque tu es de si bonne volonté, je me contenterai d'un millier d'écus pour le quart-d'heure...

— Tiens, voici la clé de mon secrétaire : il y a dedans quinze ou vingt mille francs en billets; prends ce que tu voudras.

— Merci d'avance, ma chatte! dit-il en lui baisant les mains et s'emparant de la clé pour en faire usage à l'instant. Je ne prendrai pas tout : on sait vivre!

— Prends tout, si tu veux, dit-elle avec une insouciance qui provenait de la facilité avec laquelle l'argent lui venait de toutes parts. Qu'est-ce que vingt mille francs!

— C'est une très-agréable chose, corbleu!

dit le chirurgien, qui avait déjà englouti huit ou dix billets de banque dans sa poche : si je les avais eus hier, lorsque je perdais le fond de ma bourse à *rouge ou noir*, je me serais rattrapé en peu d'heures et j'aurais fait tourner la veine; mais je vais avoir ma revanche.

— Comment, vous me quittez déjà, Adolphe ? dit-elle d'un ton piqué, en le voyant chercher son chapeau : vous ne faites que d'arriver après trois jours d'absence?

— J'en suis désolé, Charlotte, mais les affaires... On ne badine pas avec les affaires. Je suis attendu à la Bourse, et je n'ai pas une minute à moi.

— Cela n'a pas le sens commun, dit-elle en se levant avec indolence et allant fermer la porte à double tour; je vous préviens que je vous mets aux arrêts.

— Charlotte, ma chère amie, répondit Adolphe qui brûlait de retourner au jeu, je ne serai pas long-temps absent; je reviendrai tout à l'heure, ce soir, et plus amoureux.

— Non, Monsieur, vous ne sortirez pas : je vous ai et je vous garde. Vous jouerez demain, mais aujourd'hui vous êtes à moi seule, entendez-vous ?

— Mon Dieu ! ma tendre amie, ce serait avec bien du plaisir... mais cela est impossible... Une affaire d'honneur... Morbleu! voulez-vous que je me fâche ?

Le son de voix avec lequel cette dernière phrase fut prononcée fit chanceler la résolution de Charlotte, qui avait caché la clé dans son peignoir, comme pour l'inviter à la venir prendre. Mais Adolphe de Lormeuil, impatienté de ces retards, ne voulut pas les prolonger par une lutte où l'on se flattait de l'entraîner, pour triompher de lui avec des armes pacifiques : il essaya de se frayer une issue en attaquant la porte à coups de pied, et, faute de pouvoir l'enfoncer assez vite, il ouvrit la fenêtre et s'élança hors de la chambre, sans s'inquiéter des reproches et des pleurs avec

lesquels sa maîtresse espérait le retenir. Cette brusque évasion avait chagriné Charlotte, et non pas offensé son amour-propre, par l'habitude qu'elle avait des manières étranges et inciviles d'Adolphe de Lormeuil. Elle se regarda dans une glace en essuyant ses yeux, afin de savoir si les larmes avaient altéré son visage, et elle se sourit à elle-même avec satisfaction, comme si le témoignage de sa jolie figure augmentait les torts du nouveau Joseph qui s'était enfui sans laisser son manteau.

Tout à coup des cris se firent entendre dans la direction de la grande avenue du bois, et un cheval échappé, dont la selle était vide, passa comme un trait devant la maison : les cris continuaient et s'adressaient alternativement au cheval, et au malheur qu'il paraissait avoir fait en prenant le mors aux dents. Charlotte, dont la curiosité l'emporta sur sa nonchalance, alla lentement à la fenêtre et s'accouda sur le balcon pour jeter les yeux à droite et à gauche : elle aperçut un jeune homme qui

avait été rudement désarçonné, et qu'on relevait privé de connaissance et couvert de sang. La vue de ce sang lui causa un effroi qu'elle manifèsta par des cris auxquels répondirent les personnes qui portaient la victime de l'accident, et qui se dirigèrent vers cette habitation dans l'espoir d'y trouver les premiers secours pour ce jeune homme qu'on croyait à demi mort. Charlotte se retira de la fenêtre, et tenta de se dérober à un spectacle qui répugnait à sa vue plus qu'il n'affectait sa sensibilité; mais le cortége de l'inconnu s'arrêta devant la maison et demanda d'y déposer le corps jusqu'à l'arrivée d'un médecin ou d'un commissaire de police; car on disait tout haut que déjà l'intervention du médecin n'était plus utile.

La cantatrice, malgré son horreur invincible pour le sang et pour les morts, eut le courage de fixer ses regards sur ce corps sanglant qu'on lui amenait, et ses regards ne se détournèrent plus, quand elle eut contemplé la charmante figure du blessé, éclaboussée de sang et

de boue, pâle et voilée de ses cheveux blonds épars : la mise soignée de cet inconnu, et la croix attachée à sa boutonnière, attestaient assez à quelle position sociale appartenait le nouvel hôte que le hasard envoyait à Charlotte et dont elle désirait être aussi remarquée lorsqu'il rouvrirait les yeux.

—Êtes-vous sûrs qu'il ne soit pas mort? dit-elle à ceux qui entouraient le blessé, en étanchant avec son mouchoir le sang qui coulait de deux plaies au front.

— Pas encore, reprit un homme qui faisait l'entendu en appuyant son oreille sur la poitrine du jeune homme : le cœur bat!

— Il n'en vaut guère mieux, reprit un pessimiste : le cheval l'a lancé sur un tas de pierres, et il doit avoir quelque chose de cassé.

— C'est la jambe qui est fracturée en deux endroits, dit un autre qui avait suivi l'indication du pantalon déchiré à la place des fractures.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle tout émue, en joignant les mains; ne pensez-vous pas qu'il en revienne ? ce serait vraiment dommage !

— A qui le cheval, camarades ? cria de loin Adolphe de Lormeuil, qui accourait monté sur le cheval qu'il avait saisi au passage. Jolie bête, ma foi !

— Adolphe, Adolphe, arrivez donc ? nous avons justement besoin de vous. C'est un jeune homme qui a été renversé de cheval.....

— Mauvais cavalier ! on devrait mettre à l'amende les maladroits qui tombent de cheval. Morbleu ! voilà un gaillard bien arrangé !

— Pensez-vous qu'il puisse en revenir ? Pauvre jeune homme ! ce serait horrible de mourir à cet âge-là ! Me répondez-vous qu'il vivra ?

— On ne peut jamais répondre de cela, dit Adolphe de Lormeuil, qui visitait les blessures et se disposait à les panser. Le coquin de cheval a fait une belle besogne !.. Cependant j'es-

père qu'il n'y a pas de côtes enfoncées... Les reins ne sont pas brisés; mais, outre les deux plaies de la tête, nous avons deux fractures.... Bon ! ce n'est rien; avec du repos et des soins, il n'y paraîtra plus dans six semaines ou deux mois. Je m'en charge.

— Vous me jurez de le guérir ? repartit-elle avec une joie pétulante. Oh ! tant mieux ! mon cher Adolphe , je vous aimerai cent fois davantage !

— Diable ! diable ! est-ce que ce mauvais cavalier serait un ambassadeur ou un commissaire des guerres ?... Mais je ne me trompe pas, je le connais.

— Vous le connaissez, Adolphe ? interrompit-elle vivement. Ce doit être un jeune homme fort distingué, de bonne famille , recherché dans le monde ?

— Oui, sans doute , reprit le chirurgien avec une grimace inintelligible pour Charlotte, c'est un de mes amis, le capitaine Frédéric Moreau.

— Frédéric Moreau ! dit-elle en rassemblant ses souvenirs. J'avais une amie de pension de ce nom-là, Moreau !

— Vraiment ! c'est peut-être votre amie de pension qui est devenue capitaine de hussards : qu'en pensez-vous ?

— Juliette Moreau, qui était une petite blonde fadasse, a épousé depuis M. Albert Jodelet, fils de ma maîtresse de pension.

— Connu ! M. Jodelet, qui est veuf aujourd'hui par la grace de Dieu, est le beau-frère de notre capitaine ; que je promets de tirer d'affaire, pour vous faire plaisir ; mais vous le garderez chez vous jusqu'à ce qu'il soit transportable ?...

— Il restera chez moi tant qu'il voudra y rester !... Ah ! c'est là Frédéric Moreau dont j'ai souvent entendu parler par sa sœur ?... il est fort bien !

VII

Les Reconnaissances.

Charlotte de Massard avait installé dans sa propre chambre l'intéressant blessé qu'Adolphe de Lormeuil soignait avec toute la conscience d'un homme de l'art qui oublie l'individu pour ne voir que le mal. Adolphe de Lormeuil, en dépit de sa vie dissipée et de ses sen-

mens déshonnêtes, n'avait pas perdu encore l'instinct des devoirs de sa profession, et ce qu'il n'eût pas fait pour un ami ni pour une maîtresse, il le faisait pour un malade : il quittait le jeu et l'estaminet, pour venir panser Frédéric Moreau qui était hors de danger, mais dont l'état demandait des soins nombreux et attentifs. La cantatrice, dominée par une sympathie dont elle ne songeait pas à s'expliquer le but ni l'origine, avait voulu servir de garde à son hôte : pendant trois jours et trois nuits, elle n'avait pas quitté le chevet du jeune homme, qui, touché et confus de ces procédés délicats, exprimait sans cesse sa reconnaissance pour une si noble et si bienveillante hospitalité. Charlotte avait motivé le vif intérêt qu'elle lui témoignait avec un abandon involontaire, en se disant amie d'enfance de Juliette Moreau, et ce titre, qu'elle accompagnait de son nom de famille *mademoiselle de Massard*, empêcha Frédéric de concevoir aucune opinion défavorable au sujet d'une personne envers la-

quelle il avait contracté tant d'obligations. La cantatrice, depuis l'accident qui avait amené chez elle Frédéric Moreau, s'était fait céler inexorablement, afin d'éviter tout ce qui aurait pu éveiller les soupçons du blessé et lui inspirer l'envie de quitter au plus tôt une maison mal famée : vainement ambassadeur, commissaire des guerres et autres habitués du lieu, avaient intercédé et pesté à la porte, on leur répondait que Madame était mourante et qu'on ne recevait que son médecin. Carline avait même fait valoir ce prétexte pour ne pas chanter au *Te Deum* et à la chapelle de l'empereur, au risque d'être enlevée et mise à la Force, suivant les mœurs prevôtales du temps.

Dès que Frédéric Moreau était revenu à lui, après un évanouissement de plusieurs heures, il avait prié qu'on avertît son beau-frère, et l'on avait paru s'empresser de le satisfaire; mais Charlotte s'était bien gardée de hâter la venue d'Albert Jodelet, qu'elle craignait de rencontrer et dont elle redoutait l'influence sur le

blessé, qui se fût trouvé tout à coup désenchanté et honteux d'avoir été dupe. Albert Jodelet ne fut donc pas prévenu, et pendant deux jours Frédéric ne sut qu'augurer de la négligence de son beau-frère, qu'il savait au contraire si empressé et si affectueux : il écrivit lui-même une seconde lettre qui ne sortit pas de la maison de la cantatrice, et qui n'eut pas plus de résultat que celle qu'il supposait envoyée le jour même de l'accident. Il vint à penser que M. Jodelet était malade lui-même, ou bien avait quitté Paris momentanément ; son inquiétude véritable n'était pas tant le silence de son beau-frère que l'ignorance où pouvait être madame Dauron sur ce qui s'était passé : il n'osait pourtant écrire directement à cette dame, de peur de la compromettre, et il eût souhaité qu'Albert Jodelet fût son intermédiaire, pour rassurer les craintes que sa disparition avait sans doute inspirées à une amie si vraie et si sensible.

Enfin, son anxiété augmentant d'heure en heure au préjudice de sa guérison, il résolut

de faire savoir sa situation à madame Dauron, et de lui demander des nouvelles d'Albert Jodelet, qu'il supposait malade ou absent de Paris; ce ne fut pas sans embarras ni répugnance qu'il s'ouvrit à Charlotte, en réclamant d'elle une officieuse intervention auprès d'une femme, comme s'il eût déjà pressenti les espérances de son hôtesse, qui ressemblait à une geolière; mais cette confidence était nécessaire à son repos et à son rétablissement, car une fièvre lente le consumait et entretenait ses pénibles insomnies. Adolphe de Lormeuil, qui voyait l'inflammation prête à s'emparer des blessures, avait annoncé qu'il ne répondait plus de la vie du jeune homme, si celui-ci continuait à s'agiter et à perdre le sommeil. Cette sinistre prophétie mit hors d'elle-même la cantatrice, qui regretta de n'avoir pas envoyé la lettre adressée à Albert Jodelet, et qui se décida enfin à le faire appeler, pour tranquilliser l'esprit du blessé et pour prévenir toute récrimination de sa part. Néanmoins, elle se promit bien de conserver le plus

long-temps possible chez elle cet aimable officier qui se recommandait assez par sa figure et ses qualités de monde, sans avoir besoin d'être recommandé par le souvenir de sa sœur Juliette Moreau.

— Vous n'avez pas encore fermé l'œil cette nuit ? lui dit Charlotte qui s'était absentée le matin du sixième jour, afin d'écrire à M. Jodelet.

— J'ai fait des rêves affreux, répondit-il en soupirant, et pourtant je ne crois pas avoir dormi une minute. Je suis tellement inquiet !...

— Je ne chercherai pas à vous rassurer par des raisonnemens que vous avez faits sans doute, et qui n'ont pas abouti à vous donner un peu de calme, lequel vous serait pourtant bien nécessaire, comme l'a dit le chirurgien; mais tout à l'heure, pendant que vous étiez assoupi, je viens d'envoyer une nouvelle lettre à votre beau-frère.

— Que vous êtes bonne, Madame, et combien je vous devrai de reconnaissance ! Hélas !

je crains bien que cette démarche soit inutile comme les autres....

— Pourquoi donc en avez-vous si mauvaise opinion ? reprit timidement la cantatrice qui rougit des soupçons qu'elle croyait avoir inspirés.

— Parce qu'assurément mon beau-frère n'est point à Paris en ce moment, ou bien il faudrait donc qu'il fût bien malade, pour ne pas me le faire dire au moins !

— M. votre beau-frère est probablement à Paris, dit-elle en rougissant, mais il n'aura as reçu votre lettre... Les portiers et les domestiques sont si négligens !

— Vous savez donc que ma lettre ne lui a pas été remise ? je voudrais en être certain, cela me tranquilliserait un peu! Je vais lui récrire...

— Je pense que vous allez le voir avant une heure, car j'ai envoyé ma voiture qui ramènera plus vite ; après l'avoir vu, vous dormirez ?

— Je ne vous le promets pas, dit-il en souriant et en lui baisant la main; mon beau-frère

n'est pas la seule personne que j'aie besoin de voir.

— Quelle autre ? demanda-t-elle avec hésitation; pourquoi ne m'avez-vous pas dit de faire avertir cette personne ?

— C'est que j'avais peur de lui prêter à vos yeux un caractère qu'elle n'a pas, et j'ai balancé jusqu'à présent à vous confier..... A présent...

—Hé bien! à présent, reprit-elle étonnée de la réticence de Frédéric qui s'accusa d'indiscrétion et s'arrêta au premier début de sa confidence, confiez-moi que vous ne balancez plus?

— Je vous sais gré, Madame, de la bonne assistance que j'aurais trouvée près de vous; mais je crois pouvoir n'y pas recourir, puisque mon beau-frère....

— Je n'essaierai pas de deviner votre secret, un secret que vous préférez garder, dit-elle, partagée entre la curiosité et la crainte de l'apprendre; cependant, il est une sorte de secret que les femmes comprennent mieux que les

hommes, et j'aurais pu, comme femme, mettre plus d'adresse, sinon d'empressement, à remplir vos désirs.... ; car il s'agit sans doute d'une affaire de cœur, et cette personne que vous ne m'avez pas nommée....

— Je ne vous le cache pas, je lui suis sincèment attaché.... non seulement à cause du service qu'elle m'a rendu, de l'intérêt qu'elle me porte....

—Elle! cette personne est donc une femme ? interrompit-elle en déguisant mal son émotion qui se révélait au son tremblant de sa voix, à sa pâleur et à sa rougeur alternatives, aux élans de son sein et surtout au trouble inexprimable de ses regards pleins de larmes.

— Oui, répondit-il sans soupçonner le coup terrible qu'il portait à Charlotte, c'est une véritable amie, et j'ai eu tort de ne pas lui écrire aussitôt....

— Il en est temps encore, dit-elle vivement, voulez-vous lui écrire ? un de mes domestiques lui remettra votre lettre... Ah ! vous l'aimez ?...

— Je n'écrirai pas, ou je n'écrirai qu'à l'arrivée de mon beau-frère...Toute réflexion faite, j'écrirai : ayez l'extrême complaisance de me faire donner ce qu'il me faut....

— Moi ! une plume? du papier ? de l'encre ?.... J'aurais mauvaise grace à vous les refuser... Cependant le chirurgien a défendu que vous fissiez un mouvement....

— Oh! je ne bougerai pas plus qu'en ce moment; ma main seule agira et mon cœur... Mais qu'avez-vous donc, Madame? vous sentez-vous indisposée ?

—Non, reprit-elle, se faisant violence pour triompher du malaise qui l'avait forcée de s'asseoir, en se couvrant les yeux de sa main. Je suis sujette à des éblouissemens... Je vais sonner pour qu'on vous apporte de quoi écrire...? Pardonnez-moi, je n'aurais pas la force de me lever....

— Mon Dieu ! Madame, que je suis malheureux d'être cloué dans ce lit, sans pouvoir vous

être utile ! je voudrais ouvrir la fenêtre, vous conduire à l'air, vous donner des sels...

— Ce n'est rien du tout, répliqua-t-elle un peu remise par ces paroles affectueuses dont la reconnaissance animait l'accent : vous voyez, je suis dans mon état ordinaire... Vous m'avez fait du bien, sans le savoir, après m'avoir fait bien du mal fort innocemment.... N'en parlons plus !

— Au contraire; je vous ai fait du mal, dites-vous ? c'est impossible; en tout cas, ç'a été malgré moi, et je désavoue ce que j'ai pu dire...

—Vous n'avez dit que la vérité, et je ne vous en veux pas. C'est moi qui ai tort, pardonnez-moi !... il y a des sujets qui me blessent et m'attristent....

— J'ai beau récapituler ce que j'ai dit et chercher ce qui vous a blessée, j'avoue mon ignorance et je reste confondu autant qu'affligé....

— Vous êtes trop bon, M. Frédéric, dit-elle en lui serrant la main avec une vivacité qui

l'étonna ; n'en parlons plus, vous dis-je.... Elle est jolie ?

— Jolie ? répéta le jeune homme qui avait peine à rattacher cette question à la suite de l'entretien et qui présumait avoir mal entendu.

— Elle est jolie ? murmura mélancoliquement Charlotte de Massard, en levant les yeux vers une glace qui lui rappelait que sa figure ne devait craindre aucune comparaison.

— Vous parlez de la personne à qui je veux écrire ? Votre question, Madame, n'est pas indiscrète, attendu qu'on peut y répondre affirmativement.

— Est-elle blonde ou brune ? je parie qu'elle est blonde. Vous n'aimez pas les femmes brunes ?... Et ! comment se nomme-t-elle ?

— Je vous en ai trop dit ou pas assez, pour vous la nommer, quoique nous n'en soyons pas, elle et moi, au point que vous imaginez.

— Ce n'est pas votre maîtresse ? s'écria-t-elle avec une crudité d'expression qui sonna

mal pour la première fois aux oreilles de Frédéric Moreau.

— Ma maîtresse? Ah ! Madame, si vous la connaissiez, vous ne feriez pas de pareilles suppositions ! C'est entre nous une intimité qui commence pour la vie...

— Je suis bien curieuse, n'est-ce pas? mais je suis femme, et c'est une excuse suffisante qui répond à tout. Est-elle mariée ?

— Mariée? oui, mais son mari est absent depuis long-temps, et peut-être le sera-t-il long-temps encore. Vous vous préoccupez de choses auxquelles je n'ai jamais songé, vraiment !

— Je ne conçois pas qu'on aime une femme mariée ! dit-elle naïvement en s'apercevant à regret qu'elle avait complètement oublié sa toilette depuis qu'elle s'était faite garde-malade. Je donnerais beaucoup pour la connaître, cette personne !..... Permettez-moi, M. Frédéric, de quitter cet affreux négligé ? je serai de retour dans un moment, et nous reprendrons, si

vous voulez, une conversation qui m'intéresse, qui m'intrigue....

Elle laissa Frédéric Moreau fort étonné de l'importance qu'elle mettait à connaître le nom et la figure de la personne à laquelle il voulait écrire; il conclut de cet entretien que son hôtesse était d'une curiosité extrême, sans que ce défaut nuisît en rien à ses excellentes qualités de cœur; quant à celles de l'esprit, il était obligé de convenir avec lui-même qu'elles avaient peu d'apparence. Il en augura naturellement que cette dame, malgré son rang dans la haute société, devait à son éducation ce défaut de jugement qui annonçait aussi un caractère frivole et léger. Il savait seulement qu'elle était ancienne amie de pension de sa sœur, et comme il ne voyait pas de mari dans la maison où il se trouvait, il s'était persuadé sur-le-champ que le mari de cette femme riche et élégante n'existait plus. Mais quelques mots vulgaires échappés à Charlotte, dans leur dernier en-

tretien, devaient faire chanceler la bonne opinion qu'il avait d'elle; et, lorsque la femme de chambre, coiffée, parée et musquée comme sa maîtresse, entra pour s'informer s'il désirait quelque chose, il se mit à l'interroger au hasard, ne prévoyant guère à quels résultats le conduirait cette enquête détournée.

— Mademoiselle, vous êtes au service d'un ange? dit-il à Aurore, qui le regarda malicieusement et partit d'un éclat de rire.

— Un ange, Monsieur! répondit-elle avec cette envie qui l'excitait sans cesse à médire de Charlotte ; comment donc sont faits les anges, à votre avis?

—Je veux dire que votre maîtresse est remplie de bonté, reprit Frédéric déconcerté par l'accueil fait à son exclamation. Je ne la connais pas, ajouta-t-il en épiant le jeu de physionomie de cette soubrette perfide; mais, à l'humanité qu'elle m'a montrée, aux soins qu'elle me rend malgré moi, j'ai pu juger qu'elle avait

le meilleur cœur, et tout ce qu'on pourrait dire contre elle ne me convaincrait pas.

— Je me garderai bien de vous dire du mal de ma maîtresse, Monsieur, car je lui suis fort attachée, et j'ai chez elle de gros profits; mais je ne puis croire que ce soit de la bonté seulement qui l'ait engagée à vous recevoir, comme d'ailleurs vous le méritez.... ce n'est pas non plus de la méchanceté....

— Eh! qu'est-ce donc? Il y a peu de femmes du monde qui auraient mis autant d'empressement et de générosité à ouvrir leur porte à un étranger.

— Oh! la mine de Monsieur prévenait assez en sa faveur, et Madame s'est laissé prendre: du premier coup d'œil, elle connaît son affaire!

— Est-elle veuve, ou bien son mari est-il absent? S'il était ici, je l'aurais vu sans doute... Et son nom? je ne l'ai pas entendu nommer....

— Son nom? Charlotte ou Carline, à vo-

lonté, mais plutôt Carline, qui est notre nom de guerre. Quant au mari dont vous parlez, il voyage apparemment dans la lune.

— C'est-à-dire que mademoiselle de Massard n'est pas encore mariée? reprit Frédéric chez qui l'étonnement et le soupçon allaient croissant à chaque réponse de la femme de chambre. Carline, dites-vous? c'est une variante de Charlotte. Comment, cette demoiselle vit seule, sans sa mère, sans parentes ni amies?...

— Seule? oh! Monsieur, elle a toujours de la compagnie, je vous assure, et il faut que ce soit vous, pour qu'elle ait fait fermer sa porte aux habitués...

— En effet, mon séjour chez elle doit lui être bien incommode, quoiqu'elle soit trop polie pour me le dire.... Dès que je serai en état d'être transporté, demain, peut-être aujourd'hui, je la délivrerai d'une gêne que je lui ai causée bien involontairement; mais je conserverai, pour ses procédés à mon égard, une reconnaissance éternelle dont je me trou-

verais heureux de lui donner des preuves.

— Donnez-lui ces preuves, Monsieur? repartit Aurore avec un sourire expressif; vous la rendrez contente comme une reine : elle ne demande que ça.

La voiture de Charlotte entrait dans la cour, et la soubrette s'empressa de sortir de la chambre, au coup de sonnette de sa maîtresse, qui s'impatientait de ne pas la voir revenir et qui s'imagina que Frédéric Moreau se sentait plus malade. Ellefut rassurée par Aurore, qui lui répondit en ricanant que le jeune homme se disposait à dormir, et elle ordonna d'introduire au salon Albert Jodelet qui arrivait. Les doubles rideaux de soie et de mousseline interceptaient le peu de jour qui pénétrait dans cette vaste pièce à travers les persiennes fermées : Charlotte eut encore la précaution de tourner le dos aux fenêtres, de façon que sa figure restât complètement dans l'ombre. Elle avait réparé le désordre de costume, auquel

l'accident de son hôte et le rôle qu'elle remplissait auprès de lui depuis trois jours pouvaient seuls servir d'excuse à ses yeux ; elle s'était plu à rehausser sa beauté de toutes les recherches de la parure et de la mode ; mais, malgré le désir secret qu'elle avait de paraître avec avantage, elle ne se préserva pas entièrement de ce manque d'ordre et de goût qui résultait de son caractère insouciant et de ses habitudes de molle nonchalance : pour comble, elle s'était éclaboussée et tachée des pieds à la tête, en laissant tomber, dans sa précipitation à finir sa toilette, un flacon d'essences qu'elle employait pour une dernière ablution ; quant aux rubans dénoués, aux épingles omises, aux agrafes oubliées, il eût fallu un examen attentif pour les compter, et l'on ne remarquait pas davantage au premier coup d'œil la couleur dissemblable de ses souliers, l'un verd et l'autre brun, empruntés à deux paires différentes. Cependant, en dépit de ces négligences de détails, l'ensemble était encore fort satisfaisant,

et Charlotte avait surtout en elle cet attrait indéfinissable qui ne réside pas seulement dans la physionomie, dans le regard et dans le sourire, mais qui s'exhale pour ainsi dire de toutes les graces d'une femme et qui anime tous ses mouvemens, jusqu'à ceux de son sein sous l'étoffe la moins transparente : sa démarche lente et cadencée, son port de tête mollement inclinée et même les contours flottans de sa robe sur ses hanches, éveillaient mille idées de rêveuse volupté, et causaient à l'ame une espèce de titillante fascination.

— Où est-il? où est-il? s'écria en entrant Albert Jodelet, impatient de voir et d'embrasser son beau-frère : ce pauvre Frédéric!

— Je vais vous conduire tout à l'heure près de lui? répondit Charlotte qui était allée à sa rencontre et qui le reconnut seulement au son de sa voix, l'obscurité qui régnait dans l'appartement ne permettant pas de distinguer ses traits. Je vous prie de vous donner la peine de vous asseoir.

— Mais, Madame, Frédéric?... reprit-il en cherchant dans l'ombre si le blessé n'était pas sous ses yeux. A qui ai-je l'honneur de parler?

— C'est moi, Monsieur, qui ai eu le bonheur de recevoir dans ma maison votre ami ou plutôt votre beau-frère, répliqua-t-elle heureuse de n'être pas reconnue.

— Ah! Madame, s'écria-t-il avec une chaleur qui démentait son flegme ordinaire, ma reconnaissance vous est acquise, et je voudrais pouvoir vous la prouver.

— Hé bien! dit-elle presque naïvement, prouvez-moi-la, M. Albert? voici justement une belle occasion de le faire, et je serai encore votre obligée.

— Vous me connaissez donc, puisque vous connaissez mon nom? dit-il en se demandant à part lui s'il ne la connaissait pas aussi. Qui êtes-vous, Madame?

— Je suis.... cela n'importe pas! Je sais votre nom, parce que M. Frédéric me l'a dit;

mais je vous supplie de ne pas essayer de me reconnaître...

— En effet, il me semble que votre voix ne m'est pas étrangère, dit-il en s'approchant assez pour la voir ; assurément, Madame, ce n'est pas la première fois...

— Comment ! vous me reconnaissez ? dit-elle, toute joyeuse de ce qu'elle attribuait à la conservation de sa beauté et retrouvant alors son ancienne familiarité avec le fils de sa maîtresse de pension. Je ne suis donc pas du tout changée ? Oui, c'est moi, c'est bien moi, Charlotte de Massard....

— Charlotte de Massard ! répéta Albert Jodelet qui avait gardé autant d'aversion que de défiance contre cette dangereuse syrène et qui n'ignorait pas les circonstances de l'arrestation de la complice de Cristellini. Pardonnez-moi, Madame ; mais je crois qu'il y a erreur : vous seriez...

— Cette petite Charlotte qui vous aimait comme une folle, à la pension de votre mère, et

que vous n'aimiez pas, farouche mathématicien....

— Je me rappelle, je crois me rappeler.... dit Albert mécontent et embarrassé de cette rencontre. Vous êtes mariée sans doute, et votre mari ?....

— Fi donc! un mari! non, M. Albert, je suis et je resterai libre, Dieu merci! J'aurais peut-être fait la folie de vous épouser, si vous l'aviez voulu....

— J'ai épousé Juliette Moreau et je l'ai perdue après deux ans de mariage! murmura-t-il en soupirant à ce triste souvenir.

— J'avais appris cette mort et j'y ai pris vivement part, croyez-le bien ; car Juliette était une bonne personne, douce, tranquille, un ange enfin.

— Je vois que vous ne l'avez pas oubliée, reprit-il attendri et mieux disposé pour Charlotte. Hélas! quelle perte irréparable j'ai faite!

— Vous n'avez pas d'enfans? dit machinalement mademoiselle de Massard qui parlait et

agissait au hasard, comme si elle se fût dirigée avec une adroite politique.

— Non, par malheur, répondit Albert Jodelet qui ne songeait déjà plus à ses fâcheuses préventions contre Charlotte : un enfant aurait aidé à me consoler.

— Quel modèle de mari vous faites ! s'écria-t-elle ingénûment : quoi ! depuis un an, deux ans et plus, vous n'êtes pas encore consolé ?

— Je ne le serai jamais, dit-il tristement, car je puis seul apprécier tout ce que j'ai perdu en la perdant... Et Frédéric ? quel est cet accident que vous m'annoncez dans votre lettre ? Cet accident est donc bien grave, pour qu'il n'ait pu me donner de ses nouvelles depuis trois jours !

— Il pouvait être plus grave, mortel : M. Frédéric est tombé de cheval sur un tas de pierres, et sa chute a été terrible !

— Terrible ! il est blessé ? dangereusement blessé ? Madame, je vous conjure de ne pas

me faire attendre plus long-temps : il faut que je le voie !

— Vous allez le voir, M. Albert, et votre arrivée le réjouira, j'en suis certaine; car, depuis ce fatal évènement, il ne fait que parler de vous...

— Pourquoi ne m'avoir pas averti plus tôt ? Si vous aviez prévu quelle serait mon inquiétude, vous vous seriez empressée de la faire cesser ! Le premier jour, j'ai pris patience et je n'ai pas manqué de prétexte pour excuser cette absence imprévue ; mais, le jour suivant, ne recevant pas de nouvelles...

— Est-il vrai qu'on ne vous ait pas remis la lettre de M. Frédéric ? s'écria-t-elle en femme exercée à mentir : et l'exprès que j'ai envoyé avant-hier ?

— Je n'ai vu personne, je n'ai reçu aucune lettre, excepté celle que vous m'avez adressée ce matin, et je n'ai pris que le temps d'écrire à madame Dauron...

— Madame Dauron! répéta Charlotte qui

changea de visage sous l'impression de la surprise, de la haine et de l'inquiétude : qu'avez-vous donc écrit à Cécile ?

— Que Frédéric était retrouvé enfin et que j'allais le voir...C'était un devoir d'amitié et un témoignage de gratitude ; car depuis trois jours que mon beau-frère avait disparu, madame Dauron ne cessait de me faire demander si je n'avais pas de nouvelles, outre les démarches nombreuses qu'elle entreprit, de son chef, à la police ; elle était vraiment plus en peine que moi-même, parce qu'elle craignait, disait-elle, que Frédéric ne fût retourné secrètement à l'armée.

— Cette crainte provenait d'un intérêt quelconque, reprit Charlotte, qui n'osait manifester son dépit et ses regrets. J'étais loin de penser que M. Frédéric fût aussi lié avec madame Dauron ! J'en suis fâchée... Oh ! j'en suis très-fâchée... pour lui !..... Cécile est méchante ; elle a mauvais cœur... et M. Frédéric a l'air si bon !

— C'est le meilleur des êtres et le plus noble

par ses sentimens; mais je vous assure que madame Dauron n'est pas méchante comme vous dites; elle est seulement dominée par sa tête plutôt que par son cœur, et son cœur est excellent... Pardonnez-moi, Madame : je voudrais voir mon beau-frère, qui ne le désire pas moins...

— Un mot encore, M. Albert, dit-elle en l'arrêtant par le bras : je vais vous conduire moi-même chez notre malade, pour qui j'ai eu les soins d'une sœur; je ne demande qu'une seule récompense, et c'est de vous que je l'attends; puis-je l'espérer de votre discrétion ?

— Ce que vous avez fait pour mon beau-frère, Madame, vous répond d'avance de mon empressement à vous être utile ou agréable en toute occasion.

— Alors, promettez-moi de ne lui rien dire de ce que vous sauriez sur mon compte ? promettez-moi... de ne pas me montrer à lui sous un jour défavorable ?

— Madame !.... Je ne sais rien sur votre

compte, et quand bien même il y aurait quelque chose de fâcheux à en dire, l'honneur me prescrirait de le taire.

— Ah! que vous êtes obligeant, M. Albert! j'avais donc raison d'espérer que vous ne me feriez pas tort! Ainsi, vous ne direz pas de mal de moi à M. Frédéric?

Charlotte fut ravie de la promesse d'Albert Jodelet, qui n'aurait pas eu besoin de recommandation spéciale pour comprendre ce qu'il devait d'égards à une femme, envers qui son beau-frère était engagé désormais par la reconnaissance : d'ailleurs, Albert, bienveillant et réservé de caractère, eût été incapable de prononcer une parole qui pût nuire à quelqu'un. Il suivit mademoiselle de Massard auprès du blessé, qui regarda, en le voyant entrer, s'il n'était pas accompagné de madame Dauron. Frédéric soupira, lorsqu'il fut certain qu'Albert Jodelet arrivait seul. Leur entrevue ne laissa pas que d'être touchante, et Frédéric exprima avec chaleur

tout ce que l'hospitalité de Charlotte lui avait inspiré de vive gratitude. Charlotte se trompa d'autant plus aisément qu'elle se plaisait à se tromper sur la nature des sentimens que lui portait son hôte, et elle oublia tout-à-fait les inquiétudes qu'elle avait tirées des relations de Cécile avec ce jeune homme. En passant devant une glace et en y jetant un coup d'œil complaisant, elle s'était persuadée que madame Dauron n'avait dans sa figure et dans son esprit rien qui fût digne de faire naître une passion.

— Albert, dit Frédéric après être entré dans tous les détails désirables sur son accident, vous ne me parlez pas de notre amie ?

— Madame Dauron ? reprit M. Jodelet, qui ne remarquait pas l'émotion produite à ce nom seul chez mademoiselle de Massard. Je lui ai fait savoir tout à l'heure que vous étiez ici.

— Ah ! tant mieux ! répliqua-t-il avec une satisfaction qu'il n'eut pas l'idée de dissimuler

vis-à-vis de Charlotte, qui rougissait et se troublait.

— C'est elle! s'écria mademoiselle de Massard, qui avait entendu une voiture s'arrêter devant la maison, et qui se trouva fort indécise en présence de cette situation critique.

— Non, ce ne peut pas être elle, dit tranquillement Albert Jodelet : à peine si ma lettre lui est parvenue maintenant ; mais elle viendra sans doute demain.....

— Oh! c'est elle! repartit vivement Frédéric Moreau, qui écoutait le murmure indistinct d'un colloque entamé dans l'antichambre : je reconnais sa voix!

— Il serait imprudent à vous de la voir, mon cher Monsieur, objecta Charlotte, que la présence d'esprit abandonnait : le chirurgien a recommandé que vous ne vissiez personne, surtout avant que la fièvre ne soit passée. Il m'a même confié que ce ne serait pas sans danger pour vos jours...

— Il faut absolument que je la voie, ne se-

rait-ce qu'un moment! J'entends d'ici qu'on lui refuse l'entrée de cette chambre. Je la verrai, n'eussé je qu'une heure à vivre! Madame, je vous supplie de donner ordre qu'on l'introduise...

— Mais le médecin, mon ami? répliqua M. Jodelet, qui approuvait la raison de prudence, et qui appuyait, sans le vouloir, la jalouse résolution de Charlotte.

— Tous les médecins du monde ne m'empêcheraient pas de recevoir madame Dauron! dit vivement Frédéric en s'agitant dans son lit, sans tenir compte de l'immobilité complète qui lui était prescrite pour sa guérison. D'ailleurs, sa vue me fera plus de bien que de mal... Mon Dieu! comme on la fait attendre!

Mademoiselle de Massard n'osa pas s'opposer davantage à une volonté si nettement exprimée. Elle craignit aussi que la contrariété n'aggravât l'état du blessé, et que de plus longs refus donnassent à Frédéric sujet de ré-

fléchir, de se défier, et peut-être de hâter le moment où il pourrait se faire transporter chez lui. Charlotte ne redoutait rien tant que de voir son hôte lui échapper, et elle s'empressa de vaincre ses répugnances pour aller à la rencontre de madame Dauron, qui était sur le point d'en venir à une véritable lutte pour pénétrer auprès du malade. Plus elle mettait d'obstination à être admise auprès de Frédéric Moreau, plus Aurore déployait d'adresse et d'énergie pour la retenir à la porte : la logique d'Aurore était pourtant presque épuisée, lorsque sa maîtresse lui vint en aide.

— Quel est ce bruit ? dit Charlotte, affectant de ne pas reconnaître Cécile, afin de ne pas être reconnue par elle : que demande Madame ?

— Je demande à voir M. Frédéric Moreau, qui est dans cette maison, répondit madame Dauron, trop préoccupée de l'objet de sa visite pour regarder en face son ancienne enne-

mie de pension : puisque M. Frédéric est ici, je ne conçois pas les difficultés qu'on me fait, comme pour m'éconduire, contre son intention sans doute.

— Prenez-vous-en au médecin, qui a ordonné le plus grand calme pour notre cher et intéressant blessé ? dit perfidement Charlotte.

— Blessé ! s'écria Cécile avec un cri de douleur et d'effroi : Frédéric blessé ! Eh ! comment blessé ? par qui ? Quel est le misérable qui lui a fait cette blessure ?

— Son cheval, qui l'a jeté sur des pierres, où il s'est gravement mutilé en tombant, reprit Charlotte qui sentait fermenter sa haine à l'aspect de Cécile.

— Frédéric blessé ! répétait madame Dauron, que cette nouvelle avait mise hors d'elle-même : et cette chute de cheval a donc été bien grave ? les blessures sont-elles dangereuses ?

— Oui, Madame, répliqua mademoiselle de Massard qui eut encore l'espoir d'écarter

sa rivale : le chirurgien a défendu expressément l'entrée de la chambre...

— Vous y étiez bien, vous! interrompit Cécile, qui fixa ses yeux pleins de larmes sur cette femme, qu'elle avait prise jusque-là pour une servante. Charlotte! dit-elle, en reculant de surprise et d'antipathie : la complice de Cristellini! Dans quelle caverne me trouvé-je? où suis-je?

— Chez moi, Madame! repartit mademoiselle de Massard, que sa colère fit sortir de sa nonchalance ordinaire, et qui s'arma d'un regard dédaigneux et menaçant.

— Je voudrais déjà être hors d'ici! je voudrais n'y être jamais venue! mais, Dieu soit loué! je n'y demeurerai pas long-temps!... Veuillez, Madame, établir le compte des frais que l'accident de M. Frédéric vous a occasionés, et réclamer en argent le prix du service que nous vous devons? Tout vous sera payé à l'instant, et ma voiture, qui est à votre porte,

emmènera chez moi le blessé, que je ferai soigner chez moi.

— Madame ! répliqua Charlotte avec un ressentiment concentré qui enflammait ses prunelles, je m'opposerai à un enlèvement qui serait funeste à la personne que j'ai recueillie dans ma maison, et envers laquelle j'ai, par cela même, contracté des obligations que vous ne paraissez pas comprendre.

— M. Frédéric ne restera pas chez vous une heure de plus ! répondit Cécile, animée par la haine autant que par la jalousie. Vous n'avez rien à prétendre, Mademoiselle, puisqu'on vous paie tout, sans marchander ? Présentez seulement votre mémoire !

Madame Dauron, en achevant ces mots insultans, repoussa Charlotte qui lui barrait le passage, la confondit d'un regard de mépris railleur, et se précipita dans la chambre de Frédéric Moreau qui l'appelait.

VIII

Les Arrêts forcés.

Charlotte n'osa pas suivre Cécile qui l'eût forcée à rougir devant l'homme qu'elles aimaient toutes deux ; mais elle colla son oreille à la serrure pour écouter ce qui pourrait la concerner dans l'entretien que madame Dauron engagea pétulamment avec Frédéric,

après les premiers complimens de condoléance.

— Mon pauvre Frédéric! lui dit-elle en le considérant avec amour et en versant des larmes de joie : je vous retrouve enfin !... Je m'étonne d'être encore vivante !

— Eh quoi ! reprit-il, abusé par ces paroles, et déjà inquiet d'un malheur imaginaire : auriez-vous éprouvé aussi quelque accident, couru quelque danger ?

— Sans doute, répondit-elle froidement : j'ai failli deux ou trois fois me donner la mort, tant j'étais désespérée de votre disparition subite et inexplicable !

— Veus seriez la mère, ou la femme, ou la sœur de Frédéric, repartit Albert Jodelet qui prenait en pitié cette exaltation, que vous n'eussiez pas montré plus de désespoir !

— Dieu merci ! il n'est rien arrivé! s'écria le jeune homme, qui avait compris la pensée de Cécile, et qui lui baisait la main avec re-

connaissance : je me suis seulement un peu maltraité sur des pierres, qui n'ont guère amorti ma chute; mais, dans deux ou trois jours, il n'y paraîtra plus, c'est-à dire que je serai transportable.

— Vous resterez encore deux ou trois jours dans cette maison ? objecta madame Dauron avec une sorte de terreur. Deux ou trois jours chez cette fille, ô mon Dieu!

— Je n'ai pas à me plaindre, je vous assure; c'est un bonheur pour moi d'avoir été reçu dans cette maison, lorsque j'étais sans connaissance et que l'on me croyait mort; on n'aurait jamais pu me ramener, dans l'état où j'étais, jusqu'à Paris; et depuis que l'hospitalité m'a été si généreusement accordée, je ne saurais vous dire quels ont été les soins et l'obligeance de cette dame, qui n'a pas voulu me quitter....

— Elle ne vous a pas quitté ! répéta tristement madame Dauron avec un air de reproche

plaintif : ah ! cette fille ne vous a pas quitté, Monsieur !

— Vous confondez, reprit Frédéric qui crut s'être mal expliqué : ce n'est pas la femme de chambre, mais la maîtresse qui veillait auprès de moi.

— Je ne sais laquelle des deux est d'une condition inférieure ; mais je vois avec peine que vous n'avez pas deviné quelle était cette créature.

— Elle m'a dit qu'elle avait été l'amie de ma sœur à la pension de madame Jodelet, et je ne lui ai pas demandé de plus amples détails, je l'avoue.

— Oh ! cette malheureuse n'eût pas hésité à vous dire qu'elle était fort considérée dans le monde, quoiqu'elle soit chassée du monde pour toujours !

— Est-il possible ? qu'a-t-elle donc fait ? Je vous certifie qu'elle s'est conduite à mon égard avec une délicatesse et une sensibilité...

— Comédie pitoyable ! Si elle avait eu du

cœur, elle se serait tuée plutôt que de vivre de son déshonneur. N'avez-vous pas reconnu Charlotte, Albert ?

— Charlotte ? répondit Albert Jodelet, fidèle à la promesse qu'il avait faite à mademoiselle de Massard : je me souviens de ce nom-là ; mais voilà tout.

— Vous avez alors une pauvre mémoire ! Quoi ! vous ne vous rappelez pas cette fille qui était si fière de la noblesse et de la fortune de son père, quoique ce père, qu'on appelait M. de Massard, fût un nègre affranchi et enrichi à la Guadeloupe ? Rappelez-vous Charlotte, avec qui j'étais toujours en querelle, dans le pensionnat de votre mère, et qui devint amoureuse de vous, sans que vous eussiez jamais songé à elle ? La mémoire vous revient, n'est-ce pas ?

— J'ai bien un souvenir confus, mais si confus, que je serais fort en peine de dire... Charlotte !... Tenez, c'est le nom qui vous trompe.

— Non, non, je ne me trompe pas ; et

vous devriez vous souvenir au moins de cette créole dévergondée qui avait formé le projet de vous enlever , un soir que vous la meniez au bal chez mon père? Allons, un peu de bonne volonté, et vous raconterez aussi bien que moi à M. Frédéric les aventures galantes et libertines qui auraient envoyé la complice de l'escroc et faussaire italien Cristellini sur les bancs de la cour d'assises...

— Il y a erreur de personne et de nom, assurément, dit Frédéric Moreau cédant à un mouvement de gratitude pour son hôtesse; car j'ai eu tout le temps nécessaire pour la juger et l'apprécier : elle est aussi distinguée dans ses manières que dans ses sentimens , dont j'ai fait l'épreuve...

— Charlotte, distinguée! une cantatrice de la chapelle de l'empereur! une fille entretenue! une infâme qui aurait dû figurer en justice!

— Madame! s'écria mademoiselle de Massard, qui ouvrit tout à coup la porte, et pa-

rut sur le seuil, pâle et tremblante : êtes-vous venue chez moi pour m'insulter ?

— Madame, je vous supplie de ne pas poursuivre cette déplorable agression ! dit Frédéric Moreau à madame Dauron, en lui serrant la main avec force.

— Madame, reprit Albert Jodelet, qui s'adressa poliment à mademoiselle de Massard, je vous prie de n'avoir pas égard à ce qui s'est dit ici, par suite d'une erreur que nous déplorons tous, et que Madame regrette surtout d'avoir soutenue trop long-temps, car il est certain que vous n'êtes pas...

— Je suis Charlotte de Massard, répliqua-t-elle écumant de colère, et je n'ai donné à personne le droit de me demander compte de ma conduite.

— Frédéric, ma voiture est en bas, dit madame Dauron, qui fit semblant de n'avoir ni vu ni entendu Charlotte en lui tournant le dos : je vais faire monter mes domestiques, qui vous transporteront dedans, et nous vous

ramènerons à Paris, où les premiers médecins...

— Je vous ai prévenue, Madame, que M. Frédéric ne sortirait pas de ma maison, interrompit mademoiselle de Massard en s'approchant du blessé qui du regard lui demandait pardon de cette scène fâcheuse et inévitable ; vos gens, Madame, n'entreront chez moi qu'avec ma permission.

— Voilà une incroyable prétention, mademoiselle de Massard ! s'écria Cécile avec un rire étouffé, qui n'était qu'une expression déguisée de la fureur : voulez-vous essayer de retenir chez vous Monsieur de vive force ? C'est le pendant de l'enlèvement d'Albert dans un fiacre.

— Madame ! dit d'une voix sourde Charlotte, qui leva la main contre sa rivale : ne m'outragez plus devant M. Frédéric !

— Madame ! au nom du Ciel ! disait le blessé, qui prévoyait les extrémités où ces deux implacables ennemies pouvaient se porter, et qui s'efforçait de s'interposer entre elles avec des gestes et des regards supplians :

Mesdames, vous me désolez ! je gémis d'être cause...

— Cécile, vous avez tort! reprenait Albert Jodelet, qui se plaça de manière à empêcher une collision imminente.

— J'ai tort! moi, j'ai tort, dites-vous? répliqua Cécile, poussée à bout par cette maladroite intervention; j'ai tort d'exiger que M. Frédéric sorte de la maison d'une prostituée! Et vous, Frédéric, direz-vous aussi que j'ai tort?

— Quels droits avez-vous sur M. Frédéric, pour l'emmener malgré lui et malgré moi? repartit Charlotte exaspérée.

— Ce n'est pas vous qui l'emmènerez, Cécile? disait Albert Jodelet en les empêchant de se rejoindre; ce n'est pas vous qui le retiendrez, Charlotte? mais c'est l'état où il se trouve qui décidera seul de l'opportunité du transport. Le chirurgien doit-il bientôt venir?

— Frédéric, lui dit madame Dauron avec solennité, vous opposez-vous à ce que je vous

délivre de cette odieuse prison où l'on se flatte de vous garder?

— Madame, répondit le jeune homme d'un accent mélancolique, si j'en avais la force, je me lèverais pour vous accompagner à l'instant.

— Monsieur, dit à son tour mademoiselle de Massard irritée de la préférence qu'on semblait accorder à Cécile, vous n'êtes pas le maître de disposer de votre vie que vous m'avez confiée, et je vous déclare qu'on ne vous déplacera point avant que le chirurgien ne l'ait permis.

— Je me range tout-à-fait du parti de Madame, ajouta Albert Jodelet, qui crut le débat terminé et se rassit en promenant sa canne en lignes géométriques sur le parquet : or, la jambe étant fracturée en deux endroits, il est important que le blessé conserve un repos absolu.

— Un repos absolu pendant quinze ou vingt jours, répéta Charlotte en contemplant son

prisonnier avec l'orgueil et la joie de la propriété.

— Quinze jours! repartit Cécile dont la jalousie se ravisa de plus belle; Frédéric respirerait pendant quinze jours le même air que cette fille!

— Madame! dit Charlotte courroucée, qui s'imaginait avoir déterminé en sa faveur la préférence de Frédéric Moreau, taisez-vous!

— Que je me taise! savez-vous à qui vous parlez de ce ton d'autorité, insolente? Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?

— Tenez, malhonnête princesse! s'écria mademoiselle de Massard en la frappant au visage : voilà ce qui n'est pas commun entre nous, un soufflet!

— Un soufflet! à moi, un soufflet de cette main! dit madame Dauron saisie de crispations nerveuses qui la firent tomber en syncope sur un fauteuil.

— Quelle horreur! murmura Frédéric, qui, ne pouvant aller au secours de Cécile, se cou-

vrit la figure de ses deux mains pour ne pas voir ce qui se passait.

— Avez-vous pu vous emporter à cet excès! dit Albert Jodelet, indigné, en arrêtant le bras de Charlotte, qui s'apprêtait à employer la violence une seconde fois.

— Elle! elle! disait, en gémissant et en se tordant les mains, madame Dauron, qui ne se fût jamais laissée aller à des voies de fait inexcusables. J'en mourrai! moi, frappée par une fille publique! moi insultée, déshonorée en présence de tout ce que j'aime au monde! Frédéric, vous me vengerez!

— Que je suis malheureux d'avoir vu cela! s'écriait le jeune officier à qui la brutalité de mademoiselle de Massard avait inspiré du dégoût et de l'indignation. Que je suis malheureux de ne pouvoir quitter une maison souillée par de semblables scènes! une femme porter la main sur une autre femme!

Mademoiselle de Massard était cependant

très-satisfaite d'elle-même, puisque cet acte de grossière vengeance l'avait débarrassée momentanément d'une rivale impérieuse qui n'eût pas souffert que Frédéric Moreau passât la nuit dans cette maison. Or, madame Dauron avait été comme foudroyée par le mauvais traitement auquel Charlotte eut recours, afin de lui fermer la bouche : à l'étonnement succédèrent la stupeur et la rage ; elle ne pleurait pas, mais elle grinçait des dents, elle s'égratignait le visage, elle se mordait les doigts, elle marmottait des mots et des phrases sans suite, remplies d'amertume et de fureur. Enfin, elle poussa de grands cris et lutta contre une épouvantable attaque de nerfs, terminée par un évanouissement complet qui la laissa comme morte, étendue raide et froide sur le parquet. Charlotte triomphait; Frédéric et Albert échangeaient des regards de compassion et des signes de ressentiment. Charlotte sonna et commanda d'emporter Cécile évanouie dans sa voiture. Albert Jodelet, scandalisé et affligé

du pénible spectacle qu'il avait eu sous les yeux, tendit la main à son beau-frère, lui dit quelques mots à voix basse et sortit de la chambre en silence derrière les domestiques qui emportaient madame Dauron dans leurs bras.

— Madame, dit Albert avec un accent de profonde tristesse à Charlotte de Massard, ce que j'ai vu aujourd'hui vous a plus rabaissée dans mon esprit que tout ce que je savais !

— M. Albert, vous serez toujours le bienvenu chez moi, répondit-elle d'un air enjoué; mais conseillez à cette femme de n'y revenir jamais!

— Je reviendrai avec un médecin, pour vérifier s'il est vrai que mon beau-frère soit intransportable, et j'agirai en conséquence.

— Je donnerais beaucoup pour que M. Frédéric ne fût pas entré ici! il est de votre famille et il me portera malheur certainement, à votre exemple; car vous seul êtes cause de tout ce qui m'est arrivé de funeste, depuis

ce bal chez M. Roland où je rencontrai Cristellini, qui m'enleva, parce que vous aviez refusé de m'enlever une heure auparavant. Je vous aimais alors, M. Albert, et maintenant, c'est votre beau-frère que j'aime!

Albert Jodelet n'entendit pas cet aveu naïf, ou n'y fit aucune attention, occupé qu'il était de l'inquiétante situation de Cécile, qui ne donnait pas signe de vie : il monta dans la voiture où elle fut déposée, et il la reconduisit chez elle, sans que son évanouissement eût cessé. Le médecin, qui fut appelé à la hâte, ne parut pas rassuré sur les suites probables d'une indisposition résultant de la terrible secousse morale qu'elle avait reçue : le sang affluait au cerveau et en gonflait tous les vaisseaux dont la moindre rupture devait produire un épanchement mortel. On combattit avec succès les préludes de cette affection organique, qui pouvait aussi engendrer la folie, et, vingt-quatre heures après une crise qui fut tout intérieure,

Cécile se réveilla comme d'un lourd sommeil, accablée de fatigue, presque dénuée de mémoire, sans force vitale, sans énergie et sans pensée. Elle resta plusieurs jours dans cet anéantissement complet, dans ce découragement général : seulement, ses larmes la soulageaient un peu, en coulant avec abondance et en ne tarissant pas. La scène douloureuse qui était l'origine de sa maladie lui revenait incessamment à l'esprit, mais dans un vague lointain, à travers des nuages fantastiques qui prêtaient des couleurs et des formes étranges aux objets : elle voyait, dans cette série de rêves successifs, le triomphe continuel de sa rivale qui l'outrageait à plaisir, en présence de l'homme qu'elle aimait. Le médecin, qui la soignait avec toute la prudence exigée par sa position délicate, croyait bien que la malade perdrait entièrement la raison.

Mais, au bout d'une semaine, son état s'améliora visiblement : elle se souvint de Frédéric Moreau qu'elle avait laissé à la merci de

mademoiselle de Massard, et elle n'eut plus d'autre idée que de le tirer du piége où elle le supposait engagé. Elle était encore si faible de corps et si mal servie par ses facultés intellectuelles, qu'on n'eût pas osé la quitter un moment; cependant, elle ne parlait que de faire une descente à main-armée chez la cantatrice, ainsi que dans les jardins d'Armide, pour rendre la liberté et l'honneur à la malheureuse victime de l'enchanteresse. C'était encore un dernier vestige de folie. Albert Jodelet, qui avait visité tous les jours son beau-frère au bois de Boulogne et qui ne s'était plus rencontré avec Charlotte, honteuse de sa conduite forcenée, fournissait des nouvelles du blessé à madame Dauron, qu'on eût dit moins en peine de la santé de Frédéric que de sa résidence dans la maison d'une femme galante : Albert répondait toujours que le chirurgien se montrait de plus en plus opposé au déplacement du blessé qui avait failli être estropié pour sa vie, et dont la guérison marchait au but. Enfin, Cécile,

qui était à peu près revenue à son état normal, demandait à voir Frédéric et annonçait la ferme volonté de l'aller chercher de nouveau chez Charlotte, qui l'enchaînait probablement, lui facile et reconnaissant, dans un cercle inextricable d'intrigues et de ruses de coquetterie. Albert Jodelet essayait inutilement de la dissuader d'une tentative qui ne pouvait tourner qu'à sa honte, tant que les oracles de la chirurgie favoriseraient le complot de mademoiselle de Massard. Adolphe de Lormeuil, pour plaire à celle-ci, qui lui payait en espèces sonnantes ses services de toute nature, avait consenti à reculer indéfiniment le jour où Frédéric Moreau pourrait être transporté sans inconvénient. Frédéric se traînait pourtant avec des béquilles autour de sa chambre, et se transportait lui-même assez gaillardement d'un fauteuil à l'autre, sans se soucier de l'ordonnance doctorale.

Ce jeune homme, qui ne comprenait pas pourquoi le chirurgien refusait de le laisser partir,

commençait à s'attrister beaucoup de l'espèce de captivité qu'il était forcé de subir : il avait plus que jamais hâte de quitter la maison et surtout la tutelle souvent indiscrète de Charlotte, qui prenait racine auprès de lui, même aux heures où il eût souhaité être seul. Par suite de la surveillance indirecte qu'exerçait sur ses actions cette gardienne intéressée, il osait à peine écrire à madame Dauron, car il remarquait que mademoiselle de Massard en avait aussitôt le pressentiment et ne cessait de pleurer, de soupirer et de se plaindre, jusqu'à ce que la lettre fût écrite : encore, cette lettre devait-elle être fréquemment détournée de sa destination, puisqu'il résolut de ne confier qu'à son beau-frère celles qu'il adresserait à Cécile, dont il avait appris avec douleur la soudaine et grave maladie. Mademoiselle de Massard gênait aussi, par sa présence et son espionnage, les relations d'Albert Jodelet et de Frédéric, en sorte qu'Albert avait dû faire entendre des paroles presque sé-

vères, qui ne servirent qu'à irriter la jalousie de Charlotte en réveillant sa défiance : elle s'imagina que M. Jodelet était l'agent complaisant d'un commerce amoureux entre son beau-frère et madame Dauron, quoiqu'elle fût informée de la situation alarmante de Cécile, atteinte d'une affection cérébrale qui pouvait causer l'aliénation ou la mort. Mademoiselle de Massard, pénétrée de la réalité de ses soupçons à l'égard des visites journalières d'Albert Jodelet, inventa une foule de prétextes pour abréger la longueur de ces visites et même pour les rendre à peu près impossibles : elle dictait elle-même les prescriptions du chirurgien qui ordonnait tour à tour le silence, l'immobilité, les bains, le sommeil, en un mot, tout ce qui était susceptible d'écarter Albert et de le taxer d'importunité. Albert Jodelet ne désirait donc pas moins que Frédéric la fin de cette quarantaine, hérissée de mille contrariétés pour le malade comme pour les personnes qui venaient le voir. Quant à Adolphe

de Lormeuil, il devinait bien les motifs de Charlotte pour retenir son hôte, mais il n'était pas jaloux d'elle, et d'ailleurs il se trouvait dans une veine de jeu assez contraire pour ne négliger aucun moyen de se ménager des ressources fréquentes dans la prodigalité de cette généreuse amie.

Cependant Frédéric ne se défendait pas de quelques bons sentimens pour son aimable et tendre geolière, sentimens qu'une jeune et belle femme ne manque guère d'inspirer à un homme dans un tête-à-tête presque continuel, sentimens auxquels se joignaient ceux de la reconnaissance. Il est vrai que le souvenir de la violence à laquelle Charlotte s'était portée contre madame Dauron se représentait sans cesse à la mémoire de Frédéric Moreau, comme pour lui conseiller de prendre fait et cause en faveur de la dernière, qui n'avait pas moins de droits à sa gratitude et à son attachement. Mais la condition de ces deux personnes semblait devoir le déterminer à se partager entre

elles, de manière à donner un amant à l'une, à l'autre un ami. Néanmoins, ce partage ne lui paraissait plus possible, quand il interrogeait son cœur sur la véritable nature de l'affection qu'il avait vouée à Cécile, à cette ardente protectrice qui demandait à le conduire par la main dans la carrière de la fortune et des honneurs. Il était donc impatient de sortir de cette fausse position, en sortant de la maison de mademoiselle de Massard qu'il se promettait de revoir quelquefois, et en redevenant libre de reprendre ses habitudes d'intimité chez madame Dauron, qui était au fond l'objet réel d'une préférence délicate de sa part.

— Vous avez l'air triste, Frédéric ? lui disait un jour mademoiselle de Massard qui s'était mise au piano et qui avait chanté, pour le distraire, pendant plusieurs heures, avec une admirable abondance de voix. Est-ce que je chante mal aujourd'hui ? j'en ai peur.

— Votre talent ravit, étonne davantage

chaque fois qu'on a l'avantage d'en jouir! répondit distraitement le jeune homme, qui écoutait au loin le bruit des voitures roulant sur la chaussée et venant de Paris. Vous chantez divinement !

— Je gage que vous préférez à la musique de Persuis et de Cheribuni le son du tambour et de la trompette, M. le capitaine ?

— J'aimais la musique militaire, lorsque j'étais au service, reprit-il en soupirant; mais à présent, je suis un invalide en retraite.

— Invalide ? oh! cela ne durera pas longtemps; et, même dans peu de jours, nous nous promènerons à pied dans le Bois, si vous voulez?

— Pourvu que M. de Lormeuil ne m'ordonne pas de rester cul-de-jatte... Je suis certain qu'il ne s'accommoderait pas du tout de cette existence entre quatre murs, avec des béquilles pour le soutenir et des fauteuils pour s'asseoir ? Si j'étais à l'ambulance de mon régiment, je serais sur pied depuis huit jours; car, entre nous, je n'ajoute guère foi aux

fractures de ma jambe, qui est encore emboîtée dans l'appareil, et qui ne s'en porte pas plus mal...

— Quel usage feriez-vous de cette liberté que vous regrettez tant? Vous avez l'air de m'accuser de vous retenir ici de force?

— Moi! vous accuser, Madame! je vous remercierais plutôt!.... Mais voilà plus de deux semaines que je suis chez vous, et je crains d'abuser....

— Mon Dieu! vous y resteriez toujours, reprit-elle avec vivacité, que je serais la plus heureuse des femmes!

— Vous ne doutez pas du plaisir que j'ai à me trouver votre pensionnaire; mais il y a des bornes à tout, même à l'indiscrétion, et je ne pourrais, sous peine de dépasser toutes ces bornes que fixe seule la convenance, prolonger un séjour qui vous gêne....

— Qui me gêne? ingrat! c'est-à-dire qui m'enchante, qui me procure un bonheur que je ne connaissais pas!

— Vous êtes trop obligeante, pour en convenir; mais je m'aperçois bien de l'embarras que je vous cause : vous vous privez de tout; pour ne pas me laisser seul, vous n'allez plus au spectacle ni à la promenade; vous faites fermer votre porte à vos amis....

— A mes amis? répéta-t-elle en riant : vous nommez cela mes amis? ce sont mes ennemis, puisqu'ils m'empêcheraient d'être avec vous.

— Enfin, Madame, je me sens, Dieu merci! en état de faire le voyage de Boulogne à Paris, et je crois prudent, pour vous et pour moi, de ne plus l'ajourner....

— Prudent pour vous? je tremble de vous deviner, répliqua-t-elle avec dépit : prudent pour moi? je ne vous entends pas.

— Oui, une plus longue résidence dans votre maison finirait par piquer la curiosité, envenimer les langues et vous compromettre....

— Me compromettre! répéta-t-elle en s'accompagnant d'éclats de rire redoublés, que ne

troublait pas le sérieux de Frédéric Moreau.

— Sans doute, vous compromettre, Madame? objecta-t-il, affligé de voir combien elle était légère et inconséquente pour ses propres intérêts. Que penserait-on de vous et de moi? Je ne suis pas plus Caton qu'un autre, mais je trouve peu de charmes au scandale, et je préfère ne lui fournir aucun aliment.

— Que m'importent à moi le scandale et le *qu'en dira-t-on!* ce qui m'importe, c'est de faire ce qui me plaît, sans m'inquiéter du reste. Le grand mal, vraiment, si j'étais compromise! ne le suis-je pas déjà? Compromettez, compromettez-moi, mon cher Frédéric!

— Je vous avoue que je n'ai pas, comme vous, ce mépris de l'opinion, répondit le jeune officier, offensé de cette absence de toute pudeur chez une femme qui ne lui était pas jusqu'alors indifférente: aussi, je ne voudrais pas être complice de votre négligence des préjugés du monde à l'égard de vous-même.

— Courage! vous prêchez à merveille! il ne vous manque qu'une robe de prêtre pour faire illusion? Continuez, et damnez-nous comme un beau diable?

— Madame, je partirai à midi, répliqua froidement Frédéric Moreau, dont ces plaisanteries intempestives n'avaient pas ébranlé la résolution.

— Vous partirez, dites-vous? s'écria-t-elle consternée: aujourd'hui? à midi? à midi! c'est tout à l'heure que vous me quittez!

— J'emporterai une bien vive et bien profonde reconnaissance pour vous, Madame, dit-il en lui baisant la main avec une défiance qui ressemblait à du respect.

— Voilà comme vous me la prouvez! partir! partir ainsi! disait-elle en sanglotant. Moi qui espérais vous garder encore un mois ou deux!

— Oh! vous ne le pensiez pas? un mois ou deux! je serais devenu un hôte incommode et mon amour-propre aurait plus souffert que le vôtre....

— Hé! qu'est-ce que l'amour-propre, quand on a de l'amour! reprit-elle impétueusement avec des torrens de larmes.

— De l'amour! répéta Frédéric, chagrin de la tournure que cette explication avait prise. Je ne puis croire que vous soyez insensible aux blessures de l'amour-propre? ajouta-t-il de son ton le plus calme, dans l'espoir d'échapper à une déclaration qui exigeait une réponse en face.

— Oui, je vous aime, Frédéric! je vous aime comme une folle! dit-elle en se penchant vers lui, avec des transports qui le repoussaient au lieu de l'attirer.

— Et moi, Madame, croyez-vous que je ne vous aime pas? répondit-il avec une réserve évasive qui lui permit de cacher encore son embarras.

— Quoi! ne m'entendez-vous pas, Frédéric? reprit-elle en le regardant fixement et en appelant à l'aide de ce regard toute l'expression qu'elle put y faire passer.

— Comment ne serais-je pas touché, Madame, des sentimens que vous avez pour moi? dit Frédéric Moreau, qui sentait croître à chaque instant ceux de répulsion qu'il ne soupçonnait pas exister en lui, avant cet entretien où Charlotte avait eu l'imprudence de s'engager. Ces sentimens vous répondent des miens....

— Mais ces sentimens, quels sont-ils? demanda-t-elle, un peu déconcertée par la froideur de Frédéric vis-à-vis des avances qu'elle avait faites.

— Vous le savez, murmura-t-il, cherchant à se rendre compte du changement imprévu qui s'opérait dans son cœur, c'est la reconnaissance la plus sincère....

— Encore! interrompit-elle en frappant du pied et en déchirant les dentelles de son mouchoir : de la reconnaissance! rien que cela? en échange de l'amour!

— Vous l'avouerai-je, Madame? dit-il, croyant avoir découvert l'origine de sa subite indif-

férence qui tournait à l'antipathie : j'ai contre vous un grief que je ne puis oublier...

— Un grief ! hé ! lequel ? repartit-elle avec l'empressement et l'espoir de le détruire. Ce serait bien à contre-cœur que je vous aurais donné lieu....

— Ce grief ne m'est pas personnel, en effet ; mais j'ai dû le ressentir au fond de l'ame, puisqu'il concernait une personne....

— Que vous aimez?... Vous ne lui parlez pas de reconnaissance, à elle ? car vous l'aimez !... Je ne me repens pas de l'avoir frappée: je souhaiterais l'avoir tuée !

— Certainement, elle avait eu les premiers torts en vous injuriant; mais vous avez surpassé tous les siens, en vous abandonnant à un mouvement de colère....

— Je vous dis que je voudrais l'avoir tuée! interrompit-elle avec un emportement qui empruntait sa plus grande violence à des souvenirs de haine amassés depuis l'enfance. J'aurais mieux fait peut-être de la faire chasser par mes

domestiques! ajouta-t-elle en revenant à des idées moins furibondes.

— Il eût été plus sage de vous retirer et de laisser madame Dauron assumer sur elle toute la responsabilité d'une conduite que j'aurais blâmée le premier. Madame Dauron....

— Ne la nommez pas! ne nommez pas cette femme! s'écria Charlotte en proie aux tourmens de la jalousie. Qu'elle ne reparaisse plus jamais devant moi!

— Je serais heureux de vous ramener à des sentimens plus dignes de vous, et si mon entremise pouvait faire renaître la bonne intelligence entre deux personnes....

— Moi, Charlotte, moi, pardonner à Cécile! s'écria mademoiselle de Massard en trépignant et en pleurant comme un enfant gâté : padonner à mon ennemie! elle, qui m'a fait arrêter et mener en prison! elle, qui m'a insultée devant vous! elle, enfin, qui m'enlève un amant...! Je la verrais là, à genoux, le cou-

teau sur la gorge, que je ne lui pardonnerais pas, et je lui crierais : *Meurs!* et même, s'il le fallait, je la poignarderais, je lui dévorerais le cœur !

— Ah ! dit Frédéric avec horreur, vous n'êtes donc pas une femme!.... Je suis fâché de vous quitter dans ces dispositions d'esprit déplorables, reprit-il après une pose et en se levant pour mettre plus de distance entre Charlotte et lui : j'aurais été joyeux de pouvoir aller dire de votre part à votre ancienne compagne....

— Vous ne lui direz pas même que je la hais! s'ecria mademoiselle de Massard en se levant aussi et en courant à la porte, parce qu'elle crut que le blessé se préparait à exécuter son projet de départ. Non, vous ne sortirez pas d'ici sans ma permission! je saurai bien vous garder malgré vous !

En prononçant cette menace étrange avec des gestes qui traduisaient encore mieux son

courroux, elle bondit comme une lionne blessée et s'élança hors de la chambre où Frédéric Moreau apprit, au bruit de la clé dans la serrure, qu'il était prisonnier, à la discrétion de cette amante dédaignée.

IX

Le Côté de la Barbe.

Ce jour-là, madame Dauron avait irrévocablement résolu de voir Frédéric, dût-elle pénétrer de vive force chez Charlotte de Massard; elle éprouvait d'ailleurs le désir de se venger de sa rivale, en l'humiliant de nouveau sous les yeux de l'homme qu'elles aimaient toutes

deux. Elle eut soin de cacher cette expédition à M. Jodelet, qui aurait pu y mettre obstacle ou s'y opposer par des raisonnemens que Cécile ne voulait pas entendre; mais elle avertit seulement son valet de chambre, qu'elle comptait sur lui pour vaincre les résistances matérielles qui ne manqueraient pas de se rencontrer dans la maison où Frédéric Moreau était emprisonné et gardé à vue. Le domestique assura à sa maîtresse qu'il ouvrirait toutes les portes devant elle, et qu'il se faisait fort de tenir tête à tous les gens de la demoiselle Carline, lesquels, observa-t-il par fanfaronnade, n'avaient probablement pas plus de vigueur que les chantres du pape. Cette facétie grossière annonçait au moins dans ce valet une conscience de sa supériorité musculaire, à laquelle madame Dauron applaudit en lui promettant de le récompenser en raison des services qu'il lui rendrait, et le fier-à-bras, qui comptait moins sur ses poings que sur les moyens amiables en usage chez le marchand de vin, jura avec

d'horribles sermens qu'il viendrait à bout de réunir madame Dauron et M. Frédéric avant deux heures.

On attelait le coupé, et Cécile achevait sa toilette, sans se donner le temps de lire une lettre de Dreux, dans laquelle on lui écrivait beaucoup de détails relatifs à ses deux enfans et à sa mère aveugle qui s'était installée auprès d'eux chez la nourrice. Adolphe de Lormeuil entra, sans être annoncé, dans la chambre où madame Dauron se consultait une dernière fois avec sa glace et se persuadait que Frédéric ne lui ferait pas l'affront de la comparer, elle, si fraîche de teint, si distinguée de tournure, si élégante de manières, à Charlotte, fanée et usée par la débauche, dégradée par la prostitution et abâtardie par la mauvaise société. Madame Dauron recula en arrière, devint pâle et faillit s'évanouir à l'apparition du chirurgien, qu'elle n'avait pas vu depuis trois semaines et qu'elle se flattait de ne revoir jamais, quoiqu'il n'eût pris congé d'elle que pour une prétendue

excursion au port de Cherbourg. Adolphe de Lormeuil, qui avait passé ces trois semaines au jeu et à l'estaminet, ne paraissait pourtant pas plus fatigué au moral qu'au physique : il était même fort égayé par les copieuses libations de vin, de café et d'eau-de-vie, qu'il terminait à peine, après avoir noyé dans une orgie nocturne la perte de sa dernière pièce d'argent; il riait d'un air narquois et fumait une pipe vide avec autant d'activité que si elle eût été remplie et allumée; les deux mains plongées jusqu'aux coudes dans ses goussets profonds, le chapeau renversé sur l'oreille et la chevelure en saule pleureur, il se posa devant Cécile, qui sentit aussitôt l'empire auquel cet homme l'avait assujettie et qui trembla comme un coupable sous l'arrêt de son juge : elle balbutia, elle voulut excuser sa sortie matinale, elle essaya de donner le change au despote en lui demandant des nouvelles de son voyage. Adolphe de Lormeuil ne parlait et ne répondait pas, mais continuait à embarrasser madame Dauron

par une sorte d'enquête maligne et muette qui aboutit à un éclat de rire goguenard.

— Je ris, chère et tendre amie : savez-vous pourquoi? lui demanda-t-il d'un air mystérieux, en riant avec tant d'abandon, qu'il lâcha sa pipe et l'envoya tomber en pièces à dix pas. Je ris par trois raisons, dont la moindre n'est pas mince pour un ami de la joie et du noble jeu de billard.

— Je vous demande pardon, dit-elle en méditant une brusque retraite; mais des affaires urgentes m'appellent à la campagne, et je suis forcée de remettre le plaisir de vous voir, de causer avec vous et d'apprendre les particularités de votre voyage... Je ne pensais pas que vous dussiez revenir si vite?

— Écoutez le trois sujets que j'avais de rire tout à l'heure : d'abord, je riais de la figure que vous avez faite en me voyant arriver.

— Vous vous trompez assurément, car votre arrivée ne me gêne en rien, puisqu'elle me re-

tiendra seulement quelques minutes, et voici que je pars.

— Secondement, je riais de la figure que vous ferez, lorsque je vous aurai instruite de mes volontés suprêmes, et j'en ris encore, si vous le permettez.

— Riez à votre aise, je n'en pleurerai pas, Monsieur, et votre rire me semblera très-plaisant, si vous n'émettez pas l'étrange prétention de me gouverner.

— Troisièmement... reprit Adolphe de Lormeuil en s'exerçant à cracher de loin dans la cheminée où le foyer était métamorphosé en corbeille de fleurs. Que diable! quelle est la troisième raison qui me prêtait à rire? ah! j'y suis.... Je riais de la figure que nous ferions tous les deux, si nous nous confessions l'un à l'autre.

— Tout cela est peut-être très-divertissant, j'aime à le croire, Monsieur, dit-elle en essayant de s'échapper; mais, à mon retour, ce soir, demain ou après, plus tard....

— Halte-là, mon amoureuse amie! vous traitez les gens qui arrivent de Cherbourg plus cavalièrement que ceux qui viennent de la rue voisine! Corbleu! on a des égards au moins: on s'informe de la santé du nouveau débarqué, on lui demande si le port est toujours à sa place et si les navires vont toujours sur l'eau; enfin on est honnête, si l'on ne fait pas l'aimable. Allez donc à Cherbourg, pauvres amans, pour être reçus ensuite comme des chiens galeux!

— Vous vous méprenez entièrement sur mes intentions: je serais désolée de vous recevoir mal, mais je voudrais que vous eussiez mieux choisi votre temps...

— Vous êtes donc diantrement pressée? Parbleu! je brûlerai la politesse aux gens que vous allez voir, s'il vous plaît: j'en suis bien fâché, mais je ne m'ôterai pas les morceaux du bec pour les beaux yeux de ces messieurs ou de ces dames. Je veux vous raconter mon voyage, de la tête à la queue....

— Il m'est impossible de vous écouter main-

tenant, interrompit-elle en mettant ses gants avec précipitation : je suis attendue.....

— Ah! vous êtes attendue? dit-il d'un ton sardonique en la forçant de s'asseoir avec lui : eh bien! ma douce amie, on vous attendra.

— Laissez-moi, M. Adolphe! s'écria-t-elle, déterminée à se révolter contre cette tyrannie : je vous prie de me laisser!

— Admirable! vous croyez que je vous laisserai partir ainsi, la canne sous le bras, pour un rendez-vous, après lequel j'en porterais tant et plus, de manière à ne pouvoir passer que sous la porte Saint-Denis! Nenni, ma belle amie; impossible à mon cœur, votre serviteur!

— M. Adolphe, dit-elle en se faisant violence pour conserver un air digne et froid, ces plaisanteries me paraîtraient de fort mauvais goût en tout état de cause : vous ne trouverez donc pas étonnant que je les fasse cesser en prenant congé de vous. Quand vous reviendrez chez moi, je vous supplie de me témoigner un

peu plus de déférence, et de prendre un ton convenable qui augmenterait pour moi le plaisir de vous voir... Adieu !

— Holà ! dit-il en la retenant assise, malgré ses efforts pour se lever : vous êtes prisonnière, ma chère amie, et je te défie bien, la belle, de filer un nœud !

— Monsieur! M. Adolphe! murmura-t-elle en courroux, je vous somme de me laisser, sinon j'appelle! Prenez garde, j'appelle mes gens, et je vous fais chasser!....

— Oui dà ! nous verrons ce que nous verrons! dit-il en allant fermer les portes à double tour, et en retirant les clés des serrures, tandis que Cécile courait à la sonnette. Sonnez, carillonnez, Madame? Corbleu! nous saurons qui de nous deux est le maître ici! C'est moi qui chasserai vos gens, s'ils m'échauffent la bile!... Hé quoi! vous ne sonnez pas? Voulez-vous que que je sonne pour vous? Vous éviterai-je la peine d'appeler? Donnez vos ordres, Madame!

— Ah! Monsieur! quel homme exécrable

vous faites ! s'écria-t-elle en se jetant tout en larmes sur un fauteuil : tuez-moi plutôt, tuez-moi tout de suite !

— Que je vous tue, ma jolie poule aux œufs d'or? Pas si bête! je tuerai le monde entier avant vous : car je vous aime, Cécilette... Je t'aime à la fureur!

— Éloignez-vous, Monsieur! reprit-elle en le repoussant par un geste d'horreur et de mépris : je vous abhorre, moi, et celui qui me délivrerait de vous...

— Vous n'avez qu'à parler, ma douce amie : le prix que vous offrirez à vos chevaliers vaut bien qu'on risque pour vous cette chienne de vie que j'enverrais à tous les diables, si vous n'en aviez pas reçu l'hommage! Parbleu! je suis surpris d'être encore vivant, avec vos féroces dispositions!

— Un homme qui abuse de sa force pour tyranniser et maltraiter une femme est un misérable! dit-elle à travers les pleurs et les sanglots.

— Bon! voilà le panégyrique qui commence!

bravo! continuez : j'ai l'honneur d'être un misérable, vertueuse amie; que suis-je de plus, s'il vous plaît?

— Non! n'espérez pas que je vous sacrifie mes amis, en les excitant à vous chercher querelle et à la vider en duel? Je ne veux pas que vous buviez leur sang! Mais il y a d'autres moyens de venir à bout d'un intrigant, d'un brutal qui tourmente une femme : je vais porter plainte au procureur du roi!

— Beau! très-beau! magnifiquement beau! répliqua Adolphe de Lormeuil tirant de sa poche une pipe neuve, et en l'allumant à l'aide du briquet portatif qu'il avait sur lui. Ensuite?

— Si j'acceptais le bras vengeur qu'on m'offre pour vous punir, vous seriez mort demain! Mais je ne dois pas compromettre une personne que j'estime et que j'aime avec une autre que je méprise et que je hais : tout votre sang, lâche, ne rachèterait pas une goutte de celui d'un honnête homme!... Ce sont les tribunaux me qui feront justice!

— De plus beau en plus beau, de plus fort en plus fort! disait-il en se promenant la pipe à la bouche, devant madame Dauron, dont l'irritation et le désespoir s'augmentaient en raison du flegme et de la raillerie d'Adolphe. C'est presque aussi éloquent que la lettre d'Égypte sur les chats empaillés.

— Il doit y avoir des peines terribles contre les êtres de votre espèce qui s'introduisent dans les familles, et qui s'y maintiennent par la terreur qu'ils inspirent!

— Des peines terribles, en effet. Ces messieurs sont condamnés à ne fumer jamais que du tabac anglais et à boire leur café pur, sans *gloria*.

— Je préfère ne pas sortir ce matin, dit-elle en posant son chapeau sur un meuble et en se dégantant : M. Jodelet va venir tout à l'heure, et je le prierai de se rendre avec moi chez le commissaire de police.

— Volontiers, répliqua le chirurgien qui se repentit d'avoir dépassé le but où il visait :

nous irons d'abord nous aligner au bois de Boulogne, et celui des deux qui restera sur pied se chargera de votre affaire chez le commissaire de police. La partie est égale : M. Jodelet a fait son apprentissage à l'École polytechnique.

—Si vous aviez le malheur de tuer un de mes amis, je vous tuerais de ma propre main! s'écria Cécile en proie à la plus grande exaltation.

— Merci, ma double amie! Ce me sera un véritable plaisir de mourir de votre belle main, et je m'en pourlèche d'avance. Mais croyez-moi, ne tuons personne!

— Pourquoi toujours me menacer de votre affreuse adresse de duelliste? Pourquoi suspendre sans cesse votre épée sur la tête de mes plus chers amis?

— Bon! tous ces amis-là ne valent pas le bout de mon petit doigt, tendre amie; car je suis un bon enfant, la crême des bons enfans, permettez-moi de le déclarer. Je n'ai que faire de la peau de vos amis, mais j'entends qu'ils ne

me troublent pas dans mes opérations, en vous infectant de pernicieux conseils. Corbleu! charbonnier est maître chez lui, et je ne veux pas qu'on vous apprenne à danser la carmagnole et à crier : A la lanterne! quand je vous parle raisonnablement en roi paternel.

— Monsieur, dit Cécile qui entrevit la possibilité d'un accommodement amiable, vous opposez-vous encore à ce que j'aille où j'ai affaire? Me rendez-vous la liberté?

— A l'instant même, républicaine amie; mais, avant de partir, j'aurais besoin de fouiller dans votre secrétaire : prêtez-moi la clé pour un moment?

— La clé de mon secrétaire? répéta madame Dauron, qui conçut de la défiance relativement au motif de cette demande qu'elle lui avait tant de fois accordée sans difficulté.

— Sans doute, répliqua-t-il sans aucune hésitation : je descends de la diligence qui me ramène de Cherbourg, et je n'ai pas seulement de quoi faire cirer mes bottes.

— Si ce n'est que cela! dit-elle avec une dédaigneuse insouciance : il y a dans le tiroir du milieu deux billets de mille francs et trois ou quatre cents francs de monnaie.

— Oh! n'ayez pas peur, chère amie : je ne toucherai pas à la monnaie, répondit-il en se dirigeant vers le secrétaire où il eut bientôt trouvé et pris les deux billets de banque.

— Je pense que vous ne m'empêcherez plus à présent d'aller où je suis attendue? dit-elle en remettant son chapeau et ses gants, non sans adresser un coup d'œil à la glace, qui lui conseilla d'essuyer ses yeux et de ne plus les rougir par des larmes en pure perte.

— Moi, vous empêcher, ma tendre amie! s'écria-t-il en lissant ses cheveux sur les tempes, et en se disposant aussi à sortir : ce serait bien mal me connaître et me comprendre!

— Alors, adieu! car je m'aperçois que l'heure est passée, et j'arriverai peut-être trop tard. A propos, ne repartez-vous pas pour Cherbourg?

— Je pourrais bien faire encore un voyage de quelques jours, obligeante amie, mais je vous prie de n'avoir pas d'inquiétude : je deviens très-prudent et je ne cherche plus le danger. Ainsi, dans mon dernier voyage, je me suis abstenu de toute promenade en mer, parce que le temps était orageux, et je me souvenais de vos aimables recommandations.

— Moi! je ne vous avais fait aucune recommandation, aucune absolument : vous vous seriez embarqué par la plus grosse tempête, que je n'y aurais pas trouvé à redire.

— Que vous êtes bonne, chère amie! Je reconnais là votre excellent cœur! Vous pouvez être sûre que je me conserverai pour vous! car je ne veux pas vous affliger.

— Je vous verrai donc, à votre retour, dans un mois ou deux? Si vous veniez à manquer d'argent, vous savez que ma bourse est à votre service : écrivez-moi donc un mot, et je vous ferai passer les fonds par mon banquier. Ne vous fixerez-vous pas dans un port de mer, en vous mariant, M. Adolphe?

— En me mariant? vous avez donc juré de m'assassiner? Corbleu! mariez-vous, Messieurs, Mesdames! En avant deux, balancez, la queue du chat, dos à dos!

— Il faudra tôt ou tard finir par là, et le plus tôt serait le mieux pour tout le monde.... Mais je m'oublie à causer avec vous : la voiture est attelée depuis une heure.

— C'est vrai; vous seriez gentille comme un agneau de me conduire un bout de chemin, et nous parlerons mariage : M. Dauron défunt, je vous épouse!.....

— Où vous conduirai-je? interrompit Cécile, contrariée de la nouvelle corvée qu'on lui imposait. Je suis bien pressée; cependant, si vous n'allez pas loin...

— Je vais... au Palais-Royal; mais, auparavant, j'ai un malade à voir... parbleu! un malade que vous connaissez, et qui ne me connaît pas, quoique je l'aie consigné à votre porte, M. Frédéric Moreau, qui s'est fracturé la jambe...

— Comment! dit-elle, stupéfaite et indécise : c'est vous qui soignez M. Frédéric?... Mais vous étiez à Cherbourg, et vous en arrivez ce matin même?

— Oui et non, reprit le chirurgien entortillé dans son mensonge : je suis allé à Cherbourg et je suis revenu, puisque c'est moi qui ai guéri M. Frédéric.

— Il est guéri, dites-vous! s'écria-t-elle avec une joie qui se montra sans déguisement. Hé bien! venez avec moi : nous le transporterons chez lui.....

—Chez lui? vous joueriez là un singulier rôle, ma douce amie, et j'en jouerais un non moins agréable! J'avais comme un pressentiment qui m'excitait à vous tenir sous les verroux...Voyez ce que c'est qu'un pressentiment : vous alliez bravement surprendre notre galant capitaine? Halte-là, ma fugitive amie!

— Hé quoi! recommencez-vous la scène de tout à l'heure? Prétendez-vous attenter à ma

volonté et à ma liberté ? Cette fois, je n'aurai plus d'indulgence.

— Ni moi non plus, charmante amie, et pour vous apprendre à courir aux rendez-vous, je vais vous mettre en pénitence et aux arrêts, comme un déserteur dans la salle de police.

— M. Adolphe, vous n'oserez pas user de violence? dit-elle en essayant de le faire changer de dessein : je vous ordonne, je vous conjure de me laisser libre!

— Vous serez parfaitement libre de vous regarder dans la glace, de vous parer comme une châsse, de danser, de chanter, d'écrire même, le tout sans quitter votre chambre. Mais vous y resterez enfermée jusqu'à ce que je revienne entre cinq ou six heures du soir, et je vous donnerai alors des nouvelles de notre capitaine.

Adolphe de Lormeuil se débarrassa des mains de madame Dauron, qui s'attachait à lui en gémissant et voulait le suivre : il l'enleva

de terre et la porta, comme un enfant, sur une causeuse d'où elle n'eut pas la force de se relever, pendant qu'il s'échappait de la chambre et refermait la porte à double tour, derrière lui. Puis, il descendit rapidement, sauta dans la voiture, dont la portière était ouverte et le marche-pied baissé, commanda au concierge de dire à tout le monde que madame Dauron était indisposée, et annonça qu'il avait mission de la remplacer dans sa visite au bois de Boulogne. Le cocher fouetta ses chevaux à contre-cœur, et la voiture fut dans la rue avant que Cécile, étourdie de la brusque retraite du chirurgien et incertaine encore de ce qu'il voulait faire, eût songé à invoquer main-forte contre lui. Elle ne s'était pas seulement aperçue qu'il eût ôté les clés des portes, et, lorsqu'elle s'efforça de les ouvrir, le roulement de la voiture qui s'éloignait lui apprit le départ insolent d'Adolphe de Lormeuil : elle appela, elle cria, elle frappa : personne ne vint; car tous ses domestiques, par une fatalité inouie, se trou-

vaient absens, hormis le concierge, qui dormait dans sa loge, et qui était trop bien pénétré de ses devoirs pour prendre garde au bruit qu'on entendait en haut. Au bout d'un quart d'heure, madame Dauron, lasse de heurter aux portes et de s'égosiller en vain, s'assit et pleura silencieusement.

— Il n'y a donc personne ici? disait une voix qu'elle reconnut pour celle d'Albert Jodelet. Mathieu! Jacques!... Il faut que la sonnette soit brisée.....

— Est-ce vous, M. Albert? lui dit Cécile à travers les fentes de la porte. Mon Dieu! c'est le Ciel qui vous envoie! Vous venez me délivrer!... Ouvrez, ouvrez vite!

—Ouvrir? je ne vois pas de clé. Vous vous êtes donc enfermée par mégarde?... Je vais chercher vos domestiques que je n'ai pas rencontrés dans le vestibule.....

— Non, ne les cherchez pas; mais allez tout de suite avertir un serrurier qui jettera en de-

dans la serrure ou la porte, et amenez un fiacre?

— Il serait plus sage et plus convenable d'attendre, que de rompre la serrure ou la porte? Vos domestiques trouveront sans doute cette clé ; quant au fiacre....

— Je vous conjure, M. Albert, de faire ce que je vous dis : il y va peut-être de la vie de Fréderic!... Un serrurier et un fiacre! Vous m'accompagnerez?...

— Je parierais qu'il s'agit de quelque folie ! disait M. Jodelet, qui se mit en devoir de la satisfaire, quoiqu'à contre-cœur. Oh ! les femmes, têtes sans cervelle!...J'aimerais mieux être esclave à Maroc, que d'avoir une écervelée comme Cécile dans mon ménage... Tous les jours, je regrette davantage ma pauvre Juliette!

X

Le Duel.

Adolphe de Lormeuil perdit la demi-heure qu'il avait d'avance sur madame Dauron, en passant par le Palais-Royal, où il était impatient de déposer cinq cents francs qu'il devait à ses compagnons de jeu : il n'obtint la permission de quitter ceux-ci, qu'en jurant par le billard et par

le trente et quarante de revenir prendre sa revanche de la dernière nuit. Il remonta en voiture, aux acclamations de tous les joueurs qui l'escortèrent jusque dans la rue pour admirer son équipage, coupé, chevaux, harnais et livrée. Ce n'était pas le train d'une victime du sort, et chacun lui souhaita continuation de prospérité, tandis que le cocher et le valet-de-chambre échangeaient entre eux des regards malins et des propos dénigrans. Adolphe de Lormeuil arriva ensuite avec fracas chez Charlotte de Massard, qui se mit à la fenêtre et reconnut avec fureur la livrée de madame Dauron. Elle était, d'ailleurs, encore bouleversée de l'explication qu'elle venait d'avoir avec Frédéric Moreau, qui se trouvait prisonnier dans sa chambre comme Cécile dans la sienne; mais elle fut tranquillisée, malgré son étonnement, en voyant le chirurgien descendre seul de cette voiture.

— Bonjour, Cocotte! lui cria-t-il de loin, en s'avançant d'un air triomphateur : notre

capitaine va-t-il bien, depuis avant-hier? car j'ai été trop occupé pour venir hier et je ne me suis pas fait scrupule de manquer cette visite, qui était parfaitement inutile, dans l'état du blessé.

— Qui donc amenez-vous chez moi? dit-elle en désignant la voiture qui entrait dans la cour, et le valet de chambre qui se glissait dans la maison.

— Vous le voyez, mon Carlin : je me suis donné une vinaigrette pour voiturer mon très-haut et très-puissant personnage, mais je chasserai cet escogriffe de valet qui nous espionne...

— J'avais cru reconnaître la livrée de madame Dauron, et je me figurais que c'était elle-même qui avait l'audace de se présenter chez moi!

— Tiens, tu la connais, toi? c'est-à-dire que tu connais sa livrée, pour l'avoir vue aux promenades du bois de Boulogne? Elle est drolette, la dame, n'est-ce pas?

— Je connais cette dame, pour avoir été en pension avec elle, chez la mère Jodelet; mais je lui défends bien de remettre les pieds ici.

— C'est vrai, tu étais aussi dans cette pension de demoiselles où M. Albert Jodelet a fait ses classes : il faut avouer que son éducation a diablement gagné depuis.

— Vous venez à propos, Adolphe, pour me tirer d'embarras, au moment où je ne sais plus que faire, comme si j'étais devenue bête...

— Ah! c'est ce que nous allons voir? La bêtise, ma poule, est une maladie, de même que la fièvre et la petite-vérole, excepté qu'on n'en guérit pas. Mais, avec moi, tu n'attraperas jamais cette désagréable maladie que te communiqueraient infailliblement les ambassadeurs, les commissaires des guerres...

— Hélas! vous aurez de la peine à lui faire entendre raison, mon cher Adolphe! interrompit Charlotte; car il m'a déclaré formellement qu'il voulait s'en aller, et j'ai été obligée de l'enfermer.

— Qui? l'ambassadeur? répliqua gaîment le chirurgien qui se rappela le même expédient qu'il avait employé à l'égard de Cécile. Non; le commissaire des guerres?

— Dieu me pardonne! je n'ai pas aperçu ces gens-là depuis trois semaines!... Je vous parle de M. Frédéric, qui ne veut pas rester un jour de plus dans ma maison.

— Corbleu! ma fille, ouvre-lui la porte à deux battans et congédie-le, en le remerciant d'avoir daigné se laisser soigner chez la plus belle de nos impures?

— Taisez-vous donc, Adolphe! on n'aurait qu'à vous entendre et à prendre au sérieux ce que vous dites...... Vous savez bien que je ne veux pas qu'il s'en aille?

— Enfantillage! que voulez-vous faire, ma chère enfant, d'un capitaine à cent louis de solde? Attendez au moins qu'il soit commissaire des guerres!

— Vous êtes insupportable avec vos plaisanteries, Adolphe. Moi, je ne plaisante pas,

et je vous prie, si vous m'aimez, de m'aider à retenir M. Frédéric.

— Vous nous ruinerez, Carline! répondit sévèrement le chirurgien. Je ne vous conçois pas, parole d'honneur : préférer un soldat à un ambassadeur...

— Je le préférerais à un prince! Je ne veux pas qu'il s'en aille, vous dis-je! Arrangez-vous: s'il me quitte aujourd'hui, je me brouille avec vous en même temps.

— La peste soit des femmes! reprit-il en se persuadant bien que la violence n'aurait aucun pouvoir contre la résolution de Charlotte amoureuse. Voilà comme je suis payé de ma chirurgie! c'est moi qui ai sauvé la jambe de ce gaillard-là, et il s'en servira peut-être pour me mettre à la porte à coups de pied au cul!

— Faites un miracle, s'il le faut, Adolphe, mais empêchez M. Frédéric de me quitter? sinon, je ne vous le pardonnerai jamais; oh! jamais!

— La menace vaut bien qu'on y réfléchisse,

corbleu! quand je devrais casser la jambe à mon boiteux, pour le faire rester à votre ratelier!

Adolphe de Lormeuil, ne sachant trop comment il réussirait à convaincre son malade, se fit introduire auprès de lui, et Charlotte, qui ouvrit la porte, se tint en dehors pour écouter leur entretien. Elle eût préféré les plus grands malheurs au départ de Frédéric qu'elle tremblait de perdre, au moment où elle sentait croître son amour ou plutôt son caprice pour lui; elle prêta donc une attention inquiète à la mission délicate qu'elle avait confiée au chirurgien : elle suspendit son haleine, de peur qu'un seul mot n'arrivât point à ses oreilles, et elle conçut l'espérance de voir se prolonger au moins le séjour du jeune homme, dès les premiers mots qu'elle entendit.

— Bonjour, capitaine! dit à Frédéric le chirurgien déterminé à user de tous les moyens

qui étaient en son pouvoir pour contenter mademoiselle de Massard.

— Bonjour, docteur ! répondit Frédéric Moreau en lui offrant la main avec cordialité. Je ne vous attendais plus que chez moi à Paris, où je devrais être déjà ?

— Déjà ? sans ma permission ! vous n'êtes guère discipliné, capitaine : ne savez-vous pas qu'un malade doit obéir à son chef qui est le médecin, comme un soldat à son capitaine ?

— Certes, je me garderais bien de vous désobéir, docteur; mais l'autorité du médecin cesse ou diminue avec la maladie : la mienne tire à sa fin, je vous en remercie.

— Ce n'est pas le tout de me remercier : il faut me donner un témoignage d'obéissance passive, en ne songeant pas encore à plier bagage...

— Quoi ! pensez-vous que je puisse maintenant mourir des suites de ma chute ? interrompit Frédéric, qui avait compris dans le sens figuré la dernière phrase d'Adolphe.

— Mourir? je ne dis pas cela; cependant une attaque de tétanos, et, six heures après, *consummatum est!* Mais, outre le danger qu'il y aurait à vous faire transporter...

— Me faire transporter? reprit-il en se levant et en marchant avec assez de facilité à l'aide de ses béquilles : je me transporte passablement moi-même, vous voyez...

— Voyons; qui de nous deux est le chirurgien? vous, ou moi, mon compère? si c'est moi, comme je le présume, je vous prie de vous laisser prêcher. Je maintiens qu'il y aurait danger. D'abord, les fractures de la jambe ne sont pas solidifiées, et le moindre choc, le moindre mouvement pourrait décoller les os et vous estropier pour la vie; de plus, cette chute a été si forte, que toute votre machine en fut ébranlée, et je la juge encore trop vibrante, pour ne pas vous conjurer de garder un repos, une immobilité, qui en rétabliront seuls l'équilibre. Est-ce raisonner cela, capi-

taine? il n'y a pas la plus légère objection à faire.

— Si fait, il y en a une majeure, une qui l'emporte sur toutes les raisons chirurgicales, c'est que j'ai besoin de retourner à mon domicile, et j'y retourne.

— Diantre! vous m'avez l'air fameusement coriace! reprit Adolphe de Lormeuil piqué de la fermeté avec laquelle Frédéric exprima sa résolution.

— Je vous assure que je resterais, si je pouvais rester. Mais j'ai dû le refuser tout à l'heure aux aimables instances de mademoiselle Charlotte qui m'a mis en prison.

—J'approuve la susdite et je lui conseille de ne pas vous rendre votre liberté. Moi aussi, j'ai enfermé tantôt une petite personne qui faisait la rebelle...

— J'aurais bien mauvaise grace de ne pas être flatté des efforts qu'on fait pour me retenir ici, et j'en sais infiniment de gré à mademoiselle de Massard.

— A sa place, plutôt que de vous lâcher, je flanquerais le feu à la boutique ! Mais, comme je lui ai promis, vous ne sortirez pas de cette maison sans mon ordre ou sans le sien. C'est arrêté !

— Quel original vous faites ! reprit Frédéric, qui rougit de cette prétention formulée en termes aussi nets, et qui croyait toujours à un quiproquo.

— N'imaginez pas que je raille ? dit Adolphe de Lormeuil en se posant, la tête haute et les bras croisés, devant le jeune homme assis. Puisque je n'ai rien pu obtenir de vous par la douceur et la reconnaissance, je saurai bien faire usage de paroles et de faits moins concilians : vous êtes prévenu, capitaine ?

— Ah ! docteur, ceci ressemble à une déclaration de guerre, dit Frédéric surpris de ce langage hautain et cherchant à deviner le mot de l'énigme.

— Ce sera une guerre à mort, si vous ne vous soumettez pas, reprit le chirurgien avec

un air et un ton arrogans : je vous défends de sortir de cette chambre !

— Vous me défendez, Monsieur ! s'écria le capitaine profondément navré de la tournure de cette discussion : oubliez-vous qui je suis et qui vous êtes ?

— Vous êtes un homme de cœur, répliqua le duelliste qui s'approcha en le regardant fixement ; quant à moi, je suis décidé à tout pour en venir à mes fins.

— Mais c'est donc un duel que vous voulez, Monsieur ? demanda Frédéric qui ne s'expliquait pas cette étrange boutade, de la part d'un chirurgien.

— C'est un duel, si vous voulez, capitaine ! repartit Adolphe de Lormeuil qui s'animait par dégrés, à mesure qu'une affaire d'honneur devenait plus inévitable.

— Un duel ? un duel avec moi ?... Je rêve ou vous rêvez, docteur ? disait Frédéric, pour qui les motifs de cette querelle étaient encore incompréhensibles.

— Oui, Monsieur, un duel avec vous, si vous ne me faites pas la concession que je vous demande, comme l'unique récompense des soins que je vous ai donnés...

— La récompense n'est pas digne de l'objet, docteur, dit amèrement Frédéric Moreau, et j'aurais souhaité que vous me demandassiez quelque aûtre chose qui en valût la peine!

— Corbleu! vous n'êtes pas juge compétent de ce qui me plaît davantage, et je vous trouve plaisant de vouloir que je demande ce qui me plairait moins!

— Mais enfin, docteur, quel intérêt avez-vous à me faire abuser plus long-temps de l'hospitalité?... En outre, si je me rendais à votre désir, j'aurais l'air de craindre...

— Tous ces beaux raisonnemens ne sont pas mon affaire! Vous avez entendu l'apologue: ou vous resterez jusqu'à ce que je vous remette en liberté et nous continuerons à être bons amis, ou vous ne tiendrez aucun compte

de mes prières, et nous nous retrouverons à quelques pas d'ici l'épée à la main ?

— C'est trop fort, Monsieur! s'écria Frédéric poussé à bout : si vous plaisantez, vous dépassez les bornes; si vous ne plaisantez pas, vous méritez une leçon!

— Une leçon! répéta le chirurgien dont la colère se fit jour par des gestes et des éclats de voix menaçans. Je vous conseille, capitaine, de ne plus bouger de là!

— Je vous conseille, Monsieur, de vous rappeler combien je suis votre obligé et ce qu'il m'en coûterait pour l'oublier!... Ne poussez pas plus loin cette sotte plaisanterie?

Un fiacre s'était arrêté devant la porte de la maison de mademoiselle de Massard, qui allait se précipiter dans la chambre pour apaiser une querelle entamée à son intention : elle fut avertie, par un pressentiment, de s'élancer plutôt dans le vestibule où elle rencontra face à face madame Dauron escortée d'Albert Jodelet.

Les deux rivales s'invectivèrent du regard et faillirent s'attaquer autrement qu'avec des injures, tant Charlotte était exaltée de jalousie et de ressentiment; mais celle-ci fut rappelée ailleurs par le bruit de l'altercation qui s'échauffait entre le chirurgien et son malade; elle jugea donc plus impérieux de mettre un terme à ce débat, avant qu'il n'allât trop loin, et elle tourna brusquement le dos aux nouveaux venus pour entrer dans la chambre où Cécile la suivit avec M. Jodelet qui entendait la voix de son beau-frère et qui s'empressa de lui venir en aide : ils trouvèrent Frédéric Moreau, pâle et terrible, sa béquille levée contre Adolphe de Lormeuil qui l'avait insulté; dès lors, les conséquences de leur différend étaient irrémédiables.

— C'est moi, M. Frédéric! c'est moi qui viens vous arracher de ce repaire! s'écria madame Dauron qui se fit un passage en repoussant Adolphe de Lormeuil qu'elle ne reconnut pas, ou plutôt, qu'elle ne daigna pas regarder

d'abord. Eh bien! vous ne répondez pas? qu'avez-vous, M. Frédéric?... Comme il tremble! comme il est ému!

— Madame, oh! Madame, ne m'approchez pas! disait l'officier dont la fureur étouffait la voix : on m'outrage, et je ne suis plus digne de vous, tant que cet outrage ne sera pas lavé dans son sang ou dans le mien!... Albert, mon cher Albert, ajoutait-il hors de lui, des témoins, des épées, des pistolets!

— Que s'est-il donc passé, Monsieur? dit M. Jodelet en touchant l'épaule du chirurgien qui riait en grinçant les dents : qu'avez-vous fait, malheureux?

— Quoi! vous avez l'ouïe bien dure, si vous n'avez rien entendu : M. le capitaine m'a lancé une grosse sottise et je l'ai souffleté.

— Souffleté, Monsieur! s'écria M. Jodelet avec un accent formidable : vous êtes un lâche de lever la main sur un homme qui est hors d'état de vous résister, sur un malade, sur un blessé...

— Souffleté! répéta madame Dauron, qui

comprit tout ce que ce mot seul renfermait de deuil et de larmes. Ils vont se battre! ils se battront!... Oh! Monsieur, grace!

— Souffleté! dit Charlotte, en montrant Adolphe de Lormeuil qui étanchait avec son mouchoir un abondant saignement de nez : en revanche, il a reçu un joli coup de béquille.

— Grace, M. Adolphe! reprit Cécile en joignant les mains : retirez-vous, partez, oh! partez pour toujours! ne vous battez pas, ne me le tuez pas!

— Monsieur! dit Fréderic Moreau dont la poitrine bondissait d'émotion, vous voudrez bien convenir avec mon beau-frère, M. Jodelet, du jour, de l'heure et du lieu?

— J'ai rendez-vous à six heures au café des Mille-Colonnes, répondit froidement le chirurgien; nous y célèbrerons, mes amis et moi, les funérailles de l'un de nous deux, et demain je serai à votre disposition pour tous les quarts d'heure de la journée : vous pourrez donc demeurer ici jusqu'à demain.

— Vous voulez que j'attende jusqu'à demain la satisfaction que vous me devez ! jusqu'à demain, je porterais votre affront qui me brûle, là, comme un fer rouge!

— Ce serait avec grand plaisir, capitaine; mais j'ai pris des engagemens avant celui que nous prenons ensemble.... Çà, qui vous a permis de lever ma consigne, chère et douce amie? ajouta-t-il en secouant par le bras madame Dauron, qui ne pensait qu'au duel convenu en sa présence.

— Monstre, ne me touchez pas! criait-elle en se débattant avec indignation. Si j'avais une arme, je saurais bien me faire respecter, lâche!

— Monsieur, vous n'outragerez pas davantage une femme devant moi! dit Albert Jodelet qui arracha Cécile des mains d'Adolphe de Lormeuil.

— J'ai maintenant deux outrages à venger, dit Frédéric avec une énergique inspiration :

celui de Cécile et le mien!... Mais cet homme n'a qu'une seule vie!...

— Adolphe, montrez que vous avez du caractère, et chassez-moi ignominieusement cette pécore! dit Charlotte en désignant madame Dauron, qui lui jeta un coup d'œil de mépris, et courut se pencher sur Frédéric, dont elle épiait avec anxiété les angoisses et les soupirs de rage concentrés.

— Pardieu! je vais la remmener, et la fourrer aux arrêts forcés pour quinze jours! répondit brutalement le chirurgien qui voulut entraîner Cécile.

— Albert, aidez-moi à protéger madame Dauron, contre les insultes de cet homme? s'écria Frédéric, qui essayait de se soulever et d'atteindre avec sa béquille Adolphe de Lormeuil, dans les bras duquel Cécile se trouvait enlevée, sans pouvoir opposer d'autre résistance que des cris lamentables et des efforts inutiles.

— M. de Lormeuil! dit Albert Jodelet qui, d'une main vigoureuse, obligea le chirurgien à

lâcher prise et à renoncer à son projet de violence; vous n'agissez pas en homme d'honneur : vous employez la force à l'égard d'une femme et d'un adversaire infirme!... Mais je suis là pour vous tenir tête, si de pareilles luttes sont de votre goût.

— Enchanté de l'occasion de vous plomber la cervelle, Monsieur, reprit Adolphe de Lormeuil excité par les œillades de Charlotte qui le sommait de remplir sa promesse et de retenir à tout prix Frédéric Moreau : demain, je commencerai par vous, avant de finir par le capitaine, et je vous promets de ne pas vous faire languir tous les deux.

— Est-ce que vous vous battrez avec cet assassin? demanda madame Dauron à Frédéric qui avait caché sa figure entre ses mains. Vous ne vous battrez pas, Monsieur, je vous en conjure!

—Si je ne tuais pas cet homme, je périrais de honte et de remords! répondit-il sourdement,

sans découvrir son visage enflammé de rougeur. Un soufflet! un soufflet, à moi!

— Sortez, Madame, sortez de ma maison! dit mademoiselle de Massard qui s'avança exaspérée vers Cécile et la poussa par les épaules hors de la chambre. Je vous ordonne de sortir!

— Nous sortons, Madame! répondit noblement Frédéric Moreau, qui se leva aussitôt appuyé sur ses béquilles et fit signe à madame Dauron de lui donner le bras.

— M. Frédéric, M. Frédéric! s'écria Charlotte en s'efforçant de l'arrêter et en le suivant avec des gestes supplians. Vous me quittez? vous me sacrifiez? Restez, oh! restez un seul jour encore!... Où allez-vous? où vous retrouverai-je? je ne vous verrai plus!... Par pitié, par reconnaissance, ne m'abandonnez pas!...

— Corbleu! ma douce amie se flatte que je la laisserai sous mes yeux..., reprit rudement le chirurgien, qui fit un pas en avant pour rejoindre madame Dauron et qui fut cloué à sa

place par le poignet robuste d'Albert Jodelet. Holà ! M. l'hercule ! disait-il en cherchant à se dérober à la puissante étreinte qui le domptait : je suis curieux de savoir si vous conserverez l'avantage à l'épée ou au pistolet..... Diable ! vous serrez trop fort ! vous me faites mal !.. J'aurai ma revanche, je vous en avertis.

— Albert, continuez à enchaîner cette bête féroce ! dit Cécile qui emmenait Frédéric Moreau : donnez-nous au moins le temps de monter en voiture ! je vais envoyer mon valet de chambre à votre secours... Surtout, empêchez-le de nous poursuivre, car ce scélérat serait capable de nous assassiner !

— Frédéric ! au nom du Ciel, ne me haïssez pas ! disait Charlotte éplorée qui accompagnait pas à pas la retraite de son hôte ; ne m'oubliez pas !... ne me faites pas mourir !....

— Madame, répliqua le capitaine avec une froide urbanité, je vous remercie encore une fois de votre généreuse hospitalité, malgré l'affront sanglant qu'on m'a fait et dont j'aurai

raison, je l'espère : je ne crois pas que le remboursement des frais que je vous ai causés m'acquitte envers vous, et je souhaite quelque occasion qui me permette de vous témoigner combien je vous suis obligé...... Adieu, Madame!... J'éprouve un véritable chagrin d'avoir à souhaiter la mort de celui qui m'a sauvé la vie!

— Hé! n'ayez pas tant d'égards pour cette fille! interrompit madame Dauron qui triomphait : hâtons-nous de fuir l'air de prostitution qu'on respire ici!

— Monsieur! dit Albert Jodelet au chirurgien qu'il avait gardé dans la chambre jusqu'à ce que la voiture de madame Dauron fût partie : demain, à sept heures, rendez-vous avec vos témoins à l'entrée de l'avenue de la Muette? Mon beau-frère et moi, nous vous donnerons partie d'honneur et revanche, quoique vous n'en valiez guère la peine.

— Le beau-frère ne peut se tenir debout sans béquilles; mais il ne faut qu'un doigt et

un œil pour ajuster et décharger un pistolet. Quant à vous, Monsieur...

— Peu m'importent les armes, pourvu qu'elles ne vous fassent pas grace!.... A sept heures du matin, Monsieur, et tâchez de n'être pas ivre, je vous le conseille.

— M. Adolphe, vous seul êtes la cause de tous les malheurs qui arrivent! lui dit sèchement Charlotte de Massard, qui le retint un moment, après la sortie d'Albert Jodelet : sans votre maladroite brutalité, j'aurais peut-être retenu M. Frédéric un jour, une heure de plus; dans tous les cas, il m'aurait quitté avec plus de regret... Je suis au désespoir, et je vous en veux à la mort! j'ai juré de ne plus vous voir, et j'ai donné ordre à mes domestiques de vous fermer toujours ma porte... Gardez-vous bien de chercher querelle à M. Frédéric? ajouta t-elle tout en larmes, avant de se renfermer dans son boudoir: gardez-vous-en bien! car si vous aviez l'audace de lui ôter un cheveu de la tête, j'enverrais dix personnes qui, l'une après

l'autre, vous appelleraient en duel, et je me donnerais de grand cœur à l'amateur qui vous tuerait! Parole d'honneur! si M. Frédéric recevait de vous une égratignure, vous n'auriez pas trois jours à vivre!

— Merci! répondit Adolphe de Lormeuil, qui s'était mis à remplir sa pipe pour s'étourdir sur l'injustice de ce congé définitif. La commère le ferait aujourd'hui, ainsi qu'elle dit; mais demain, elle n'y songera plus, et M. Frédéric sera mis à l'ombre, d'autant mieux qu'il me décaverait auprès de Cécile, comme il a fait auprès de cette princesse. Or, la bourgeoise, la femme honnête, c'est plus solide et ça rapporte davantage... En garde! une, deux, trois, et enfoncé!..... Mais, je me trompe, ce béquillard ne peut jouer de la pointe, et j'aurai l'embêtement d'entendre cracher son pistolet... Bon! je le coucherai par terre, sans le moindre remords : un blanc-bec, dont j'ai raccommodé la jambe et qui me supplante à droite et à gauche!... Tonnerre de Dieu! le joli métier que celui de chirurgien, pour faire des ingrats!

XI

La Vengeance d'une Femme.

Frédéric Moreau avait été tué dans son duel avec Adolphe de Lormeuil; Albert Jodelet, en voulant le venger, avait été blessé si grièvement, qu'on désespérait de sa guérison. Madame Dauron, comme si la balle qui avait frappé son amant eût ricoché jusqu'à elle, s'était

mise au lit avec la volonté de n'en pas relever ; et, en effet, une fièvre cérébrale, qui se déclara le jour même, sembla répondre à ses vœux ; mais l'art et la nature furent d'accord pour prouver qu'on ne meurt pas de douleur, et, après être restée sans connaissance pendant dix jours, la malheureuse Cécile la retrouva, pour voir, en rouvrant les yeux, au pied de son lit, le meurtrier de Frédéric ! Le duelliste avait profité de l'état où il avait réduit Cécile, privée de sentiment et luttant avec l'agonie, pour s'introduire impunément dans la maison qu'il avait remplie de deuil, et pour assister sans doute aux derniers momens de cette infortunée qu'il avait tuée en même temps que le jeune officier. Adolphe de Lormeuil restait témoin passif des scènes déchirantes du délire de Cécile qui lui redemandait Frédéric et qui appelait la mort en criant vengeance. Cet homme odieux ne quittait guère la chambre de la malade que pour aller ailleurs s'enivrer de tabac et d'eau-de-vie, sans

se laisser entraîner au jeu qui aurait pu lui faire manquer l'instant qu'il paraissait guetter; il attendait, comme un oiseau de proie, la mort de sa victime, pour la dépouiller et pour s'approprier l'argent que devait renfermer le secrétaire. Mais les médecins ayant annoncé que madame Dauron ne succomberait pas, Adolphe de Lormeuil jugea prudent de défendre par sa présence assidue la place qu'il avait occupée et voulait occuper encore chez elle.

Cécile, en reconnaissant son bourreau et celui de Frédéric, crut être sortie de ce monde et avoir à subir un supplice dont tous les tourmens de l'enfer n'approchaient pas, celui de voir la main encore teinte d'un sang si cher : elle ferma les yeux et s'efforça de se soustraire à cette vue abhorrée; mais quand elle se fut assurée qu'elle vivait toujours et qu'elle était destinée à vivre sans Frédéric et peut-être vis-à-vis de l'assassin de ce jeune homme, elle se détermina irrévocablement à mourir et à venger son amant. Cette résolution ne cessa

plus de l'absorber, les jours et les nuits, sans paix ni trêve, et, avant de choisir un parti, elle passa en revue tous ceux qui lui offraient le plus de chance et le plus de satisfaction de vengeance. Elle se réjouit d'avoir recouvré l'usage de ses sens, pour les employer à ce dessein suprême qui devenait tout son avenir; car dès lors, elle ne donnait plus une pensée à ce qu'elle allait délaisser sur la terre pour rejoindre dans une autre vie heureuse et éternelle le seul être qu'elle regrettât : sa mère, ses enfans, son mari n'existaient plus pour elle, et cette indifférence générale ne faisait diversion qu'à l'égard d'Albert Jodelet dont elle demandait quelquefois des nouvelles; car Albert avait reçu un coup d'épée dans la poitrine en s'efforçant de venger son beau-frère.

Sous l'influence de cette idée fixe, madame Dauron avait l'air calme; elle ne manifestait rien des passions terribles qui s'agitaient dans son ame, et l'on eût dit souvent qu'elle consentait à supporter l'aspect d'Adolphe de Lormeuil.

Mais, par un effet fantastique de sa préoccupation, elle ne le regardait pas une seule fois, sans le voir déjà mort et cadavre; puis, son illusion prit un nouveau développement plus singulier encore : comme elle avait projeté de faire monter le meurtrier sur l'échafaud, elle s'imaginait n'avoir devant elle qu'un corps sans tête. Cependant elle l'écoutait parler, sans s'évanouir d'horreur; elle lui répondait même avec un tel sang-froid, qu'Adolphe de Lormeuil supposa qu'elle avait perdu la mémoire; mais, par momens, le feu sombre qui brillait dans ses yeux fixés sur lui aurait dû l'avertir, comme les éclairs précurseurs de l'orage. Le chirurgien, qui restait presque constamment dans la chambre de la malade, sans autre passetemps que de bâiller, de remuer des napoléons dans sa poche et de tailler ses ongles, était comme étranger aux déplorables évènemens qui avaient précédé la maladie de Cécile : il la nommait *douce et chère amie*, avec autant d'impudence qu'à l'ordinaire; il sifflait entre

ses dents des chansons à boire, et il préparait lui-même les boissons adoucissantes qu'elle recevait de cette main où elle croyait apercevoir encore des taches de sang! Elle avait besoin de tout son courage pour feindre de boire ce qu'il lui présentait, et pourtant elle dissimulait l'invincible dégoût qui faillit plus d'une fois lui faire jeter le vase au bord duquel se posaient ses lèvres.

Un jour, elle sonna son valet de chambre, dans le temps où Adolphe de Lormeuil râpait du sucre pour une potion calmante qu'il avait ordonnée de son chef et dont il vantait les merveilleux effets. Le valet de chambre entra et ne put s'empêcher de faire un geste de répugnance, en voyant les apprêts de cette potion que le chirurgien ne cessait de mettre au dessus de toutes celles de la médecine, parce qu'il en était l'inventeur, répétait-il emphatiquement.

Cécile avait été fort souffrante toute la nuit : elle s'était plainte sans cesse du bruit que faisaient des rats et des souris dans son alcove,

et Adolphe, après avoir fait une recherche exacte de ces animaux qu'il n'entendait pas même, avait fini par s'endormir et par rêver que ces rats lui mangeaient ses bottes. Madame Dauron, en le voyant endormi profondément, se sentit possédée d'un violent désir de l'immoler elle-même au souvenir de Frédéric Moreau, et, si elle avait eu quelque arme à sa portée, elle n'eût pas attendu au lendemain pour exécuter sa vengeance dans tous les raffinemens qu'elle méditait avec délices.

— Décidément, Jacques, les souris et les rats font mon malheur, dit-elle au valet de chambre attristé de l'effronterie du duelliste : je n'ai pas fermé l'œil de la nuit !

— C'est étonnant tout de même, répondit le domestique : Madame n'avait jamais parlé de ces rats et de ces souris qui font leurs caravanes dans la muraille.

— M. de Lormeuil les a bien entendus? reprit Cécile : ce bruit-là n'est pas seulement

dans mon imagination : c'est un bruit continuel qui m'agace les nerfs à me rendre folle. Ils ne m'ont pas laissé une minute de repos cette nuit, et voici qu'ils recommencent !... J'en ai distingué plusieurs qui couraient dans la ruelle....

— Je vous le dis depuis ce matin, chère amie, dit le chirurgien qui s'était obstiné à râper lui-même le sucre qu'il voulait employer : voici du sucre en poudre ; on n'a qu'à y mêler de l'arsenic, rats et souris ne demanderont pas leur reste. Nous ne faisons jamais autre chose dans la marine, où les rats deviennent gros comme des chats et incommodes comme des punaises.

— En ce cas, Madame, il faut essayer de tuer ces vilaines bêtes, répliqua le valet de chambre, et, si vous l'ordonnez, j'irai chercher de l'arsenic....

—Parbleu! j'irai moi-même, et je fumerai ma pipe par la même occasion, répondit Adolphe de Lormeuil en posant la râpe et en prenant son

chapeau : le pharmacien ferait peut-être des difficultés pour vous donner ce qui fait mourir les chrétiens aussi vite que les rats ; d'ailleurs, il faut s'y connaître, car l'arsenic éventé perd la moitié de sa vertu, et messieurs les rats n'y gagneraient qu'une indigestion. Adieu, tendre amie ! ne t'impatiente pas trop? je reviens tout de suite avec du nanan.

— Ah! Frédéric, mon pauvre Frédéric ! murmura madame Dauron, en cachant la tête sous ses draps pour verser quelques larmes brûlantes, lorsque Adolphe ne fut plus là.

— Vous souffrez, Madame ! dit le valet de chambre qui était resté debout à la porte et qui écoutait avec compassion les plaintes inarticulées de sa maîtresse.

— C'est toi, Jacques? s'écria-t-elle en relevant la tête et en écartant ses rideaux : ne touche pas, mon garçon, aux préparations de M. de Lormeuil, car il t'accuserait de les avoir gâtées? il a mis dehors par les épaules la garde, parce qu'elle lui conseillait de ne pas laisser ses

drogues refroidir dans le cuivre, de peur du vert-de-gris !

— Madame, si je n'étais que de vous, je me garderais bien de goûter à ces boissons diaboliques ! c'est une vraie cuisine d'enfer qu'il fait là, ce Monsieur !

— Oh ! Jacques, soupçonnes-tu M. Adolphe capable de vouloir m'empoisonner? Quel avantage trouverait-il à ce que je mourusse? il ne sait pas ce que je lui laisse dans mon testament.

— Madame est bien libre?... Vous croyez qu'il ne sait pas?... Mais je vous avertis en confidence qu'il reluquait terriblement votre secrétaire, pendant que vous étiez si mal, Madame.

— Il ne sait pas, non plus, que j'ai une forte somme dans mon secrétaire ? Il était absent lorsqu'on a apporté cet argent, et, d'où saurait-il...?

— Allez, allez, Madame, il flaire l'argent de cent lieues, et je gagerais qu'il voit les sacs d'écus à travers le bois et la serrure... Il a défendu à tout le monde de vous donner à boire !

Ce n'est pas tout........ Lorsque les médecins viennent, il les renvoie, sous prétexte que vous reposez ; aussi, les médecins m'ont demandé ce que cela voulait dire.

—A la grace de Dieu, mon pauvre Jacques ! ce serait me délivrer d'un lourd fardeau, que de m'ôter de ce monde! je lui en aurais de la reconnaissance... Chut ! le voici !

— Qu'est-ce que tu fais là, curieux animal ? cria de loin Adolphe de Lormeuil qui vit le domestique sortir précipitamment de la chambre. Il faut pourtant que ça finisse : tu m'as regardé de travers l'autre jour, et même tu as grogné, je crois, en m'obéissant..... On n'est pas content de ton service : tire tes guètres, et va-t'en !

— Que je m'en aille, Monsieur! répliqua le valet de chambre indigné de ce brusque congé. C'est vous qui me chassez, mais Madame....

— Madame te prie de te taire et de décaniller vivement. Je t'apprendrai à te donner des

airs avec moi?... Ouste! qu'on file, puisque je l'ordonne!

— Madame n'a aucun sujet de mécontentement; au contraire, elle a promis de m'augmenter, et je ne m'en irai pas, sans savoir pourquoi.....

— Ah! tu ne t'en iras pas, gredin! s'écria le chirurgien en le poussant dehors à coups de pied : tu viens ici pour m'espionner? Ajoute ceci et cela à tes gages!

— Vous avez mal fait de le maltraiter? dit Cécile, aussitôt que la porte fut refermée sur le battu qui s'en allait furieux contre Adolphe de Lormeuil : il suffisait de le renvoyer ou plutôt de le réprimander!

— Non, non, il ne faut pas de demi-mesures avec ces coquins-là. Vous avez bien fait de me prévenir qu'il tenait des propos sur mon compte : j'ai saisi la balle au bond, et j'ai payé mon bavard comme il le mérite. Vous êtes mal servie, ma douce amie, et je vous choisirai moi-même d'excellens domestiques.

— Je vous remercie, Monsieur, répondit madame Dauron avec un sourire étrange ; j'espère n'avoir bientôt plus besoin de personne !

—Bon ! ma chère amie, vous vivrez cent ans, et nous cracherons ensemble sur nos tisons, quand nous serons tous deux ganaches, ganachissimes.

— Et l'arsenic ? interrompit-elle : dépêchez-vous d'en faire usage, car le bruit des souris m'est insupportable.

—Oh ! pour le coup, ma très-chère, le bruit dont vous vous plaignez n'existe que dans votre tête! Les souris ont trop d'esprit pour faire leur ramage en plein jour.

— Montrez-moi cet arsenic ? dit tristement Cécile qui tendit la main pour prendre le paquet qu'elle examina en soupirant. On dirait que c'est du sucre en poudre ?

— Un drôle de sucre! en effet, on y serait trompé, et voilà pourquoi la police fait surveiller la vente de cette drogue qui est un poison très-agréable pour les femmes sensibles.

— On prétend que ce poison cause d'horribles douleurs?... Mais qu'importe, lorsqu'on est déterminé à mourir !

— C'est une sotte détermination, et j'aimerais mieux avaler une tonne d'eau-de-vie que deux petites pincées de ce sucre que vous regardez si amoureusement.

—J'en admire la blancheur et l'éclat... Pensez-vous que le contenu de ce papier suffirait pour donner la mort?... Apportez-moi à boire, je vous prie?

—Très-volontiers, douce amie. Je suis votre garde-malade, votre apothicaire, votre valet de chambre; cela me rend heureux comme un roi!...Vous me demandiez?...ajouta-t-il en lui apportant une tasse de tisane préparée avec les ingrédiens qu'il avait mis sur le feu : ah! oui, vous me demandiez ce qu'il fallait d'arsenic pour tuer un homme? Il y a là dedans de quoi en tuer cent, à moins qu'on n'arrêtât les progrès de l'empoisonnement, qui est prompt et fort douloureux. Buvez donc!

— Je ne bois pas si chaud, dit-elle en retirant la tasse de ses lèvres et en soufflant dessus. Allez voir qu'est-ce qui parle ainsi dans le salon ?

— Je n'entends rien, répondit-il après avoir écouté un moment. Vous avez le cerveau fatigué, vos oreilles bourdonnent; car il n'y a personne dans le salon.

— Allez voir, je vous prie, et si c'était le médecin vous l'empêcheriez d'entrer, en lui disant que je dors et que j'ai défendu qu'on m'éveillât.

— Voilà trois visites qu'il vous fait, sans que vous daigniez les recevoir, très-tendre amie, et vraiment j'ai un remords de fermer ainsi la porte à la Faculté.

— Faites ce que je désire, reprit-elle avec impatience, ou bien cédez la place à quelqu'un de mes domestiques, qui du moins m'obéira au premier mot.

— Là, là, tout beau! méchante amie, ne vous échauffez pas le sang! vous savez bien que

je vous obéis comme un petit chien?... Je vais donc congédier le docteur.

Dès qu'Adolphe de Lormeuil fut sorti de la chambre, elle jeta trois pincées d'arsenic dans la tasse qu'elle tenait, en remua le contenu, but les trois quarts de ce breuvage empoisonné et déposa sur la table de nuit la tasse presque vide, à côté du paquet d'arsenic entr'ouvert. Après l'exécution de ce fatal dessein, elle se recoucha et attendit, sans un battement de cœur, que le poison commençât d'agir. Elle ne songeait qu'à rejoindre Frédéric Moreau et à le venger!.. Le chirurgien revint en riant et en se frottant les mains: elle le regarda d'un air glacial et s'informa du sujet de cette gaîté qui semblait l'insulter.

— Bon! très-bon! dit-il avec un redoublement d'hilarité; c'était le médecin, comme vous l'aviez deviné, ma divine amie: il voulait pénétrer de force auprès de vous, en m'accu-

sant de lui enlever sa malade et de chercher à l'éconduire; il me suppliait de lui permettre d'attendre que vous fussiez réveillée; puis, il faisait de la révolte et jurait qu'il ne s'en irait pas. Cette obstination m'a ennuyé, et la moutarde me montant au nez, j'ai pris le cher docteur au collet, et je l'ai jeté dehors, en le menaçant de l'enfermer jusqu'au lendemain, s'il continuait à se moquer de nous.

— Oh! vous avez eu tort, Adolphe! repritelle, sans pouvoir dissimuler la joie maligne qui l'animait. Ce pauvre docteur! il vous craignait déjà comme le feu; maintenant, il n'osera plus remettre les pieds chez moi; car je suis certaine qu'il vous soupçonne de me faire céler, et c'est à vous seul qu'il en veut.

— Sans doute; il m'a dit, avec un froncement de sourcils à la Talma, que j'avais probablement mes raisons pour lui défendre ainsi de vous approcher.

— Le brave homme imagine peut-être que vous quêtez ma succession? dit-elle calculant

les instans qui lui restaient encore à vivre. Vous devez y compter? ajouta-t-elle avec un sourire effrayant qui annonçait l'atteinte des douleurs de l'empoisonnement; n'est-ce pas que vous y comptez ?

— Fi donc! tendre et douce amie, fi! répondit-il d'une voix flûtée. Dieu merci! vous vous portez à merveille, et nous ne prendrons pas encore le deuil.

— Je l'ai pris!... murmura-t-elle en s'efforçant de paraître calme. Comptez sur ma succession, je vous y autorise : vous serez bien étonné de ce que je vous laisse!...

— Que vous êtes bonne, ma chère amie! mais nous n'en sommes pas là... J'accepterai le plus tard possible cette petite marque d'amitié, et je vous en remercie d'avance.

— Vous l'aurez bientôt, dit-elle sentant l'action corrosive de l'arsenic dans son estomac. Tenez, je vous serais obligée de faire porter cette lettre chez mon notaire?

— Chez votre notaire? avec plaisir, mon

adorée. Vous avez aujourd'hui une mine tout-à-fait appétissante... Cette lettre est relative à votre succession ?...

—C'est mon testament... Mais hâtez-vous de la donner vous-même à mon cocher qui partira devant vous pour la porter à son adresse. Allez donc!

— Moi que l'affaire regarde, je ne suis pas si pressé que vous, belle amie. C'est votre testament ?... Je vais faire de superbes recommandations au cocher : tenir la lettre à la main, la remettre au notaire en personne, demander un reçu... La chose est d'une telle importance, que je serai plus sûr en y allant moi-même....

— Non! s'écria t-elle en se soulevant sur un bras et en étendant l'autre vers le chirurgien prêt à sortir. Restez, il le faut! restez auprès de moi ?

— Corbleu ! m'aime-t-elle, cette femme!... Rassure-toi, douce amie, je ne m'absenterai qu'un instant et je reviendrai à mon poste, après avoir vu partir le cocher.

— Bien! dit-elle faiblement en retombant sur

son oreiller, ne vous éloignez pas !.. revenez vite?... j'ai un secret à vous confier... Envoyez-moi Mariette ?...

C'était la femme de chambre de madame Dauron, laquelle avait plus d'attachement que les autres domestiques pour sa maîtresse qui la traitait aussi avec plus d'égards. Mariette accourut pendant l'absence d'Adolphe de Lormeuil qu'elle détestait malgré tous les frais d'amabilités qu'il avait faits pour se l'attacher; car il s'était familiarisé avec elle, au risque de perdre aux yeux de cette fille le prestige de terreur qu'il conservait vis-à-vis de tous les gens de madame Dauron : elle lui tenait tête souvent et ne craignait pas même de le mettre en courroux. En arrivant près du lit de Cécile, Mariette fut frappée de la révolution qui s'opérait sur les traits de la malade, et elle surprit une plainte étouffée que la souffrance arrachait à cette victime volontaire.

—Bon Dieu ! Madame, qu'avez-vous ? s'écria-t-elle en lui saisissant les mains qui étaient

froides et crispées : vous vous trouvez mal, Madame ?... je vais appeler ?...

— N'appelle pas, garde-t'en bien ! reprit madame Dauron qui la retint de force. Je n'ai plus qu'un moment !... Écoute, et si tu as quelque affection pour moi, obéis !

—Je ferai tout ce que Madame ordonnera... Madame souffre, je le vois... ! Et le médecin qui sort d'ici... mais je pourrai le rattraper ! permettez-moi...

— Mariette, songe à ta promesse ! répliqua d'un accent affaibli madame Dauron qui éprouvait d'horribles tranchées, sans verser une larme ni pousser un cri. Va de ma part prévenir le portier de fermer à clé la porte cochère, afin que personne ne sorte de la maison et d'aller sur-le-champ avertir le commissaire de police, que je l'attends pour faire une arrestation ?

— Une arrestation ! répéta Mariette qui crut d'abord que sa maîtresse était de nouveau en délire. Le commissaire ! vous voulez dire le médecin ?

— Dépêche-toi de faire ce que je t'ordonne, Mariette? Ensuite, reste cachée dans la cave et ne te montre pas jusqu'à l'arrivée du commissaire et des gendarmes, entends-tu? car il pourrait t'en coûter cher : M. de Lormeuil serait capable de te tuer...

— Me tuer ! moi, Madame ! répliqua-t-elle, plus convaincue de la démence de Cécile, et jugeant prudent de faire revenir le médecin. Vous avez vu le docteur ?

— Non ! reprit madame Dauron de qui le visage s'altérait de moment en moment. M. de Lormeuil l'a encore empêché de me voir... Mais ne tarde pas, Mariette? ma pauvre Mariette, rends-moi ce dernier service : communique secrètement mon ordre au portier, ou nous sommes tous perdus !

— Tous perdus ! répétait la femme de chambre qui ne pouvait expliquer ce langage incohérent. Vous avez la peau brûlante? ô mon Dieu ! quelle fièvre !

— Mariette ! interrompit solennellement ma-

dame Dauron, je te conjure de remplir mes intentions : si le commissaire n'est point ici dans un quart d'heure, il ne sera plus temps!

— Monsieur, dit tout bas Mariette au chirurgien qu'elle rencontra en se retirant indécise sur ce qu'elle devait résoudre, Madame est bien malade!

— Bien malade? repartit Adolphe de Lormeuil en éclatant de rire : elle se porte comme toi et moi; elle ne s'est jamais si bien portée! c'est l'effet de ma potion.

—Ainsi donc, vous ne la croyez pas en danger? C'est étonnant néanmoins : il m'a semblé qu'elle battait la campagne... Elle a tant de chagrin!...

—Au diable ton chagrin! dit rudement M. de Lormeuil en lui fermant la porte au nez avec fracas. Ces filles-là ont des langues de vipère! Du chagrin! Réveillez donc le chat qui dort!

— M. de Lormeuil, lui dit Cécile qui souffrait de plus en plus, n'avez-vous pas ce matin des nouvelles fraîches d'Albert Jodelet ?

— Très-fraîches, chère amie, puisqu'on m'a

mandé en son nom que sous vingt jours il serait en état de recommencer.... A propos, et nos souris ?

— M. de Lormeuil, reprit-t-elle en mordant ses draps pour ne pas crier, vous me feriez plaisir de me raconter en détail votre duel avec M. Frédéric ?

— Mauvaise, très - mauvaise plaisanterie, douce amie! répondit - il à peine déconcerté. Quand vous serez tout-à-fait rétablie, volontiers; mais non pas à présent...

— Si fait, pr ésent, je le désire, je vous le commande... C'est une fantaisie qui m'est venue hier, une singulière fantaisie, n'est - ce pas?... Ce récit... ce récit ne peut manquer de me plaire.... de m'intéresser, de m'émouvoir... Ah! commencez.... n'omettez aucun détail..... Aprs, nous n'en parlerons plus jamais!

— Les femmes ont de drôles d'idées! N'importe, je risque le paquet: Le rendez-vous était à l'entrée de l'avenue de la Muette, à sept

heures du matin ; mais huit heures sonnaient, lorsqu'une voiture débarqua M. Frédéric avec ses béquilles, ce pauvre diable dont j'avais raccommodé la jambe avec tant de soin et qui me priait de lui casser la tête ! M. Albert Jodelet, qui se proposait de prendre la place de son beau-frère, amenait deux témoins, deux vrais imbéciles, qui ne savaient pas seulement charger un pistolet et qui tremblaient en examinant les épées. « — Monsieur, me dit M. Frédéric, je voudrais que ce ne fût pas vous! car je n'oublie pas le signalé service...— Devoir plutôt, Monsieur, repris-je d'un air de bonne humeur : un médecin accepte tous les malades que le hasard lui envoie et n'en choisit aucun. Je vous ai remis la jambe, hé bien ; je vous la remettrai une seconde fois, si je vous la brise... Mais n'ayez pas peur : je ne suis pas de ces maladroits qui estropient leur homme, et je vous promets de vous tuer, sans que vous vous en aperceviez... »

— Vous avez dit cette atrocité ? interrompit madame Dauron indignée, à qui le dé-

chirement de ses entrailles tirait de grosses larmes des yeux.

— Il m'en a remercié fort poliment, au lieu de se fâcher. « — Cependant, ajoutai-je par excès d'humanité, si vous aimez beaucoup la vie, je puis me contenter de vous casser un bras ou cette même jambe qui est si admirablement réparée... — Je ne veux pas de vos graces, Monsieur, riposta-t-il en faisant le fier : visez au cœur? — Soit, Monsieur! dis-je gaîment : je viserai à votre décoration et je suis sûr de la moucher.... » On mesura le terrain, on nous plaça tous deux à quinze pas de distance l'un de l'autre, et M. Frédéric demanda de s'asseoir pour tirer le premier. « —Asseyez-vous et mettez-vous à votre aise? repris-je toujours riant. Où est l'étui de mathématiques de M. Albert, pour que vous pointiez votre pistolet comme un canon?—Silence! dit notre capitaine qui m'ajustait. Repentez-vous d'avoir offensé une femme? — Une femme! répliquai-je, sans m'effacer d'une ligne, le défiant de l'œil. Ce n'est

pas une femme, c'est ma douce, ma tendre, ma fidèle amie! » Le coup partit et j'éclatai de rire : la balle... Qu'avez-vous?

— Rien, oh! rien! murmura-t-elle en surmontant les angoisses produites par le poison. Votre récit.... m'enchante!... Que fit cette balle... si risible?

— Elle alla tuer une fauvette qui chantait, parole d'honneur! « — A moi maintenant! lui dis-je en le mirant sous mon pistolet. J'ai l'embarras du choix : je devrais vous couper le nez ou une oreille, mais je me suis engagé à vous décorer à ma manière......» Il se tenait fort bien, et je le visai pendant une minute, sans qu'il fît un mouvement. Je lâchai la détente et il tomba, le nez en terre, sans demander son reste...

— Misérable assassin! s'écria d'une voix tonnante Cécile, qui se leva sur son séant et le menaça du geste. A ton tour! Frédéric est vengé!

— Je vous atteste que j'ai bien regretté de

l'avoir expédié ? répondit Adolphe de Lormeuil qui ne se rendit pas compte de la formidable allocution de madame Dauron, en l'attribuant à une crise cérébrale. C'était un joli garçon... hé bien ! je l'aurais gracié et je me serais contenté de lui couper un ou deux boutons de son habit, s'il avait été laid et moins dangereux pour mes intérêts.

— Assassin de Frédéric, cria plus fortement madame Dauron qui se tordait en convulsions, tu mourras comme un assassin sur un échafaud !...

— Le sentiment ou plutôt la fièvre vous égare, douce amie... Cessons un entretien où vous n'êtes pas dans votre bon sens.

— Misérable, tu convoitais ma succession ? vois celle que je t'abandonne, puisque je meurs empoisonnée !...

— Empoisonnée ! dit-il, en courant à elle et suivant les progrès du poison sur son visage bouleversé. L'arsenic ! où est l'arsenic ?

— Je meurs empoisonnée et je meurs avec

joie; car je venge votre victime, en vous livrant à la justice comme empoisonneur !

— Moi ! moi, Cécile ! s'écria le chirurgien, qui entrevit tout à coup la machination de l'amante de Frédéric. Moi, je vous ai empoisonnée ?

— On vous accusera, on vous condamnera : toutes les preuves sont accumulées contre vous, par vous; depuis deux jours, je m'applique à les faire naître autour de vous, en dictant vos paroles, en dirigeant vos actions...

— Mais c'est un complot exécrable ! interrompit Adolphe de Lormeuil qui fut effrayé lui-même de ces preuves, sous lesquelles son innocence serait infailliblement accablée. Eh ! ne crains-tu pas, malheureuse, que je me venge et que je te punisse?...

— Que voudriez-vous faire ? je suis empoisonnée ! Je serai morte dans un quart-d'heure !....

— Cécile, je puis te sauver ! dit-il en secouant les sonnettes : oui, les ravages du poi-

son ne sont pas encore sans remède, et je vais.....

— Supposez - vous que j'aie ourdi cette trame, pour accepter du contre-poison ? Ah ! que vous êtes lâche , si vous me jugez telle... Pourquoi sonner ? Ne sommes-nous pas seuls dans la maison ? Seuls , vous et moi , l'empoisonneur et sa victime !

— Vous savez bien que je suis incapable ?... Grace, Cécile! ne me perdez pas!... Mais vous n'y réussirez pas ; il ne suffit pas de dire : C'est lui qui m'a empoisonnée ! On ne vous croira pas, et vous en serez pour la honte d'une vengeance maladroite...

— On ne me croira pas ? ma vengeance est maladroite ? répliqua - t - elle avec un affreux rire auquel se mêlaient des cris de souffrance. On va venir : on me trouvera morte, et l'on vous trouvera tremblant, à demi convaincu en présence des faits que rien au monde ne saurait détruire. Depuis deux jours , vous éloignez de moi mes domestiques, vous avez chassé mon

valet de chambre tout à l'heure ; vous aviez congédié auparavant la femme qui me gardait ; vous ne laissiez pas pénétrer le médecin, sous de vains prétextes !...

— Mais je n'ai été que votre instrument aveuglé, je n'ai fait qu'exécuter vos ordres et remplir vos désirs ?

— Sans doute ; je vous sais gré de votre docilité, car il n'y a que Dieu et moi qui la connaîtront. Bien plus, vous vous êtes chargé de me préparer une potion, qui est encore là devant le feu, et dont j'ai bu cette tasse....

— Je vous jure par tous les dieux que cette potion est salutaire, loin de contenir aucune substance malfaisante et vénéneuse !

— Je n'en doute pas...Mais plus l'abîme où je vous pousse est profond, plus la chute est imprévue, et plus je me réjouis de ma mort qui vous déshonore et qui vous tue ! Voyez, voyez encore tous mes artifices : cet arsenic acheté par vous, pour des rats et des souris qui n'ont jamais existé ? cette lettre adressée à mon

notaire et envoyée par vous, lettre dans laquelle je vous lègue le tiers de ma fortune....?

— Oh! s'écria le chirurgien atterré, c'en est trop... Mais je n'attendrai pas qu'on m'arrête ici... Meurs donc, chien enragé, meurs! nous verrons si tes morsures peuvent m'atteindre!... Tu n'es pas une femme, tu es un démon de méchanceté!

— Essaie de sortir du piége? tu es mon prisonnier!... Tiens, meurtrier, voici qu'on vient te chercher?.... Oh! que je souhaiterais vivre encore jusqu'à ce que ma vengeance fût entière!.... Souviens-toi de Frédéric et de Cécile, empoisonneur!... Je meurs consolée, puisque dans trois mois tu monteras sur l'échafaud, en place de Grève....

. . . .

. . . .

Le commissaire de police et ses agens étaient arrivés et investissaient la maison : la fuite ne paraissait plus possible; cependant Adolphe de Lormeuil, qui s'était enfermé au verrou

dans la chambre de madame Dauron, s'y arrêta quelques momens encore pour frapper et maltraiter avec une brutalité atroce la malheureuse qui se mourait.

Quand la porte fut enfoncée, on ne trouva plus que Cécile évanouie et à demi renversée hors de son lit : elle avait la main étendue vers la fenêtre ouverte, par laquelle Adolphe de Lormeuil venait de s'enfuir.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

